



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

ENGLISH FACULTY LIBRARY
St. Cross Building, Oxford

OXFORD
UNIVERSITY
SCHOOL OF
ENGLISH



G 91.8 MAR

- 1

15.8.49

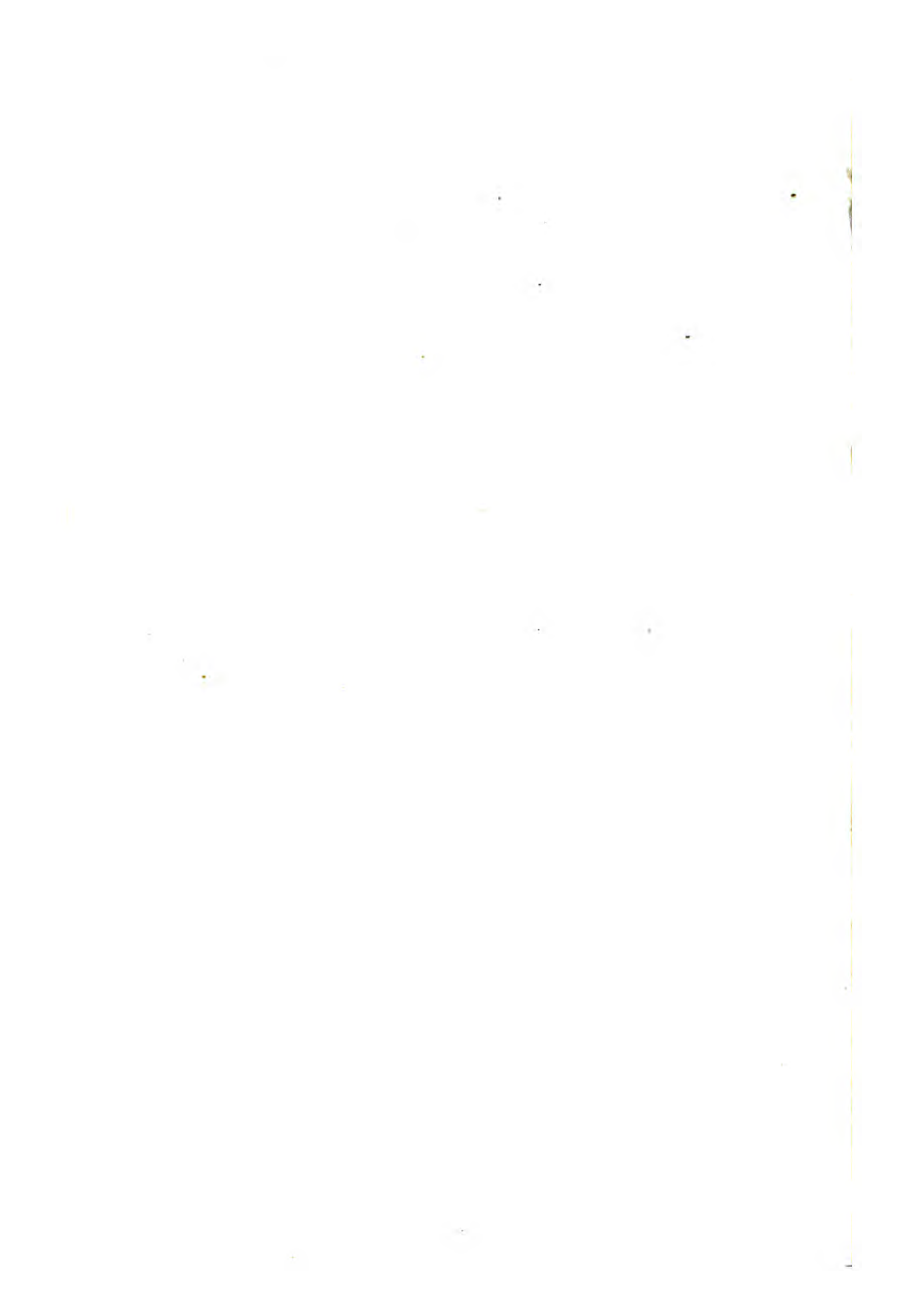
To be returned

26 NOV 1949

- 5 JUN 1950



300078722T



ŒUVRES

DE

CLÉMENT MAROT

NOUVELLE COLLECTION JANNET PICARD

Œuvres authentiques élucidées par des préfaces, notices, notes, variantes, tables analytiques, glossaires-index.

Volumes elzéviens in-16 (petit in-8)

EDITION A 1 FR. LE VOLUME

VILLON. Œuvres complètes	1 vol.
CAYLUS (M ^{me} DE). Souvenirs	1 vol.
CONTES FANTASTIQUES. { Diable amoureux.	} 1 vol.
{ Démon marié	
{ Merveilleuse histoire	
LA PRINCESSE DE CLÈVES	1 vol.
MALHERBE. Poésies complètes	1 vol.
MANON LESCAUT	1 vol.
LA FONTAINE. Contes et Nouvelles	2 vol.
— Fables.	2 vol.
DAPHNIS ET CHLOË	1 vol.
RESTIF DE LA BRETONNE :	
* Contemporaines mêlées	1 vol.
** — du commun	1 vol.
*** — par gradation	1 vol.
REGNIER. Œuvres complètes	1 vol.
RABELAIS. Œuvres complètes	7 vol.
AVENTURES DE TIL ULESPIÈGLE.	1 vol.
PERRAULT. Contes.	1 vol.
LE DIABLE BOITEUX	2 vol.
LA CÉLESTINE	1 vol.
PAUL ET VIRGINIE	1 vol.

EDITION DE LUXE

Tirages spéciaux avec vignettes en tête de pages, culs-de-lampe, fleurons, etc., sur très beaux papiers.

Vélin ordinaire. le vol. broché.	2 fr.
Vélin (fil) à la forme. —	4 fr.
Chine véritable (en étui) —	15 fr.
Reliure en percal. bleu, titre or, non rogné.	50 c. le vol.
Etuis pour vélin fil, titre or.	60 c. le vol.

EN PRÉPARATION : plusieurs ouvrages vers et prose.

Paris. — Impr. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CLÉMENT MAROT

Revue sur les éditions originales

AVEC

PRÉFACE, NOTES ET GLOSSAIRE

PAR

M. PIERRE JANNET

TOME II



PARIS

C. MARPON & E. FLAMMARION

GALERIES DE L'ODÉON, 1 à 7

E. PICARD, ÉDITEUR, 5, PASSAGE DES FAVORITES

Tous droits réservés.

E. PICARD.

Paris. — Impr. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas.

ÉLÉGIES.

A. *Elégies comprises dans l'édition de 1544.*

Elegie premiere (1525).

QUAND j'entreprins t'escrire ceste lettre,
Avant qu'un mot à mon gré sceusse mettre
En cent façons elle fut commencée,
Plustost escripte et plustost effacée,
Soudain fermée et tout soudain desclose,
Craignant avoir oublié quelque chose
Ou d'avoir mys aucun mot à refaire ;
Et, briefvement, je ne sçavois que faire
De l'envoyer vers toy (mon reconfort),
Car (pour certain) Doubte advertissoit fort
Le mien esprit de ne la commencer,
Ne devers toy en chemin l'avancer.

Incessamment venoit Doubte me dire :
« Homme abusé, que veulx tu plus escrire ?
Tous tes escriptz envoyez à fiance
Sont mys au fons du coffre d'oubliance.
N'as tu point d'yeulx ? Ne veois tu pas que celle
Où tu escriz ses nouvelles te celle ?
Si tes envoys luy fussent agréables,
Elle t'eust faict responces amyables.
Croy moy, amy, que les choses peu plaisent
Quand on les voyt, si les voyans se taisent. »

Ainsi disoit Doubte pleine d'esmoy ;
 Mais Ferme Amour, qui estoit avec moy,
 Me dit : « Amant, il faut que tu t'asseures ;
 Te convient il doubter en choses seures ?
 Sçais tu pas bien qu'en cueur de noble dame
 Loger ne peult ingratitude infame ?
 S'elle a de toy quelque escript apperceu,
 Croy qu'à grand' joye aura esté receu,
 Leu et releu, baisé et rebaisé,
 Puis mys à part, comme un tresor prisé.

» Et si pour toy ne met lettres en voye,
 Crainte ne veult que vers toy les envoie,
 Car bien souvent lettres et messagers
 Les dames font tomber en gros dangers.
 Par quoy, amy, ne laisse point à prendre
 La plume en main, en luy faisant apprendre
 Que quand jamais elle ne t'escriroit,
 Ja pour cela t'amour ne periroit.
 Si par amour le fais (comme je pense)
 Mal n'en viendra, mais plus tost recompense,
 Pource que chose estant d'amour venue
 Voluntiers est par amour recongneue.
 Reconnois donc que celle où tu t'addresses
 D'honnesteté congnoist bien les addresses.
 Voylà comment Amour Fermé t'excuse
 De ce de quoy Doubte si fort t'accuse.»
 Et m'ont tenu longuement en ce point.
 L'un dit : « Escry ; » l'autre dit : « N'escry point.»
 Puis l'un m'attraict, puis l'autre me reboute ;
 Mais à la fin Amour a vaincu Doubte.

Doubte vouloit lyer de sa cordelle
 Ma langue et main ; mais tout en despit d'elle
 Amour a faict ma langue desployer,
 Et ma main dextre à t'escrire employer,
 Pour t'advertir que puis le mien depart,

Tant de malheurs, dont j'ay receu ma part,
 Tombez sur nous, n'ont point eu la puissance
 De te jecter hors de ma congnoissance ;
 Voyre, et combien qu'au camp il n'y eust ame
 Parlant d'amours, de damoyselle ou dame,
 Mais seulement de courses et chevaulx,
 De rang, de feu, de guerre et de travailx :
 Ce nonobstant avecques son contraire
 Amour venoit à mon cueur se retraire
 Par le record qui de toy m'advenoit ;
 D'autre (pour vray) tant peu me souvenoit,
 Que si de toy cela ne fust venu,
 Certes, jamais ne me fust souvenu
 D'amour, de dame ou damoyselle aucune,
 Car tu es tout (quand à moy) et n'es qu'une.

Que diray plus du combat rigoureux ?

Tu sçais assés que le sort malheureux
 Tomba du tout sur nostre nation ;
 Ne sçay si c'est par destination,
 Mais tant y a que je croy que Fortune
 Desiroit fort de nous estre importune.

Là fut percé tout oultre rudement
 Le bras de cil qui t'ayme loyaument ;
 Non pas le bras dont il a de coustume
 De manier ou la lance ou la plume :
 Amour encor lè te garde et reserve,
 Et par escripts veult que de loing te serve.

Finablement, avec le Roy mon maistre
 Delà les monts prisonnier se veit estre
 Mon triste corps, navré, en grand' souffrance.
 Quand est du cueur, long temps y a qu'en France
 Ton prisonnier il est sans mesprison.
 Or est le corps sorty hors de prison ;
 Mais quand au cueur, puis que tu es la garde
 De sa prison, d'en sortir il n'a garde,

Car tel prison luy semble plus heureuse
 Que celle au corps ne sembla rigoureuse,
 Et trop plus ayme estre serf en tes mains
 Qu'en liberté parmy tous les humains.

Aussi fut prins maint roy, maint duc et conte
 En ce conflict, dont je laisse le compte ;
 Car que me vault d'inventer et de querre
 En cas d'amours tant de propos de guerre ?
 J'en laisseray du tout faire à Espagne,
 De qui la main en nostre sang se baigne.
 C'est à ses gens à coucher par hystoires
 D'un style hault triumphes et victoires,
 Et c'est à nous à coucher par escripts
 D'un piteux stile infortunes et crys.
 Ainsi diront leurs victoires apertes,
 Et nous dirons noz malheureuses pertes.
 Les dire, hélas ! il vault trop mieulx les taire ;
 Il vault trop mieux en un lieu solitaire,
 En champs ou boys plains d'arbres et de fleurs
 Aller dicter les plaisirs ou les pleurs
 Que l'on reçoit de sa dame chérie ;
 Puis, pour oster hors du cucur fascherie,
 Voller en plaine et chasser en forests,
 Descoupler chiens, tendres toilles et rhetz ;
 Aucunesfoys après les longues courses
 Se venir seoir près des ruyseaux et sources,
 Et s'endormir au son de l'eau qui bruyt,
 Ou escouter la musique et le bruyt
 Des oyselets paints de couleurs estranges,
 Comme mallars, merles, mauvis, mesanges,
 Pinsons, pivers, passes et passerons ;
 En ce plaisir le temps nous passerons,
 Et n'en sera (ce croy je) offensé Dieu,
 Puis que la guerre à l'amour donne lieu.

Mais s'il advient que la guerre s'esbranle,

Lors conviendra danser d'un autre branle :
 Laisser fauldra boys, sources et ruyseaux,
 Laisser fauldra chasse, chiens et oyseaux,
 Laisser fauldra d'Amours les petiz dons,
 Pour suyvre aux champs estandars et guydons,
 Et lors chascun ses forces reprendra,
 Et pour l'amour de s'amy tendra
 A recouvrer gloire, honneur et butins,
 Faisant congnoistre aux Espaignols mutins
 Que longuement Fortune variable
 En un lieu seul ne peult estre amyable,
 Tant plus les a Fortune autorisez,
 Tant moins seront en fin favorisez.
 Car la fortune est pour un verre prise,
 Qui tant plus luyt, plus tost se casse et brise.
 Voyla comment, avecques Dieu, j'espere
 Que nous aurons la Fortune prospere.
 Si ne sçay plus que t'escire ou mander,
 Fors seulement de te recommander
 Cil qui vers toy ceste lettre transmect,
 Et si pour luy ta main blanche ne met
 La plume en œuvre, au moins (quoy qu'il ad-
 Faisque deluy quelquefoyste souviene. [vienne])
 S'il t'en souvient, lors que tu trouveras
 De mes amys, si dure ne seras,
 A mon advis, que de moy ne t'enquieres,
 Et, qui plus est, que tu ne les requieres
 De t'advertir en quel point je me porte ;
 Lors ce seul mot, si on me le rapporte,
 Allegera la grand' douleur des coups
 Dont j'ay esté en deux sortes secoux.
 Amour a faict de mon cueur une bute,
 Et guerre m'a navré de haquebute :
 Le coup du bras le montre à veue d'œil ;
 Le coup du cueur se monstre par son ducil.

Ce nonobstant, celui du bras s'amende ;
Celuy du cueur, je te le recommande.

Elegie II (1524).

Puis qu'il te fault desloger de ce lieu,
Il m'est bien force (helas !) de dire adieu
Par escripture au corps qui s'en ira,
Veu que la bouche à peine le dira.
O quel depart plein de dueil ou liesse !
Certes, croy moy (ma terrestre déesse)
Que ton depart a vertu et povoir
De me laisser ou vie ou desespoir.
Quand ta promesse avant partir tiendras,
En tout plaisir ton amy maintiendras ;
Mais si mon cueur ne vient à son entente,
A ce coup cy je n'y ay plus d'attente ;
Et si je pers icelle attente toute,
User mes jours en desespoir je doubte.
Pour ton amour j'ay souffert tant d'ennuys,
Par tant de jours et tant de longues nuycts,
Qu'il est advis, à l'esperoir qui me tient,
Que desespoir le cours du ciel retient,
A celle fin que le jour ne s'approche
De l'attendue et desirée approche.
Un an y a que par toy commencée
Fut l'amytié ; et sçachant ta pensée,
Esclave et serf d'Amour fus arresté,
Ce qui devant jamais n'avoit esté.
Un an y a (ou il s'en faut bien peu)
Que par toy suis d'esperance repeu.
O moys de may pour moy trop sec et maigre !
O doux acueil, tu me seras trop aigre
Si ma maistresse avant son departir

En autre goust ne te veult convertir !

S'ainsi n'advient, à tel moys de l'année
 Bien me duyra couleur noire ou tannée.
 A un tel moys, qu'on doibt danser et rire,
 Raison vouldra que d'ennuy je souspire,
 Veu qu'en ce temps fut faicte l'alliance
 Dont je perdray la totale fiance.

Mais s'il te plaist, à tel moys de l'année
 Ne me duyra couleur noire et tannée.
 A un tel moys, qu'on doibt s'esbatre et rire,
 Raison vouldra que point je ne souspire,
 Veu qu'en ce temps fut faicte l'alliance
 Dont j'obtiendray la totale fiance.

Las ! s'il t'eust pleu, bien je l'eusse obtenu
 Depuis le temps de la tienne venue ;
 Mais je congnois que ton amour de glace
 Près de mon feu du tout se fond et passe.
 Ne me dy point que peur te faict refraindre :
 Je sçay que n'as occasion de craindre ;
 Puis craincte et peur retarder ne font point
 Le cueur d'aucun, quand vraye Amour le poinct.

Que diray plus ? Au tour dont je t'accuse
 Ne trouveras bien suffisante excuse.
 Qu'il soit ainsi, plus tost huy que demain,
 (Si ton bon sens y veult mettre la main)
 Maugré Fortune et tout en despit d'elle,
 Tu me rendras content, et toy fidelle.
 Bref, rien n'y fault, sinon que ton plaisir
 Soit accordant à mon ardent desir.

Or voy je bien que tu n'as pas envie
 De me laisser ton cueur toute ta vie ;
 Car s'ainsi fust, ton servant allié
 Par jouyssance eusses desja lié,
 Veu que souvent tu t'es dicte asseurée
 Que loyauté auroit en luy durée.

Ce nonobstant, quand ton cueur voudras
 Pour t'obéir je suis prest à le rendre.[prendre,
 Quant est du mien, tu le tiens enserré
 En tes prisons, et si n'a point erré ;
 Que pleust à Dieu ne t'avoir jamais veuc,
 Ou que ma vie encores fust pourveue
 De sa franchise, ou que ton propre vueil
 Fust ressemblant à ton si bel acueil !
 Ha ! chere amyc, onc jour de mon vivant
 Ne me trouvay de tel sorte escrivant.
 Mon sens se trouble, et lourdement rithmoie,
 Mon cueur se fend, et mon povre œil larmoie,
 Bien prevoyans qu'après le tien depart
 Des biens d'amour ilz n'auront jamais part.

Doncques, avant de partir, te supplie
 Qu'envers moy soit ta promesse accomplie.
 Ne pers l'amy qui ne t'a point forfait ;
 Donne remede au mal que tu as faict.
 Si tu le fais, bien heureux me tiendray :
 Si ne le fais, patience prendray,
 M'esjouyssant voyant ma foy promise
 Mener la tienne en triumphe submise.

Elegie III (1524).

Puis que le jour de mon depart arrive,
 C'est bien raison que ma main vous escrive
 Ce que ne puis vous dire sans tristesse,
 C'est asçavoir : Or adieu, ma maistresse ;
 Doncques adieu, ma maistresse honorée,
 Jusque au retour, dont trop la demeurée
 Me tardera ; toutesfois ce pendant
 Il vous plaira garder un cueur ardent,
 Que je vous laisse au partir pour hostage,

Ne demandant pour luy autre avantage
 Fors que vucillez contre ceulx le deffendre
 Qui par desir voudront sa place prendre.

S'il a mal faict, qu'il en soit hors jecté :
 S'il est loyal, qu'il y soit bien traicté.
 Que pleust à Dieu qu'en ce cueur peussiez lire :
 Vous y pourriez mille choses eslire,
 Vous y verriez vostre face au vif paincte ;
 Vous y verriez ma loyaulté empraincte ;
 Vous y verriez vostre nom engravé,
 Avec le deuil qui me tient aggravé
 Pour ce depart ; et en voyant ma peine,
 Certes je croy (et ma foy n'est point vaine)
 Qu'en souffririez pour le moins la moytié,
 Par le moyen de la nostre amytié,
 Qui veult aussi que la moytié je sente
 Du deuil qu'aurez d'estre de moy absente.

N'ayez donc peur, deffiance ne doubté
 Qu'autre jamais hors de mon cueur vous boute.
 Je suis à vous, et depuis ma nayssance
 Du feu d'amour n'ay eu tel' congnoissance ;
 Car aussi tost que la Fortune bonne
 Eut à mes yeulx monstré vostre personne,
 Nouveaulx soucys et nouvelles pensées
 En mon esprit je trouvay amassées.
 Tant que (pour vray) mon franc et plein desir,
 Qui en cent lieux alloit pour son plaisir,
 En un seul lieu s'afresta tout à l'heure,
 Et y sera jusques à ce qu'il meure.

Oublierez vous donc après ce depart
 Ce qui est vostre ? hélas ! quant à ma part,
 Dès que mon œil de loing vous a perdue,
 Il me vient dire : « O personne esperdue,
 Qu'est devenu ceste claire lumiere
 Qui me donnoit liesse coustumiere ? »

Incontinent d'une voix basse et sombre
 Je luy respons : « Œil, si tu es en l'ombre
 Ne t'esbahy : le soleil est caché,
 Et pour toy est en plein midy couché,
 C'est asçavoir, ceste face si claire
 Qui te souloit tant contenter et plaire
 Est loing de toy. » Ainsi, m'amyte et dame,
 Mon œil et moy sans nul reconfort d'ame
 Nous complaignons, quand vient à vostre ab-
 En regrettant vostre belle presence. [sence,
 Et puis j'ay peur, quand de vous je suis loing,
 Que ce pendant Amour ne prenne soing
 De desbander ses deux aveuglez yeulx,
 Pour contempler les vostres gracieux,
 Si qu'en voyant chose tant singuliere
 Ne prenne en vous amytié familiere,
 Et qu'il ne m'oste à l'ayse et en un jour
 Ce que j'ai eu en peine et long sejour.

Certainement, si bien ferme vous n'estes,
 Amour vaincra vos responses honnestes.
 Amour est fin, et sa parolle farde
 Pour mieulx tromper : donnez vous en donc garde,
 Car en sa bouche il n'y a rien que miel,
 Mais en son cueur il n'y a rien que fiel.

S'il vous promet et s'il vous fait le doulx,
 Respondez luy : « Amour, retirez vous :
 J'en ay choisy un qui en mainte sorte
 Merite bien que dehors moy ne sorte. »
 Quant est de moy, vienne Helaine ou Venus,
 Viennent vers moy m'offrir leurs corps tous nuds :
 Je leur dirai : « Retirez vous, déesses,
 En meilleur lieu j'ay trouvé mes liesses. »

Ainsi tous deux, tant comme nous vivrons,
 De Fermeté le grand guydon suyvrans,
 Lequel (pour vray) Fermeté a fait paigndre

De noir obscur, qui ne se peult destaindre,
Signifiant à tous ceulx qui conçoivent
Amour en eulx qu'estaindre ne le doivent.

Cestuy guydon et triumpante enseigne
Nous debvons suyvre : Amour le nous enseigne.
Et s'il advient qu'Envieux et Envie
Reçoivent dueil de nostre heureuse vie,
Que nous en chault ? En douleur ilz mourront,
Et noz plaisirs tousjours nous demourront.

Elegie III (1525).

SALUT, et mieulx que ne sçauiez eslire,
Vous doint Amour ! Je vous supply de lire
Ce mien escript, auquel trouver pourrez
Un nouveau cas, ainsi que vous orrez.

Mon cueur entier, en voz mains detenu,
N'a pas long temps vers moy est revenu,
Tout courroucé, sans nulz plaisirs quelzconques,
Et toutesfoys aussi bon qu'il fut oncques.
Si me vint dire en plaincte bien dolente :

« Homme loyal, ton amour violente
M'a mys ès mains d'une que fort je prise,
Et qui (pour vray) ne peult estre reprise
Fors seulement d'un seul et simple poinct
Qui trop au vif (sans fin) me touche et poinct,
C'est que sans cause est en oubly mettant
Moy ton las cueur, et toy qui l'aymes tant.

N'est ce point là trop ingrate oubliance ?
Certes j'avois d'elle ceste fiance
Que l'on verroit ciel et terre finir
Plustost qu'en moy son ferme souvenir.

Or ne se peult la chose plus nier ;
Regarde moy : je semble un prisonnier

Qui est sorty d'une prison obscure
Où l'on n'a eu de luy ne soing ne cure.

Eschappé suis d'elle secrettement,
Et suis venu vers toy apertement
Te supplier que mieulx elle me traicte,
Ou que vers toy je face ma retraicte.

Je suis ton cueur, qu'elle tient en esmoy ;
Je suis ton cueur, ayes pitié de moy ;
Et si pitié n'as de mon dueil extreme,
A tout le moins prens pitié de toymesme,
Car après moy vif tu ne demourroys,
Quand en ses mains mal traicté je mourroys.
Reçoy moy donc, et ton estomac ouvre,
A celle fin que dedans toy recouvre
Mon premier lieu, duquel tu m'as osté
Pour estre (helas !) en service bouté. »

Ainsi parloit mon cueur plein de martyre,
Et je luy dy : « Mon cueur, que veulx tu dire ?
D'elle tu as voulu estre amoureux,
Et puis te plains que tu es douloureux.
Sçais tu pas bien qu'Amour a de coustume
D'entremesler ses plaisirs d'amertume,
Ne plus ne moins comme espines poingnantes
Sont par nature au beau rosier joingnantes ?
Ne vueille aucun damoysselles aymer,
S'il ne s'attend y avoir de l'amer.
Refus, oubly, jalousie et langueur
Suyvent amours ; et pource donc, mon cueur,
Retourne t'en, car je te fais sçavoir
Que je ne veulx icy te recevoir,
Et ayme mieulx qu'en peine là sejourne,
Que pour repos devers moy tu retournes. »

Voilà comment mon cueur je vous renvoye ;
Brief, puis le temps qu'il print sa droicte voye
Par devers vous, je n'ay eu le desir

De l'en tirer pour après m'en saisir;
 Et toutesfoys à dire ne veulx craindre
 Qu'il n'a point eu aucun tort de se plaindre;
 Car mys l'avez hors de vostre pensée,
 Sans vous avoir (que je sçache) offensée.

Quand force fut d'auprès de vous partir,
 Plus d'une foys me vinstes advertir
 Qu'au souvenir de vous je me fiasse,
 Me requerant que ne vous oubliasse,
 Ce que je feis; mais vous qui m'advertistes,
 La souvenance en oubly convertistes,
 Si qu'au retour j'ay en vous esprouvé
 Ce que craigniez en moy estre trouvé.
 Las! tous amans au departir languissent
 Et retournans tousjours se resjouyssent;
 Mais au contraire ay eu plus de tourment
 A mon retour qu'à mon departement;
 Car vostre face excellente et tant claire
 S'est faicte obscure à moy, qui luy veulx plaire;
 Vostre gent corps de moy se part et emble;
 Vostre parler au premier ne ressemble,
 Et vos beaulx yeulx, qui tant me consoloient,
 Ne m'ont point rys ainsi comme ilz souloient.
 Las! qu'ay je faict? Je vous pry, qu'on me mande
 La faulte mienne, affin que je l'amende,
 Et que d'y cheoir, desormais je me garde.

Si rien n'ay faict, au cueur qu'avez en garde
 Veuillez offrir traictements plus humains;
 Car s'il mouroit loyal entre voz mains,
 Tort me feriez, et de ce cueur la perte
 Seroit à vous (trop plus qu'à moy) aperte,
 D'autant qu'il est (et vous le sçavez bien)
 Beaucoup plus vostre (en effect) qu'il n'est mien.

Elegie V (1524).

Si ta promesse amoureusement faicte
 Estoit venue à fin vraye et parfaicte,
 Croy (chere sœur) qu'en ferme loyaulté
 Je seruiroys ta jeunesse et beauté,
 Faisant pour toy de corps, d'esprit et d'ame
 Ce que servant peult faire pour sa dame.

Je ne dy pas que de ta bouche sorte
 Mot qui ne soit de veritable sorte ;
 Mais quand à l'œil voy ta belle stature
 Et la grandeur d'une telle aventure
 Qui ne se peult meriter bonnement,
 Je ne sçaurois croire qu'aucunement
 Je peusse atteindre à un si hault degré,
 S'il ne me vient de ta grace et bon gré.

Puis que ton cueur me veulx donc presenter
 Et qu'il te plaist du mien te contenter,
 Je loue Amour. Or evitons les peines
 Dont les amours communement sont pleines :
 Trouvons moyen, trouvons lieu et loysir
 De mettre à fin le tien et mien desir.

Voycy les jours de l'an les plus plaisans :
 Chascun de nous est en ses jeunes ans ;
 Faisons donc tant que la fleur de nostre aage
 Ne suive point de tristesse l'oultrage ;
 Car temps perdu et jeunesse passée
 Estre ne peult par deux foys amassée.

Le tien office est de me faire grace ;
 Le mien sera d'adviser que je face
 Tes bons plaisirs, et sur tout regarder
 Le droict chemin pour ton honneur garder.
 Si te supply que ta dextre m'annonce

De cest escript la finale response,
A celle fin que ton dernier vouloir
Du tout me face esjouyr ou douloir.

Elegie VI (1524).

LE plus grand bien qui soit en amytié,
Après le don d'amoureuse pitié,
Est s'entr'escire, ou se dire de bouche,
Soit bien, soit dueil, tout ce qui au cueur touche ;
Car si c'est dueil, on s'entreprerconforte,
Et si c'est bien, sa part chascun emporte.
Pourtant je veulx (m'amyé et mon desir)
Que vous ayez vostre part d'un plaisir
Qui en dormant l'autre nuict me survint.

Advis me fut que vers moy tout seul vint
Le dieu d'Amours, aussi clair qu'une estoille,
Le corps tout nud, sans drap, linge ne toille,
Et si avoit (afin que l'entendez)
Son arc alors et ses yeulx desbendez,
Et en sa main celuy traict bien heureux
Lequel nous fait l'un de l'autre amoureux.

En ordre tel s'approche et me va dire :
« Loyal amant, ce que ton cueur desire,
Est assuré ; celle qui est tant tienne
Ne t'a rien dit (pour vray) qu'elle ne tienne ;
Et, qui plus est, tu es en tel credict
Qu'elle a foy ferme en ce que luy as dict. »

Ainsi Amour parloit, et en parlant
M'asseura fort ; adonc en esbranlant
Ses esles d'or en l'air s'en est volé,
Et au resveil je fuz tant consolé,
Qu'il me sembla que du plus hault des cieulx
Dieu m'envoya ce propos gratieux.

Lors prins ma plume, et par escript fut mis
 Ce songe mien que je vous ay transmis,
 Vous suppliant, pour me mettre en grand heur,
 Ne faire point le dieu d'amours menteur,
 Mais tout ainsi qu'il m'en donne assurance,
 En vostre dire avoir perseverance,
 Croyant tousjours que les propos et termes
 Que vous ay ditz sont assurez et fermes.

En ce faisant pourray bien soustenir
 Que songe peult sans mensonge advenir :
 Et si diray la couche bien heureuse
 Où je songeay chose tant amoureuse.

O combien donc heureuse elle sera
 Quand ce gent corps dedans reposera !

Elegie VII (1525).

QU'AY je meffaict, dites, ma chere amyè ?
 Vostre amour semble estre toute endormie :
 Je n'ay de vous plus lettres ne langage ;
 Je n'ay de vous un seul petit message ;
 Plus ne vous voy aux lieux acoustumez ;
 Sont jà estains voz desirs allumez ,
 Qui avec moy d'un mesme feu ardoient ?
 Où sont ces yeulx lesquelz me regardoyent
 Souvent en ris, souvent avecques larmes ?
 Où sont les motz qui tant m'ont fait d'alarmes ?
 Où est la bouche aussi qui m'appaisoit
 Quand tant de foys et si bien me baisoit ?
 Où est le cueur qu'irrevocablement
 M'avez donné ? Où est semblablement
 La blanche main qui bien fort m'arrestoit
 Quand de partir de vous besoing m'estoit ?
 Helas ! (amans) helás ! se peult il faire

Qu'amour si grand' se puisse ainsi deffaire ?
 Je penserois plus tost que les ruisseaux
 Feroient aller encontremont leurs eaux,
 Considerant que de faict ne pensée
 Ne l'ay encor (que je sçache) offensée.

Doncques, Amour, qui couves soubz tes esles
 Journallement les cueurs des damoyselles,
 Ne laisse pas trop refroidir celuy
 De celle là pour qui j'ay tant d'ennuy,
 Ou trompe moy en me faisant entendre
 Qu'elle a le cueur bien ferme, et fust il tendre.

Elegie VIII. (1525.)

DICTES pourquoy vostre amytié s'efface,
 O cueur ingrat soubz angelique face.
 Dictes le moy, car sçavoir ne le puis.
 Tousjours loyal ay esté et le suis :
 Il est bien vray qu'ardant est mon service ;
 Mais d'avoir faict en servant un seul vice
 Il n'est vivant lequel me sceust reprendre,
 Si trop aimer pour vice ne veult prendre.

Las ! pourquoy donc laissez vous le cueur pris
 D'amour si grand' ? Avez vous entrepris
 De mettre fin à sa dolente vie ?
 Mieux eust valu (puis qu'en avez envie)
 Que consumé l'eussiez à vous servir,
 Qu'en le laissant sans point le deservir.

Mais qui a meu du monde la plus belle
 A me laisser ? Est ce amytié nouvelle ?
 Je croy que non. Qui vous faict donc chang
 Si bon propos ? Seroit ce point Danger ?
 C'est luy pour vray. Danger par jalousie
 Chasse l'amour de vostre fantaisie,
 Et en son lieu toute craincte y veult mettre,

Ce que ne doit un gentil cueur permettre.
 Craincte est obscure, Amour est nette et blanche;
 Craincte est servile, Amour est toute franche;
 Amour faict vivre, et Craincte faict mourir.
 Si vous souffrez en elle vous nourrir,
 Ceste beauté de vertu acueillie
 Se passera comme une fleur cueillie;
 Mais quand Amour de vous ne partira,
 Telle beauté plus en plus florira.

Et, d'autre part, en est il qui frequente
 Le train d'Amour sans que l'assault ilz sentent
 De ces jaloux? Où pensez vous qu'ilz soient?
 Si pour cela toutes dames laissoient
 Leurs serviteurs ainsi comme vous faictes,
 Toutes amours par tout seroient deffaictes.

Ce n'est pas tout que d'aymer seulement,
 Il fault aymer perpetuellement.
 Et lors que plus Jalousie se fume,
 Lors que Danger plus sa cholere allume,
 Et que Rapport plus se met à blasmer,
 Lors se doit plus Vraye Amour enflammer,
 Pour leur monstrier qu'Amour est plus puissante
 Que leur rigueur n'est amere et cuysante.

Ce néantmoins, vostre plaisir soit faict:
 Il est en vous de me faire (en effect)
 Souffrir à tort; mais en vostre puissance
 N'est pas d'oster la grande obéyssance
 Et l'amitié qu'ay en vous commencée:
 Plustost mourir que changer ma pensée.

Elegie IX (1524).

LA grand' amour que mon las cueur vous porte
 Incessamment me conseille et enhorte

Vous consoler en vostre ennuy extreme;
 Mais (tout bien veu) je treuve que moymesme
 Ay bon besoing de consolation
 Du dueil que j'ay de vostre affliction.

J'en ay tel dueil, qu'à peine eusse sceu mettre
 Sur le papier un tout seul petit metre,
 Si le desir qu'ay à vostre service
 N'eust esté grand et plein d'amour sans vice.
 O Dieu du ciel, qu'amour est forte chose!
 Sept ans y a que ma main se repose
 Sans volenté d'escrire à nulle femme,
 M'eust elle aymé soubz trèsardante flamme:
 Et maintenant (las!) une damoyselle
 Qui n'a sus moy affection ne zele
 Me faict pour elle employer encre et plume,
 Et sans m'aymer d'un feu nouveau m'allume.

Or me traictez ainsi qu'il vous plaira:
 En endurent mon cueur vous servira,
 Et ayme myeux vous servir en tristesse
 Qu'aymer ailleurs en joye et en liesse.

D'où vient ce point? Certes il fault bien dire
 Qu'en vous y a quelque grace qui tire
 Les cueurs à soy. Mais laquelle peult ce estre?
 Seroit ce point vostre port tant adextre?
 Seroit ce point les traictz de vos beaulx yeulx,
 Ou ce parler tant doulx et gratieux?
 Seroit ce point vostre bonté tant sage,
 Ou la haulteur de ce tant beau corsage?
 Seroit ce point vostre entiere beauté,
 Ou ceste douce honneste privaulté?
 C'est ceste là (ainsi comme il me semble),
 Ou, si je faulx, ce sont toutes ensemble.
 Quoy que ce soit, de vostre amour suis pris:
 Encor je loue Amours en mes esprits
 De mon cueur mettre en un lieu tant heureux,

Puis qu'il falloit que devinse amoureux.

Donc puis qu'Amour m'a voulu arrester
 Pour vous servir, plaise vous me traicter
 Comme voudriez vous mesme estre traictée
 Si vous estiez par Amour arrestée.

Elegie X (1527).

AMOUR me fait escrire au moy de may
 Nouveau refrain, par lequel vous nommay
 (Comme sçavez) la plus belle de France:
 Mais je failly, car veu la suffisance
 De la beauté qui dessus vous abonde,
 Dire devois la plus belle du monde.
 Ce qui en est et qu'on en voit m'accuse
 De telle faulte, et vostre amour m'excuse,
 Qui troubla tant mes douloureux esprits,
 Que France alors pour le monde je pris.

O doncques vous, du monde la plus belle,
 Ne cachez pas un cueur dur et rebelle
 Soubz tel' beauté : ce seroit grand dommage ;
 Mais à mon cueur, qui vous vient faire hommage
 Faictes recueil ; je vous en fais present ;
 Voyez le bien : il est (certes) exempt
 De faulx penser, fainctise ou trahison ;
 Il n'a sur luy faulte ne mesprison ;
 En luy ne sont aucunes amours vaines ;
 Tout ce qu'il a de mauvais, ce sont peines
 Qui de par vous y ont esté boutées,
 Et qui sans vous n'en peuvent estre ostées.

Si vous supply, m'amyie et mon recours,
 Belle en qui gist ma mort ou mon secours,
 Prenez mon cueur, que je vous viens offrir,
 Et s'il est faulx faictes le bien souffrir ;

Mais s'il est bon et de loyalle sorte,
Arrachéz luy tant de peines qu'il porte.

Elegie XI (1527).

POUR à plaisir ensemble deviser
On ne scauroit meilleur temps adviser
Que de Noel la mynuict et la veille.
En ceste nuict le dieu d'Amour resveille
Ses serviteurs, et leur va commandant
De ne dormir, mais rire, ce pendant
Que faulx Dangier, Maubec et Jalousie
Sont endormiz au lict de Fantaisie.

O nuict heureuse, ô douce noire nuict,
Ta noireté aux amans point ne nuyt ;
Plus tost endort les langues serpentines,
Si que faingnant d'aller droit à Matines,
Plusieurs amans peuvent bien (ce me semble
En lieu secret se rencontrer ensemble.

Les prebstres lors bien hault chantent et crient,
Et les amans tout bas leurs dames prient,
Et puis entre eulx comptent de leurs fortunes,
En maudisant les langues importunes,
Ou en disant choses qui mieulx leur plaisent.

Puis les servans par coups leurs dames baisent,
Et en baisant à elles ilz se deulent
Pour avoir mieulx. Lors, si les dames veulent,
Maulgré Danger et toute sa puissance,
A leurs amys donneront jouyssance ;
Car noyre nuict, qui des amans prend cure,
Les couvrira de sa grand' robe obscure,
Et si rendra (ce pendant) endormys
Ceulx qui d'Amours sont mortelz ennemys.

Qu'en dictes vous, ma maistresse et m'amyce,

Si vous voulez n'estre point endormye
 Ceste nuict là, de veiller suis content
 Avecques vous, car mon vouloir ne tend
 Qu'à vous complaire. Or pour nous resjouyr,
 Si vous voulez les Matines ouyr
 Là où sçavez, il n'est chambre si bonne
 Ne si bon lict que du tout n'abandonne
 Pour m'y trouver ; car, pour final propos,
 Dedans un lict ne gist point mon repos ;
 Il gist en vous, et en vous je le quiers ;
 Donnez le moy donques, je vous requiers.

Elegie XII (1528).

LE juste dueil remply de fascherie
 Qu'eustes arsoir par la grand' resverie
 De l'homme vieil, ennemy de plaisir,
 M'a mis au cueur un si grand desplaisir,
 Que toute nuyct repos je n'ay sceu prendre ;
 Aussi seroit à blasmer et reprendre
 Le serviteur qui porter ne sçauroit
 Le mesme dueil que sa maistresse auroit.
 Certainement, ma Nymphé, ma Déesse,
 Quand joye avez, je suis plein de lysesse ;
 Et quand douleur au cœur vous touche et poinct,
 Je ne reçoÿ de plaisir un seul poinct.

Toute la nuyct je disois aparmoy :
 Helas ! fault il qu'elle soit en esmoy
 Par le parler et par la langue amere
 D'un qui la trouve et mere et plus que mere.
 Que pourra il faire à ses ennemys,
 Quand il veult nuyre à ses meilleurs amys ?
 Ainsi disoys, ayant grand' confiance,
 Que vostre cueur bien armé de constance

Plus grans assaulx sçauroit bien soustenir,
 Et que le mal qui en pourroit venir
 Ne pourroit pas tumber que sur la teste
 Du mal parlant qui trop se monstra beste
 Et quand j'euz bien viré et reviré
 Dedans mon lict, et beaucoup souspiré,
 Je priay fort Amour qui m'assailloit
 Laisser dormir mon esprit qui veilloit ;
 Mais lors Amour de rigueur m'a usé,
 Car le dormir du tout m'a refusé,
 Me commandant de composer et tistre
 Toute la nuyct ceste petite Epistre,
 Pour au matin un peu vous conforter
 Du dueil qu'arsoir il vous convint porter.

Or ay je faict le sien commandement
 Si vous requiers (ma maistresse) l'umblement
 Que vostre cueur tant noble et gracieux
 Chasse dehors tout ennuy soucieux.
 En le chassant, le mien vous chasserez ;
 Priant Amour qu'en tous lieux où serez
 Vienne plaisir, et tristesse s'enfuye,
 Et que vieillard jamais ne vous ennuye.

Elegie XIII (1524).

L'ESLOINGNEMENT que de vous je veulx faire
 N'est pour vouloir m'exempter et deffaire
 De vostre amour, encor moins du service.
 C'est pour tirer mon loyal cueur sans vice
 Du feu qui l'ard par trop grand' amytié ;
 Et est besoing qu'il treuve en moy pitié,
 Veu que de vous pour toute recompense
 N'a que rigueur, et mieulx trouver n'y pense ;
 Car de vous n'ay encor ouy response

Qui un seul brin de bon espoir m'annonce.
 Si fault il bien que vostre cueur entende
 Qu'il n'y a chose au monde qui ne tende
 A quelque fin : homme ne suyt la guerre
 Que pour honneur ou prouffit y acquerre ;
 Qui ces deux poincts de la guerre osteroit,
 A y servir nul ne se bouteroit.

Homme ne suyt le train d'Amours aussi
 Que soubz espoir d'avoir don de mercy,
 Et qui ce poinct en osteroit, en somme,
 D'amour servir ne se mesleroit homme.

Ce nonobstant, vostre je demourray,
 Mais ce sera le plus loing que pourray ;
 Car que me vault veoir de près et congnoistre
 Tant de beauté, fors d'attiser et croistre
 Mon nouveau feu ? J'ay tousjours ouy dire,
 Qui plus est près, plus ardamment desirer.
 Parquoy, pour moins ardamment desirer,
 Raison me dit qu'il me fault retirer,
 En m'asseurant (si je croy son propos)
 Que mon esprit par temps aura repos,
 Et si promet rendre à ma triste vie
 La liberté que luy avez ravie :
 Et vostre amour (helas !) ne me promet
 Fors desespoir, qui au tombeau me met.

Ay je donc tort, si Raison je veulx croire
 Plus tost qu'Amour, qui en mes maulx prend gloi-
 Las ! s'en ouvrant ceste bouche vermeille [re?
 Vous eussiez mis en mon cueur par l'oreille
 Un mot d'espoir, travaulx, ennuyz et peines
 M'eussent (pour vous) semblé lyesses pleincs ;
 Car doulx espoir conforte la pensée
 Qui bien s'attend d'estre recompensée.
 Et moy, qui n'ay espoir ne seule attente,
 Comment feray ma pensée contente,

Fors en fuyant la cause de son dueil ?
 Là et au temps gist l'esper de mon vueil.
 Le temps (pour vray) efface toutes choses ;
 Au long aller mes tristesses encloses
 Effacera : toutesfoys, attendant
 Remede tel, j'endure cé pendant,
 Dont maintefoys vostre face tant belle
 Mauldis tout seul d'avoir cueur si rebelle.
 Que pleust à Dieu ne l'avoir onc peu veoir,
 Ou souvenir jamais d'elle n'avoir.

Croyez de vray que ma presente plaincte
 N'est composée en courroux ny en faincte :
 Faindre n'est point le naturel de moy ;
 Parquoy vous pry n'en prendre aucun esmoy,
 Ne me hayr, si je fuis mon contraire,
 A qui je veulx plus que jamais complaire.
 Mais c'est de loing : et pour en faire espreuve
 Commandez moy. Pour vous, certes, je treuve
 Facile chose à faire un impossible,
 Et fort aisée à dire un indicible.
 Commandez donc, car je l'accompliray,
 Et sur ce point un Adieu vous diray,
 Partant du cueur de vostre amour attainct,
 Et qui s'attend d'en veoir le feu estainct
 Par s'esloingner, puis qu'on ne veult l'estaindre
 Par eau de grace, où bien vouldroit attaindre.

Elegie XIII (1525).

Si ma complaincte en vengeance estoit telle
 Comme tu es en abus et cautelle,
 Croy que ma plume amoureuse, et qui t'a
 Tant faict d'honneur, dont très mal s'acquitta,
 Croy qu'elle auroit desja jecté fumée

Du style ardant dont elle est allumée
 Pour du tout rendre aussi noir que charbon
 Le tien bon bruit, si tu en as de bon.
 Mais pas ne suis assez vindicatif
 Pour un tel cueur, si faulx et deceptif ;
 Et néantmoins, si me fault il changer
 Mon naturel, pour de toy me venger,
 A celle fin que mon cueur se descharge
 Du pesant faix dont ta ruse le charge ;
 Aussi affin de te faire sçavoir
 Qu'à trop grand tort m'as voulu decevoir,
 Veu qu'en mon cueur ta basse qualité
 N'a veu qu'amour et liberalité.

Sus donc, ma plume, ores soys ententive
 D'entrer en feu d'aigreur vindicative ;
 Mon juste dueil t'en requiert, pour tout seur ;
 Ne cherches pas termes pleins de douceur ;
 Ne trouve azur ny or en ton chemin,
 Ne fin papier ne vierge parchemin ;
 Pour mon propos escrire rien ne valent.
 Cherche des motz qui tout honneur ravalent,
 Trouve de l'encre espesse et fort obscure,
 Avec papier si gros qu'on n'en ayt cure,
 Et là dessus escry termes mordans
 D'un traict lisible à tous les regardans,
 Pour (à bon droict) rendre celle blasmée
 Qu'à bien grand tort tu as tant estimée.

Incontinent, desloïalle femelle,
 Que j'auray faict et escript ton libelle,
 Entre les mains le mettray d'une femme
 Qui appellée est Renommée ou Fame,
 Et qui ne sert qu'à dire par le monde
 Le bien ou mal de ceulx où il abonde.

Lors Renommée avec ses esles painctes
 Ira volant en bourgs et villes maintes,

Et sonnera sa trompette d'argent,
 Pour autour d'elle assembler toute gent ;
 Puis hault et clair de cent langues qu'elle a
 Dira ta vie ; et puis deçà et là
 Ira chantant les fins tours dont tu uses,
 Tes laschetez, tes meschances et ruses.
 Ainsi sera publié ton renom,
 Sans oublier ton nom et ton surnom,
 Pour et affin que toute fille bonne
 Ne hante plus ta mauvaise personne.

Filles de bien, n'en vueillez approcher ;
 Fuyez d'autant comme honneur vous est cher,
 Fuyez du tout, fuyez la garse fine
 Qui sous beaulx dicts un vray amant affine :
 Et si au jour de ses nopces elle a
 Cheveulx au vent, ne souffrez pas cela :
 Ou si au chef luy trouvez attaché
 Chapeau de fleurs, qu'il luy soit arraché.
 Car il n'affiert à garses diffamées
 User des droicts de vierges bien famées.
 Vray est qu'elle est un jeune personnage,
 Mais sa malice outrepasse son aage.

Donc que sera ce au temps de ta vieillesse ?
 Tiendras tu pas escoles de finesse ?
 Certes ouy. Car Médée et Circé,
 Si bien que toy n'en ont l'art exercé.
 Vray est qu'avant que tu sois définée
 Par affiner te verras affinée,
 Si que desja commence à me venger,
 Voyant de loing venir ton grand danger.

Qui te mouvoit, lasche cueur dangereux,
 A m'envoyer tant d'escripts amoureux ?
 Par tes escripts feu d'amour attisoys,
 Par tes escripts mourir pour moy disoys,
 Par tes escripts tu me donnois ton cueur :

O don confict en mauvaise liqueur !
 M'as tu pas faict par escripture entendre
 Que tout venoit à poinct qui peult attendre ?
 Veulx tu nyer que par là n'accordasses
 A mon vouloir, et que ne te obligeasses
 Lors qu'à mes dons ta main prompte estendois ?
 Tu sçavois bien la fin où je tendois ;
 Mais ton faulx cueur trouva l'invention
 De varier à mon intention ;
 Car mariage en propos vins dresser,
 Pour qui à moy ne te fault adresser ;
 Ce n'est pas toy que chercher je voudroye ;
 En cest endroit de beaucoup me tordroye ;
 Et en la sorte encor que je t'ay quise,
 Je m'en repens, congnoissant ta faintise.
 Mon cueur loyal, que je t'avois donné,
 Par devers moy tout triste est retourné,
 Et m'a bien sceu reprocher que j'ay tort
 De l'avoir mis en un logis tant ord,
 Si qu'à present ne prend autre allegeance
 Qu'au pasetemps de sa juste vengeance,
 Que je feray tant que jeune seras ;
 Mais quand verray que tu te passeras,
 Je cesseray ceste vengeance extreme,
 Car lors de toy me vengeras toymesme
 Par le regret que ton cueur esperdu
 Aura d'avoir un tel amy perdu.

Elegie XV. (1527).

TON gentil cueur, si haultement assis,
 Ton sens discret à merveille rassis,
 Ton noble port, ton maintien assuré,
 Ton chant si doulx, ton parler mesuré,

Ton propre habit, qui tant bien se conforme
 Au naturel de ta trèsbelle forme;
 Brief, tous les dons et graces et vertus
 Dont tes espritz sont ornez et vestus
 Ne m'ont induict à t'offrir le service
 De mon las cueur plein d'amour sans malice;
 Ce fut (pour vray) le doulx traict de tes yeulx,
 Et de ta bouche aucuns motz gracieux,
 Qui de bien loing me vindrent faire entendre
 Secretement qu'à m'aymer voulois tendre.

Lors tout ravy (pource que je pensay
 Que tu m'aymoys) à t'aymer commençay;
 Et, pour certain, aymer je n'eusse sceu
 Si de l'amour ne me fusse apperceu;
 Car tout ainsi que flamme engendre flamme,
 Fault que m'amour par autre amour s'enflamme.

Et qui diroit que tu as faict la faincte
 Pour me donner d'amour aucune estraincte,
 Je dy que non, croyant que mocquerie
 En si bon lieu ne peult estre chérie.
 Ton cueur est droict, quoy qu'il soit rigoureux,
 Et du mien (las!) seroit tout amoureux
 Si ce n'estoit fascheuse deffiance
 Qui à grand tort me pourchasse oubliance;
 Tu crains (pour vray) que mon affection
 Soit composée avecques fiction.
 Esprouve moy. Quand m'auras esprouvé,
 J'ay bon espoir qu'autre seray trouvé:
 Commande moy jusques à mon cueur fendre;
 Mais de t'aymer ne me vien point deffendre.
 Plustost sera montaigne sans vallée,
 Plustost la mer on verra dessalée,
 Et plustost Seine encontremont ira,
 Que mon amour de toy se partira. [ces,

Ha! cueur ingrat! Amour, qui vainc les prin-

T'a dict cent foys que pour amy me prinses ;
 Mais quand il vient à cela t'inspirer,
 Tu prens alors peine à t'en retirer ;
 Ainsi Amour par toy est combatu ;
 Mais garde bien d'irriter sa vertu,
 Et, si m'en croys, fay ce qu'il te commande,
 Car si sur toy de cholere il debande.
 Il te fera par adventure aymer
 Quelque homme sot, desloyal et amer,
 Qui te fera mauldire la journée
 De ce qu'à moy n'auras t'amour donnée.

Pour fuyr donc tous ces futurs ennuys,
 Ne me fuy point. A quel' raison me fuy ?
 Certes, tu es d'estre aymée bien digne :
 Mais d'estre aymé je ne suis pas indigne.
 J'ay en tresor jeunes ans et santé,
 Loyalle amour et franche voulenté,
 Obéissance, et d'autres bonnes choses
 Qui ne sont pas en tous hommes encloses,
 Pour te servir, quand il te plaira prendre
 Le cueur qui veult si hault cas entreprendre.

Et quand le bruyt courroit de l'entreprise,
 Cuyderois tu en estre en rien reprise ?
 Certes, plustost tu en auroys louenge,
 Et diroit l'on : « Puis que cestuy se renge
 A ceste dame, elle a beaucoup de graces,
 Car long temps a qu'il fuyt en toutes places
 Le train d'Amour : celle qui l'a donc pris,
 Fault qu'elle soit de grand' estime et prix. »

Ilz diront vray. Que ne faisons nous donques
 De deux cueurs un ? Brief, nous ne feismes on-
 Œuvre si bon. Noz constellations, [ques
 Aussi l'accord de noz conditions
 Le veult et dit. Chascun de nous ensemble
 En mainte chose (en effect) se ressemble,

Tous deux aymons gens pleins d'honesteté,
 Tous deux aymons honneur et netteté,
 Tous deux aymons à d'aucun ne mesdire,
 Tous deux aymons un meilleur propos dire ;
 Tous deux aymons à nous trouver en lieux
 Où ne sont point gens melancolieux ;
 Tous deux aymons la musique chanter,
 Tous deux aymons les livres frequenter.
 Que diray plus ? Ce mot là dire j'ose
 Et le diray, que presque en toute chose
 Nous ressemblons, fors que j'ay plus d'esmoy,
 Et que tu as le cueur plus dur que moy.
 Plus dur (hélas !); plaise toy l'amollir,
 Sans ton premier bon propos abolir ;
 Et en voulant en toy mesme penser
 Qu'amour se doit d'amour recompenser,
 Las ! vueille moy nommer doresnavant
 Non pas amy, mais très humble servant,
 Et me permets, allegant ma destresse,
 Que je te nomme (entre nous) ma maistresse.
 S'il ne te plaist, ne laisseray pourtant
 A bien aymer, et, ma douleur portant,
 Je demourray ferme, plein de bon zelle,
 Et toy par trop ingrante damoyselle.

Elegie XVI (1527).

Qui eust pensé que l'on peüst concevoir
 Tant de plaisir pour lettres recevoir ?
 Qui eust cuydé le desir d'un cueur franc
 Estre caché dessoubz un papier blanc ?
 Et comment peult un œil au cueur eslire
 Tant de confort par une lettre lire ?
 Certainement, dame très honorée,
 J'ay leu des saintz la Legende dorée

J'ay leu Alain, le très noble orateur,
 Et Lancelot, le trèsplaisant menteur ;
 J'ay leu aussi le Romant de la Rose,
 Maistre en amours, et Valere, et Orose,
 Comptant les faicts des antiques Rommains ;
 Bref, en mon temps, j'ay leu des livres maintz,
 Mais en nulz d'eulx n'ay trouvé le plaisir
 Que j'ay bien sceu en voz lettres choisir ;
 J'y ay trouvé un langage bening,
 Rien ne tenant du stile femenin ;
 J'y ay trouvé suite de bon propos,
 Avec un mot qui a mis en repos
 Mon cueur estant travaillé de tristesse,
 Quand me souffrez vous nommer ma maistresse.
 Dieu nous doint donc , ma maistresse trèsbelle
 (Puis qu'il vous plaist qu'ainsi je vous appelle),
 Dieu nous doint donc amoureux appetit
 De bien traicter vostre servant petit.
 O moy heureux d'avoir maistresse au monde
 En qui vertu soubz grand' beauté abonde.
 Tel est le bien qui me fut apporté
 Par vostre lettre, où me suis conforté ;
 Dont je maintiens la plume bien heurée
 Qui rescrivit lettre tant désirée.
 Bien heureuse est la main qui la ploya,
 Et qui vers moy (de grace) l'envoya :
 Bien heureux est qui apporter la sceut,
 Et plus heureux celuy qui la receut.
 Tant plus avant ceste lettre lisoye,
 En aise grand' tant plus me deduisoye ;
 Car mes ennuy sur le champ me laisserent,
 Et mes plaisirs d'augmenter ne cesserent,
 Tant que j'euz leu un mot qui ordonnoit
 Que ceste lettre ardre me convenoit.
 Lors mes plaisirs d'augmenter prindrent cesse :

Pensez adonc en quelle doubte et presse
 Mon cueur estoit. L'obéissance grande
 Que je vous doy, brusler me la commande :
 Et le plaisir que j'ay de la garder
 Me le deffend, et m'en vient retarder.

Aucunefoys au feu je la boutoye
 Pour la brusler : puis soudain l'en ostoye,
 Puis l'y remis, et puis l'en recullay.
 Mais à la fin (à regret) la bruslay
 En disant : « Lettre (après l'avoir baisée),
 Puis qu'il luy plaist, tu seras embrasée :
 Car j'ayme mieulx dueil en obéissant
 Que tout plaisir en desobéissant. »
 Voylà comment pouldre et cendre devint
 L'ayse plus grand' qu'à moy onques advint.

Mais si de vous j'ay encor quelque lettre,
 Pour la brusler ne la fauldra que mettre
 Près de mon cueur ; là elle trouvera
 Du feu assez, et si esprouvera
 Combien ardante est l'amoureuse flamme
 Que mon las cueur pour voz vertus enflamme.

Au moins, en lieu des tourmens et ennuyz
 Que vostre amour me donne jours et nuyctz,
 Je vous supply de prendre (pour tous mets)
 Un crystallin miroyr que vous transmets.
 En le prenant, grand' joye m'advindra,
 Car (comme croy) de moy vous souviendra
 Quand là dedans mirerez ceste face
 Qui de beauté toutes autres efface.

Il est bien vray, et tiens pour seuretè,
 Qu'il n'est miroyr, ne sera, n'a esté,
 Qui sceust au vif monstrer parfaictement
 Vostre beauté ; mais croyez seurement,
 Si voz yeulx clers plus que ce cristallin
 Veissent mon cueur féal et non malin,

Ilz trouveroient là dedans imprimée
 Au naturel vostre face estimée.

Semblablement, avec vostre beauté
 Vous y verriez la mienne loyauté ;
 Et la voyant, vostre gentil courage
 Pourroit m'aymer quelque point d'avantage.
 Pleust or à Dieu donques que peussiez veoir
 Dedans ce cueur, pour un tel heur avoir !
 C'est le seul bien où je tends et aspire.

Et pour la fin, rien je ne vous desire
 Fors que cela que vous vous desirez,
 Car mieulx que moy vos desirs choysirez.

Elegie XVII (1528).

Tous les humains qui estes sur la terre,
 D'auprès de moy retirez vous grand' erre :
 N'oyez le dueil que mon las cueur reçoit.
 Je ne veulx pas que d'ame entendu soyt,
 Fors seulement de ma seule maistresse,
 A qui pourtant ma plaincte ne s'adresse ;
 Car quand pour elle en langueur je mourroys,
 D'elle (pour vray) plaindre ne me pourroys.

D'elle et d'Amour ne me plains nullement,
 Mais Amour doys mercier doublement,
 Et doublement à luy je suis tenu,
 Quand double bien par lui m'est advenu,
 De me submettre en lieu tant estimé,
 Et d'avoir fait que là je suis aymé.

Pourquoy d'ennuy suis je donques tant plain ?
 A trop grand tort (ce semble) me complain,
 Veü que plaisir plus grand on ne peut dire
 Que d'estre aymé de celle qu'on desire.

A dire vray, ce m'est grande lyesse,

Mais à mon cueur trop plus grand ennuy est ce
De ce que n'ose user de privauté
Vers une telle excellente beauté.

Amour veult bien me donner ce credit,
Mais pour certain Danger y contredit,
Nous menassant de nous faire reproche
Si l'un de nous trop près de l'autre approche.

O Dieu puissant, quelle grande merveille !
Est il douleur à la mienne pareille ?

A ma grand' soif la belle eau se presente,
Et si convient que d'en boyre m'exempte ;
Brief, on me veult le plus grand bien du monde,
Et tout ce bien plus à mal me redonde
Que si ma dame estoit vers moy rebelle,
Veu que semblant n'ose faire à la belle
De qui l'amour (par sa grace) est à moy.
Ainsi je semble, en peine et en esmoy,
A cil qui a tout l'or qu'on peult comprendre,
Et n'oseroit un seul denier en prendre.

Ce néantmoins, puis que s'amour me baille,
La serviray, quelque ennuy qui m'assaille,
Et ayme mieulx en s'amour avoir peine
Que sans s'amour avoir liesse pleine.

Helas ! de nuict elle est mieulx que gardée,
Et sur le jour de cent yeulx regardée,
Plus que jadis n'estoit Io d'Argus,
Qui eust au chef cent yeulx clers et agus.
Si ne fault pas s'esbahyr grandement
Si on la garde ainsi songneusement,
Car volentiers la chose precieuse
Est mise à part en garde soucieuse.

Or est ma dame une perle de prix
Inestimable à tous humains esprits
Pour sa valeur. Que diray d'avantage ?
C'est le tresor d'un riche parentage.

Que pleust à Dieu que la fortune advint,
Quand je voudrois, que bergere devint.

S'ainsi estoit, pour l'aller veoir seulette
Souvent ferois de ma lance houlette,
Et conduiroys, en lieu de grans armées,
Brebiz aux champs costoyez de ramées.
Lors la verrois séant sur la verdure,
Si luy dirois la peine que j'endure
Pour son amour, et elle orroit ma plainte
Tout à loysir, sans de nul avoir crainte ;
Car loing seroient ceulx qui de nuyct la gardent,
Et les cent yeulx qui de jour la regardent
Ne la verroient. Le faulx traistre Dangier
Vers elle aux champs ne se viendroit renger.
Tousjours se tient en ces maisons royales,
Pour faire guerre aux personnes loyales.

Ainsi estant en liberté champestre,
La requerrois d'un baiser, et peult estre
Me donneroit (pour du tout m'appaiser)
Quelque autre don par dessus un baiser ;
Si me vaudroit l'estat de bergerie
Plus que ma grande et noble seigneurie.

O vous, amans, qui aymez en lieu bas,
Vous avez bien en amours voz esbats.
Si n'ay je pas envie à vostre bien ;
Mais en amours avoir je voudrois bien
La liberté à la vostre semblable.

Qu'en dictes vous, ma Maistresse honorable ?
Ces miens souhaits vous desplaisent ilz point ?
Je vous supply ne les prendre qu'à poinct,
Reconnoissant que l'amour que vous porte
Faict que mon cueur en desirs se transporte.

Et pour fermer ma complaincte accomplie,
Trèshumblement vostre grace supplie
Perseverer en l'amour commencée,

Et ne l'oster de si noble penséc.
 Quant est à moy, seule vous serviray
 Tout mon vivant, et pour vous souffriray
 Jusques au jour que Fortune voudra
 Que par mercy ma grand' peine fauldra.

Elegie XVIII. (1528.)

FILS de Venus, voz deux yeulz desbendez,
 Et mes escripts lisez et entendez,
 Pour veoir comment
 D'un desloyal servie me rendez;
 Las ! punissez le, ou bien luy commandez
 Vivre autrement.

Je l'ay receu de grace honnestement;
 De moy mesdict par tout injustement,
 Et me blasonne.
 Hélas ! faut il qu'après bon traictement
 Un serviteur blasme indiscrettement
 Sa dame bonne ?

Que feront ceulx qu'on chasse et abandonne,
 Si ceulx à qui le bon recueil on donne
 Vivent ainsi ?
 Il fault, Amour, que peine on leur ordonne;
 Car plus à vous qu'à nulle autre personne
 Touche cecy.

Si à telz gens faictes grace et mercy,
 Noir deviendra vostre regne esclercy
 Et sans police;
 Et n'y aura femme, ne fille aussi,
 Qui ose aymer, craignant d'avoir soucy
 Pour leur malice.

La mauvaise herbe il fault qu'elle perisse,
 Et la brebis mal saine fault qu'elle ysse
 Hors des troupeaux :
 Jetez donc hors de l'amoureux service
 Ce mesdisant, qu'il n'apprenne son vice
 A vos féaulx.

Certes on voit aux champs les pastoureaux
 Leur foy garder mieulx que leurs gras toreaux,
 Sans nul mal dire.
 Mais en palais, grans villes et chasteaux,
 Foy n'y est rien, langues y sont cousteaux
 Par trop mesdire.

Las ! qu'ay je dict ? Pardonnez à mon ire
 Tous ne sont telz : j'en ay bien sceu eslire.
 Un trèsloyal,
 A qui mon cueur se lamente et souspire
 Des maulx que j'ay par l'autre, qui est pire
 Que desloyal.

A l'un (pour vray) l'autre n'est pas egal :
 L'un est bon fruict, et l'autre réagal,
 Poison mortelle.
 L'un est d'esprit, l'autre est gros animal ;
 L'un parle en bien, l'autre tousjours dit mal ;
 Sa langue est telle.

De l'un reçoÿ tourment dur et rebelle ;
 De l'autre j'ay consolation belle
 Dieu sçait combien.
 Bref, amytié n'a point peine eternelle :
 Après le mal j'ay rencontré en elle
 Singulier bien.

O toy, mon cueur, bien heureux je te tien,
 D'avoir trouvé un tel serviteur tien,
 Qui te conforte;
 Et à bon droict je me complains trèsbien
 Que je ne l'ay plus tost retenu mien,
 Congnu sa sorte.

Las! de mon cueur luy ay fermé la porte,
 Pour à celluy qui mal de moy rapporte
 Mon cueur unir.
 Grand mal je feiz; aussi peine j'en porte,
 Et croy que Dieu me l'envoye ainsi forte
 Pour m'en punir.

Par ses faulx tours me suis veu advenir
 Un grand vouloir de ne me souvenir
 D'homme qui vive.
 Mais pour les faulx les bons ne fault bannir;
 Et puis d'aymer on ne se peult tenir,
 Quoy qu'on estrive.

Tel veult fuyr qui plus près en arrive;
 Si loue Amour, qui plus qu'à femme vive
 M'a faict cest heur
 De me monstrier la malice excessive
 D'un faulx amant, et la bonté nayfve
 D'un serviteur.

Elégie XIX. (1528.)

TANT est mon cueur au vostre uny et joint,
 Qu'impossible est que l'ennuy qui vous poinct
 Ne sente au vif; mais si vostre constance
 Venoit à faire à l'ennuy resistance,
 Lors sortiriez de desolation,

Et j'entrerois en consolation,
 En vous voyant n'estre plus desolée.
 Si n'ay je emprisé vous rendre consolée
 En cest escript pour seulement oster
 Le mal que j'ay de vous veoir mal porter.
 Plus tost vouldrois, certes, qu'il fust permis
 Que vostre dueil avec le mien fust mis,
 Aymant plus cher avoir double destresse
 Que d'en veoir une en ma Dame et Maistrresse;
 Mais le moyen plus souverain seroit
 Quand par vertu tel ennuy cesseroit.
 La vertu propre en cestuy cas, c'est force,
 Qui dueil abat, et les tourmens efforce.
 Je ne dy point force de corps et bras:
 S'ainsi estoit, les toreaux gros et gras,
 Lyons puissans, elephans monstrueux,
 Seroient beaucoup plus que nous vertueux:
 Ce que j'entens, c'est force de courage
 Pour soustenir d'infortune l'orage
 Et resister à survenans malheurs.

N'est elle point parmy voz grans valeurs,
 Ceste vertu ? Si est abondamment :
 Vueillez la donc monstrer evidemment
 En cest ennuy. Les estoilles celestes
 Jamais ne sont que de nuyct manifestes ;
 Aussi constance en nous ne peult bien luire
 Qu'au temps obscur que douleur nous vient nuyre.
 Aux grans assaults acquiert on les honneurs,
 Et tant plus sont aigres ses blasonneurs,
 Plus le constant a de loz meritoire.
 Si ne faut point sur eulx chercher victoire ;
 Ilz se vaincront, tant sont ilz malheureux,
 Faisant tumber tous les blasmes sur eulx.

Mais qui est cil ne celle en cestuy monde
 En qui douleur par faulx rapport n'abonde ?

Avant que nul jamais soit icy né,
 A ceste peine il est predestiné ;
 Et tant plus est la personne excellente,
 Plus est subjecte à l'aigreur violente
 De telz assaults. Vous donques, accomplie
 De dons exquis, dictes, je vous supplie,
 Cuydez vous bien fuyr les violences
 Des mesdisans avec voz excellences ?

Si vous voulez qu'on n'ayt sur vous envie,
 Ne soyez plus de vertueuse vie.
 Ostez du corps ceste exquise beauté,
 Ostez du cueur ceste grand' loyauté ;
 Ne soyez plus sur toutes estimée,
 Ne des loyaulx serviteurs bien aymée ;
 Ayez autant de choses vitieuses
 Que vous avez de vertus precieuses ;
 Lors se tairont. Ha ! chere et seule amye,
 Voulez vous estre envers Dieu endormie,
 De recevoir tant de graces de luy
 Et ne vouloir porter un seul ennuy ?
 Ennuy (pour vray) n'est pas la pire chose
 Qui soit au cueur des personnes enclose :
 Petit ennuy un grand ennuy apaise.
 Bref, sans ennuy trop fade seroit l'ayse,
 Et tout ainsi que les fades viandes
 Avec aigreur on trouve plus friandes,
 Ainsi plaisir trop doux et vigoureux,
 Meslé d'ennuy, semble plus savoureux.

Et d'autre part, raison nous faict sçavoir
 Qu'impossible est de non tristesse avoir,
 Veu que tous ceulx qui le plus fort s'appuyent
 Sus leurs plaisirs, de leurs plaisirs s'ennuyent,
 Et deviendroit fascheuse leur liesse,
 Si quelquefois n'entrevenoit tristesse,
 Laquelle en fin se perd avec le temps,

Dont en après sont plus gays et contens.

Or si ce dueil n'abbatez par vertu,
Si sera il par le temps abbatu.

Mais la vertu de vous croire me faict
Que ja le temps n'aura l'honneur du faict.
Le temps est bon pour les douleurs deffaire
De ceulx qui n'ont constance pour ce faire ;
Mais vous, amye, avez en corps de dame
Un cueur viril pour vous oster de l'ame
Vostre douleur mieulx qu'autre créature,
Ne que le temps, ne que mon escripture.

Elegie XX (1528).

EN est il une en ceste terre basse
Qui en tourment de tristesse me passe,
Ou qui en soyt autant comme moy pleine ?
Faire se peult ; mais je croy qu'à grand' peine
Se trouvera femme, en lieu ne saison,
Qui de se plaindre ayt si grande raison.

Dessoubz la grand' lumiere du soleil
Ne trouve point le phenix son pareil ;
Et aussi peu je trouve ma pareille
En juste dueil, qui la mort m'appareille.

Le phenix suis des dames langoureuses ,
A trop grand tort, voyre des malheureuses ;
Et cil qui m'a tous ces maulx avancez
Est le phenix des hommes insensez.

Las ! je me pleins, non point comme Dido
Frappée au cueur du dard de Cupido :
Ja ne m'orriez alleguer en mes plainctes
Le mien amant, comme Sapho et maintes,
Mais mon mary, dont plus mon cueur se deult ;
Car les amans abandonner on peult,
Et les marys, c'est force qu'ilz demeurent

(Bons ou mauvais) jusques à ce qu'ilz meurent.
Non que par moy luy soit mort désirée :
Plustost vouldrois sa pensée inspirée
A me traicter ainsi qu'il est licite,
Ou comme il doit, ou comme je merite,
Veu que mon cueur l'ayme, l'honore et sert
Comme il convient, et non comme il dessert.

Pas ne dessert avoir à sa commande
Cest enbonpoint et ceste beauté grande
Que m'a donné Nature à plein desir ;
Pas ne merite au chaste lict gesir
De celle là qui tant luy est féable.

Il ne fault pas qu'un œil tant agréable
Luy soit riant, ne que bouche tant belle,
En le baisant, mary n'amy l'appelle ;
Et néantmoins, suyvant Dieu et sa loy,
De mon franc vueil tous ces poinctz a de moy.
Mais cest ingrat tout mal pour bien me baille.
Il a de moy le bon grain pour la paille,
Humble douceur pour fiere cruaulté,
Loyalle foy pour grand' desloyauté,
Et pour chagrin toute amoureuse approche,
Sans amollir son cueur plus dur que roche.

Le fier lyon dessus le chien ne met
Patte ne dent quand à luy se submect.
Les forts Rommains, quand ilz s'humilierent
Soubz Atilla, son cueur felon plierent ;
Le noir Pluton, à fleschir mal aysé,
Fut (par douceur) d'Orpheus appaisé.

Tout s'amollit par douceur trèsbenigne ;
Et toutefois la douceur femenine,
Qui les douceurs de ce monde surpasse,
Devant les yeulx de mon dur mary passe
Sans l'esmouvoir ; et tant plus me submets
Tant plus me sert d'estranges et durs mets.

Par ainsi passe en cruautéz iniques
Lyons, tyrans et monstres plutoniques.

Certes, quand bien je pense à mon malheur,
Il me souvient du champestre oyseleur,
Lequel, après que l'oyssellet des champs
Il a sceu prendre avec fainctz et doulx chantz,
Le tue et plume, ou si vif le retient,
Le met en cage, et en langueur le tient.
Ainsi (pour vray), fuz prinse et arrestée,
Et tout ainsi (hélas !) je suis traictée :
Or si l'oyseau maudit en son langage
(Comme dit Meung) cil qui le tient en cage,
Pourquoy icy donques ne me plaindray je
De ce cruel, qui chacun jour r'engrege
Mes longs ennuyz ? Le dueil qui est celé
Griefve trop plus que s'il est revelé ;
Parquoy le mien donc revelé sera ;
Ma bouche au cueur ce grand plaisir fera.
Et à qui, las ! Sera ce à mon mary
Que descharger iray mon cueur marry ?
Non certes, non : rien je n'y gagneroye,
Fors qu'en mes pleurs plaisir luy donneroye.
Et à qui donc ? Doy je par amours faire
Un serviteur, duquel en mon affaire
J'auray conseil, et qui par amytié
De mes douleurs portera la moytié ?
L'occasion le conseille et le dit,
Mais avec Dieu honneur y contredict ;
Pourtant, plaideurs aux amoureuses questes,
Allez ailleurs presenter voz requestes :
Je ne feray ne serviteur n'amy,
Mais tiendray foy à mon grand ennemy.
Doncques à qui feray ma plaincte amere ?
A vous, ma chere et honorée mere.

C'est à vous seule à qui s'offre et presente

Par vray devoir la complaincte presente.
 Et devers vous s'envollent mes pensées
 De grand ennuy (à grand tort) offensées.
 Pour y chercher allegeance certaine,
 Comme le cerf qui court à la fontaine,
 Querant remede à la soif qui le presse.
 Nature aussi ne veult que ailleurs m'adresse,
 Et si m'a dict, si pour moy en ce monde
 Y a confort, qu'en vous seule il abonde;
 S'il est en vous (las!) si m'en secourez.

S'il n'est en vous, avecques moy pleurez.
 En mauldissant fortune et ses alarmes:
 Et en mes pleurs entremeslez voz larmes,
 Pour arrouser la fleur qu'avez produicte,
 Qui s'en va toute en seiche herbe reduicte.

Elegie XXI. De la mort de Anne l'Hulier (1527).

QUICONQUES soys, qui veulx que je confesse
 Que Venus est la plus belle déesse,
 Il fault aussi que de rien tu ne doubtes
 Qu'elle ne soit la plus male de toutes;
 Car quelque don qui d'elle soit donné,
 (Tant soit il doux) il est environné
 De plus de maulx que la rose d'espines;
 Et (qui pis est) si ses fraudes vulpines
 On sçait fuyr, ou si un chaste cueur
 D'aventure est de sa flamme vainqueur,
 Elle (soudain) devient toute enragée,
 Et tout ainsi que s'on l'eust oultragée
 En prend vengeance. Helas! piteuse preuve
 Toute recente à ce propos se treuve
 D'Anne, qui fut jadis Orléanique.

Le cas est tel : la déesse impudique

De son brandon (qui maintes femmes damne),
Jamais ne sceut eschauffer le cueur d'Anne,
Dont par despit sur le corps se vengea,
Et pour ce faire à Vulcan se renga ;
Car le pouvoir de Venus est petit
Pour se venger selon son appetit.

A Vulcan donc son dueil elle declaire,
Qui tout subit (pour à Venus complaire)
De son chault feu (bien autre qu'amoureux)
Vint allumer, par un soir malheureux
D'Anne le lict chaste et immaculé,
Et en dormant son beau corps a bruslé,
Duquel adonc l'ame noble s'osta,
Et toutè gaye au ciel luysant saulta,
Sans se sentir du feu de Vulcanus,
Encores moins de celluy de Venus.

Or vit son ame, et le corps est pery
Par feu ardant. Mais qui de son mary
Eust eu alors les larmes qu'espandues
Il a depuis, pas ne fussent perdues
Comme elles sont, car de ses yeulx sortir
En fait assez pour ce feu amortir.

*Elegie XXII. Du Riche Infortuné Jaques de
Beaune, seigneur de Semblançay (1527.)*

EN son gyron jadis me nourrissoit
Doulce Fortune, et tant me cherissoit,
Qu'à plein souhait me faisoit delivrance
Des hauls honneurs et grans tresors de France ;
Mais cependant sa main gauche trèsorde
Secretement me filoit une corde
Qu'un de mes serfz, pour saulver sa jeunesse,
A mise au col de ma blanche vieillesse ;

Et de ma mort tant laide fut la voye,
 Que mes enfans, lesquelz (helas !) j'avoie
 Hault eslevez en honneur et povoir,
 Hault eslevé au gibet m'ont peu veoir.

Ma gloire donc, que j'avois tant chérie,
 Fut avant moy devant mes yeulx perie.

Mes grans tresors, en lieu de secourir,
 Honteusement me menerent mourir.

Mes serviteurs, mes amys et parens
 N'ont peu servir que de pleurs apparens.

J'euz (en effect) des plus grans la faveur,
 Ou au besoing trouvay fade saveur ;
 Mesme le Roy son Pere m'appella ;
 Mais tel' faveur Justice n'esbranla :
 Car elle, ayant le mien criminel vice
 Mieulx espluché que mon passé service,
 Près de Rigueur, loing de Misericorde,
 Me prononça honte, misere et corde,
 Si qu'à mon los n'est chose demourée
 Qu'une constance en face coulorée,
 Qui jusqu'au pas de mort m'accompagna,
 Et qui les cueurs du peuple tant gaigna,
 Qu'estant meslée avecques mes ans vieulx,
 Feit larmoyer mes propres envieulx.

Certainement, ma triumpante vie
 Jadis mettoit en grand tourment Envie ;
 Mais de ma mort or doit estre contente.
 Je qui avois ferme entente et attente
 D'estre en sepulchre honorable estendu,
 Suis tout debout à Monfaulcon pendu,
 Là où le vent, quand est fort et nuysible,
 Mon corps agite, et quand il est paisible,
 Barbe et cheveulx tous blancs me faict branler
 Ne plus ne moins que feuilles d'arbre en l'air.
 Mes yeulx, jadis vigilans de nature,

Des vieulx corbeaux sont devenuz pasture ;
 Mon col, qui eut l'accol de chevalier,
 Est accollé de trop mortel collier ;
 Mon corps, jadis bien logé, bien vestu,
 Est à présent de la gresle batu,
 Lavé de pluye et du soleil seché,
 Au plus vil lieu qui peult estre cherché.

Or, pour finir les regretz dolozeux
 Partans du cueur du Riche Malheureux,
 Roys et subjectz, en moy vueillez apprendre
 Que vault grand' charge à bailler et à prendre.

En mon vivant ne fut merveille à veoir
 (Veux mon credict) si j'acquis grand avoir ;
 Mais à ma mort on peult bien veoir adoncques
 Un des grans tours que Fortune fait oncques.

Long temps me fait appeller Roy de Tours,
 Mais puis qu'elle a usé de ses destours
 Sur moy, vieillard chetif et miserable,
 Priez à Dieu (ô peuple venerable),
 Que l'ame soit traictée sans esmoy
 Mieulx que le corps, et congnoissez 'par moy
 Qu'or et argent, dont tous plaisirs procedent,
 Causent douleurs qui tous plaisirs excedent.

Elegie XXIII. De Jehan Chauvin, menestrier.

CHAUVIN, sonnans sur Seine les aulbades,
 Donna tel aise aux gentilles Nayades,
 Que l'un pour tous des aquatiques dieux
 Parla ainsi : « Le son melodieux
 De ce Chauvin, freres, nous pourroit nuyre
 Par traict de temps, et noz femmes seduyre
 Jusqu'à les faire yssir de la claire unde
 Pour habiter la terre large et ronde

Ne feit au chant de son psalterion
 Sortir des eaux les daulphins Arion ?
 Ne tira pas Orpheus Eurydice
 Hors des Enfers ? Cela nous est indice
 Que cestuy cy, qui mieulx que ces deux sonne,
 Et qui tant est gratieuse personne,
 Nous pourroit bien noz nymphes suborner. »

Ces motz finiz, se prindrent à tourner
 Ces deux jaloux au tour de la nasselle
 Du bon Chauvin, et renversans icelle
 L'ont en leurs eaux plongé et suffoqué ;
 Puis chascun d'eulx des nymphes s'est mocqué
 En leur disant, « Venez, dames, venez,
 Voicy Chauvin, que si cher vous tenez
 Commandez luy que danser il vous face. »

Lors le baisant ainsi mort en la face,
 Toutes sur luy de leurs yeulx espendirent
 Nouvelles eaux, et après le rendirent
 Dessus la terre ès mains de ses amys,
 Qui l'ont ensemble en sepulture mys,
 Et d'instrumens de musique divers
 Au roy du ciel et du monde univers
 Ont rendu gloire et immortelles graces
 De l'avoir mys hors des terrestres places
 Pleines de maulx, pour le loger en lieu
 Où plus n'endure et plus n'offense Dieu.

Élégie XXIV (1528).

GENTE Danes, de Juppiter aymée,
 Dedans la tour d'arain bien enfermée,
 Puis que Fortune adverse de tout bien
 Est maintenant envieuse du mien ;
 Puis que de l'œil elle m'a destourné

Du beau present qu'elle m'avoit donné ;
 Puis que parler à vous ne puis et n'ose,
 Que puis je faire orendroit autre chose,
 Fors par escript nouvelles vous mander
 De mon ennuy, et vous recommander
 Le cueur de moy, dont avez jouyssance,
 Le cueur sur qui nulle autre n'a puissance,
 Le cueur qui feut de franchise interdit
 Quand prisonnier en voz mains se rendit,
 Et de rechef prisonnier confermé
 Avecques vous en la tour enfermé ?
 Je vous supply, par celuy dur tourment
 Que nous souffrons pour'aymer loyaument,
 Qu'entre voz mains il face sa demeure
 Jusques à tant que l'un ou l'autre meure.
 Tandis Fortune avec cours temporel
 Se changera suyvant son naturel,
 Et ne nous est si dure et mal prospere
 Comme paisible et bonne je l'espere.

Parquoy, amye, or vous reconfortez
 En cest espoir, et constamment portez
 L'une moytié de l'infortune forte ;
 L'autre moytié croyez que je la porte.
 Mais où sont ceulx qui ont eu leur desir
 En amytié sans quelque desplaisir ?
 Il n'en est point certes, et n'en fut onques,
 Et n'en sera. Ne vous estonnez doncques,
 Car j'apperçoy de loing venir le temps
 Que nous serons plus que jamais contens,
 Et que de moy serez encore servie
 Sans nul danger et en despit d'Envie.

*Elegie XXV. Pour monsieur de Barroys, à
ma damoyelle de Huban.*

LE serviteur de vous, chere maistresse,
D'un triste cueur cest escript vous adresse
Pour salut humble, et pour vous advertir
Qu'il m'est besoing d'auprès de vous partir ;
Mais je ne puis bien vous rendre advertie
Combien de dueil j'ay de la departie ;
Parquoy vault mieulx à voz pensers remettre
Ce que n'en puis par escripture mettre.
Ce néantmoins, puis qu'à l'heure presente
Encre et papier devant moy se presente,
Compter vous vueil un debat qui m'esveille.

Toutes les foyz que je dors ou sommeille,
Dire me vient (d'une part) mon Devoir
Qu'il m'est besoing par long temps ne vous veoir,
Me remonstrant que j'ay certain affaire
Que trop je laisse à poursuyvre et à faire,
Et que pour tost chose pressée ouvrer
Laisser on doibt ce qu'on peult recouvrer.

De l'autre part Desir vient contredire
A mon Devoir, et luy vient ainsi dire :
« Fascheux Devoir, veulx tu qu'un serviteur
Qui, quand à l'œil jamais ne se veit heur
Tel qu'à present, ores il abandonne
Ce bien exquis que Vray Amour luy donne ?
Laissera il celle qui est pourveue
De tant de dons ? laissera il la veue
De ce regard de douceur accompli,
Soubz le hazard d'estre mis en oubly ? »

Ainsi Desir et mon Devoir me preschent,
Vous advisant que tous deux tant m'empes-
Que je ne sçay auquel j'obéiray: [chent,

Pourquoy, maistresse, icy vous suppliray
De m'advertir qu'il convient que je face.

Mon Devoir veult qu'eslongne vostre face ;
Desir me veult près de vous retenir,
Mais à nulz d'eulx je ne me veulx tenir,
Et n'en feray fors cela seulement
Qu'ordonnera vostre commandement,
Qui dessus moy autant a de puissance
Que serviteurs doivent d'obéissance.

Elegie XXVI. A une qui refusa un present.

QUAND je vous dy (sans penser mal affaire)
« J'ay, chere sœur, un present à vous faire,
Le prendrez vous ? » dès que m'eustes ouy
Dit ne me fut le contraire d'ouy ;
Parquoy, ma sœur, si en vous l'envoyant
Y a forfaict, chascun sera croyant
Que non de moy, mais de vous, vient l'offense.
Et pour renfort de ma juste deffense,
(Sans me vanter) ce mot bien dire j'ose
Qu'en maint bon lieu j'ay donné mainte chose,
Que l'on prenoit sans penser le donneur
Pretendre rien du prenant que l'honneur.
Que n'avez vous de moy ainsi pensé ?
Jamais me suis je en termes avancé
Auprès de vous qu'honneur et Dieu ensemble
N'y fussent mis ? Quelque foys, ce me semble,
Je vous ay dict (si bien vous en souvient) :
« Treschere sœur, si service vous vient
De mon costé, je vous supply n'entendre
Que je vous vueille obliger le me rendre. »
Brief, mes propos, tenuz d'affection,
Seront tesmoings de mon intention ;

Vous assurant que l'estime immuable
Que j'ay de vous est si grande et louable
Que rien par vous n'y peult estre augmenté
En refusant un offre presenté.
Il n'est pas dit (certes) que tous donneurs
Voysent cherchant (par tout) les deshonneurs
Et n'est pas dit que les dames qui prenent
Font toutes mal, et qu'en prenant mesprenent ;
Ce nonobstant, prendre n'exaulceray
En mon escript, et si confesseray,
Que bien souvent, quand à femme l'on donne,
Le refuser est chose honneste et bonne ;
Mais bien souvent (à dire vérité)
Il peult tourner en incivilité.

Je sçay assez que de rien n'avez faulte :
Je sçay combien de cueur vous estes haulte ;
Ce néantmoins (pour nourrir amytié)
N'est mal séant s'abaisser de moytié.
Quand tout est dict, nette sens ma pensée
D'avoir faict cas où soyez offensée :
Plustost debvrois me sentir offensé
Du mal qu'avez (peult estre) en moy pensé,
Veu que l'offrir dont j'ay voulu user
En cas d'honneur vault bien le refuser ;
Et croy, de faict, que si ce n'eust esté
La foy que j'ay de vostre honnesteté,
J'eusse pensé proceder mon default
De n'avoir faict mon present assez hault ;
Mais Dieu me gard d'estre si transgresseur
De l'amytié d'une si bonne sœur,
Qui congnoistra que frere ne se treuve
Plus vray que moy, me mettant à l'espreuve.

B. *Élégie posthume, tirée de l'édition de 1596.*

*Elegie XXVII. A une mal contente d'avoir esté
sobrement louée, et se plaignant non sobrement.*

(Attribuée à Mellin de Saint-Gelais.)

POUR tous les biens qui sont deçà la mer,
Je ne voudrois vous ny autre blasmer
Contre raison, en sorte qu'on peut dire
Que je me mets volontiers à mesdire.

Mais si faut il que vous croyez aussi
Que je n'ay pas tant besoin, Dieu mercy,
De vos faveurs, qu'on me fist consentir,
En vous louant, de flater ou mentir.

Je laisse à ceux faire ceste courvée
Qui n'ont encor' nulle amie trouvée,
Et sont contens de prendre tout en gré
Pour en amours avoir quelque degré.

Je laisse à faire à ces Italiens
Ou Espagnolz tombez en voz liens,
Qui disent plus qu'oncques ils ne penserent
Pour avoir mieux encore qu'ils n'esperent.

Car le plus lourd de telles nations
Entend assez vos inclinations,
Et sçavent bien que des pays estranges
Il ne vient rien si peu cher que louenges.

Ceux là diront que les rais de vos yeux
Font devenir le soleil envieux,
Et que ce sont deux astres reluysans,
Tout leur bonheur et malheur produisans,
En vous voyant ilz seront esbahis

Comme Dieu mit tel bien en ce pays,
Et beniront l'an, le ciel et l'idée
D'où telle grace en terre est procédée.

Ilz vous diront que d'un ris seulement
Vous eschauffez le plus froid element,
Et que les biens dont Arabie est pleine
N'approchent point de vostre douce aleine.

Ils jugeront que vos mains sont d'yvoire
Et que la neige au pris de vous est noire;
Vos blanches dents, ou plustost diamans,
Sont la prison des espritz des amants,

Et le coral où elles sont encloses
Pallit le tint des plus vermeilles roses.
De vos cheveux, c'est moins que la raison
De faire d'eux à l'or comparaison.

Ils vous diront que vostre doux langage
Les cœurs humains aliene et engage,
Et que l'accueil de voz douces manieres
Peult appaiser Mars entre ses banieres.

Si vous touchez espinettes ou lucs,
Vous appeaisez les sujets d'Eolus.
Et si l'aller par les champs vous delecte,
A chascun pas croit une violette.

Brief, nostre siecle, où vous avez vescu,
Ha les passez par vous seule vaincu;
Et qui sçauroit tant de fables redire
Sans se fascher, ou sans mourir de rire?
Ils dient tant que je-croy que le tiers,
En escrivant, fait rougir les papiers.

Or quant à moy, je ne sçauois avoir
Sens ne loysir d'apprendre ce sçavoir,
Ne mon esprit est d'assez bonne marque
Pour suivre ainsi Jean de Meun ou Petrarque.

Je dirai bien, et ne mentiray point,
Que sous les draps vous estes en bon point;

Et que peut estre on voit mainte qui brague
Qui beaucoup près n'est point si bonne bague.

Mais de parler qu'estes chose divine,
On me diroit que je songe et devine;
Car en ce corps fait de sucre et de miel
Y ha des cas trop peu dignes du ciel.

BALLADES.

I. *Des Enfans sans soucy* (1512).

QUI sont ceulx là qui ont si grand' envie
Dedans leur cueur, et triste marrisson,
Dont, ce pendant que nous sommes en vie,
De maistre Ennuy n'escoutons la leçon ?
Ilz ont grand' tort, veu qu'en bonne façon
Nous consommons notre fleurissant aage :
Saulter, danser, chanter à l'avantage,
Faulx Envieux, est ce chose qui blesse ?
Nenny, pour vray, mais toute gentillesse,
Et Gay Vouloir, qui nous tient en ses laqs.
Ne blasmez point doncques nostre jeunesse,
Car noble cueur ne cherche que soulas.

Nous sommes druz, chagrin ne nous suyt mie ;
De froid soucy ne sentons le frisson ;
Mais dequoy sert une teste endormie ?
Autant qu'un bœuf dormant près d'un buysson.
Languards picquans plus fort qu'un herisson,
Et plus recluz qu'un vieil corbeau en cage,
Jamais d'autruy ne tiennent bon langage,
Tousjours s'en vont songeans quelque finesse.
Mais entre nous nous vivons sans tristesse,
Sans mal penser, plus aises que prelates.
D'en dire mal c'est doncques grand' simplesse,
Car noble cueur ne cherche que soulas.

Bon cueur, bon corps, bonne phyzionomic,
 Boire matin, fuyr noise et tanson;
 Dessus le soir, pour l'amour de s'amy
 Devant son huys la petite chanson;
 Trencher du brave et du mauvais garson,
 Aller de nuyct, sans faire aucun outrage;
 Se retirer, voylà le tripotage.
 Le lendemain recommencer la presse.
 Conclusion, nous demandons liesse;
 De la tenir jamais ne fusmes las,
 Et maintenons que cela est noblesse,
 Car noble cueur ne cherche que soulas.

ENVOY.

Prince d'amour, à qui devons hommage,
 Certainement, c'est un fort grand dommage
 Que nous n'avons en ce moment largesse
 Des grans tresors de Juno la déesse
 Pour Venus suyvre, et que dame Pallas
 Nous vinst après resjouyr en vieillesse,
 Car noble cueur ne cherche que soulas.

II. *Cry du jeu de l'Empire d'Orléans.*

LAISSÉZ à part voz vineuses tavernes,
 Museaulx ardans, de rouge enluminez;
 Renjeunissez, saillez de vos cavernes,
 Vieux accroupiz, par aage examinez;
 Voicy les jours qui sont determinez
 A blasonner, à desgorgger et dire;
 Voicy le temps que suppostz de l'Empire
 Doivent par droict leurs coustumes tenir;
 Si voulez donc passer le temps et rire,
 N'y envoyez, mais pensez de venir.

Harnoys, chevaulx, fifres, tabours et trompes,
 Riches habitz et grans bragues avoir,
 Ce ne sont pas de l'Empire les pompes :
 Leurs motz, leur jeu, c'est cela qu'il fault veoir;
 Qui voudra donc des nouvelles sçavoir,
 Qui ne sçaura des follies cent mille,
 Qui ne sçaura mainte abusion vile,
 Sans trop picquer l'en ferons souvenir ;
 Pourtant, seigneurs de ceste noble ville,
 N'y envoyez, mais pensez de venir.

N'ayez pas peur, dames gentes, mignonnes,
 Qu'en noz papiers on vous vueille coucher ;
 Chascun sçait bien qu'estes belles et bonnes ;
 On ne sçauroit à voz honneurs toucher.
 Qui est morveulx si se voyse moucher.
 Venez, venez, sotz, sages, folz et folles.
 Vous, musequins qui tenez les escolles
 De caqueter, faire et entretenir,
 Pour bien juger que c'est de nos parolles,
 N'y envoyez, mais pensez de venir.

ENVOY.

Prince, le temps et le terme s'approche
 Qu'Empiriens par dessus la Bazoche
 Triumpheront, pour honneur maintenir :
 Toutes et tous, si trop fort on ne cloche,
 N'y envoyez, mais pensez de venir.

III. *De frère Lubin.*

Pour courir en poste à la ville
 Vingt foys, cent foys, ne sçay combien ;

Pour faire quelque chose vile,
Frere Lubin le fera bien;
Mais d'avoir honneste entretien,
Ou mener vie salutaire,
C'est à faire à un bon chrestien,
Frere Lubin ne le peult faire.

Pour mettre (comme un homme habile)
Le bien d'autruy avec le sien,
Et vous laisser sans croix ne pile,
Frere Lubin le fera bien :
On a beau dire je le tien,
Et le presser de satisfaire,
Jamais ne vous en rendra rien,
Frere Lubin ne le peult faire.

Pour desbaucher par un doulx stile
Quelque fille de bon maintien,
Point ne fault de vieille subtile,
Frere Lubin le fera bien.
Il presche en theologien,
Mais pour boire de belle eau claire,
Faictes la boire à vostre chien,
Frere Lubin ne le peult faire.

ENVOY.

Pour faire plus tost mal que bien,
Frere Lubin le fera bien;
Et si c'est quelque bon affaire,
Frere Lubin ne le peult faire.

IV. *Du temps que Marot estoit au Palais à Paris*
(1513).

MUSICIENS à la voix argentine,
Doresnavant comme un homme esperdu .
Je chanteray plus hault qu'une buccine:
« Hélas ! si j'ay mon joly temps perdu. »
Puis que je n'ay ce que j'ay pretendu,
C'est ma chanson, pour moy elle est bien deue:
Or je voys veoir si la guerre est perdue,
Ou s'elle picque ainsi qu'un herisson.
Adieu vous dy, mon maistre Jehan Grisson;
Adieu Palais et la porte Barbette,
Où j'ay chanté mainte belle chanson
Pour le plaisir d'une jeune fillette.

Celle qui c'est en jeunesse est bien fine,
Où j'ay esté assez mal entendu;
Mais si pour elle encores je chemine,
Parmy les piedz je puisse estre pendu;
C'est trop chanté, sifflé et attendu
Devant sa porte, en passant par la rue,
Et mieux vouldroit tirer à la charrue
Qu'avoir tel' peine, ou servir un masson.
Bref, si jamais j'en tremble de frisson,
Je suis content qu'on m'appelle Caillette;
C'est trop souffert de peine et marrisson
Pour le plaisir d'une jeune fillette.

Je quitte tout, je donne, je resigne
Le don d'aymer, qui est si cher vendu.
Je ne dy pas que je me determine
De vaincre Amour, cela m'est deffendu,

Car nul ne peult contre son arc tendu.
 Mais de souffrir chose si mal congrue,
 Par mon serment, je ne suis plus si grue.
 On m'a aprins tout par cueur ma leçon:
 Je crains le guet, c'est un mauvais garson,
 Et puis de nuyct trouver une charrette;
 Vous vous cassez le nez comme un glaçon
 Pour le plaisir d'une jeune fillette.

ENVOY.

Prince d'amour regnant dessoubz la nue,
 Livre la moy en un lict toute nue,
 Pour me payer de mes maux la façon,
 Ou la m'envoye à l'ombre d'un buysson:
 Car s'elle estoit avecques moy seulette
 Tu ne veis onc mieulx planter le cresson
 Pour le plaisir d'une jeune fillette.

V. *A Madame d'Alençon, pour estre couché
 en son Estat (1518).*

PRINCESSE au cueur noble et rassis,
 La fortune que j'ay suivie
 Par force m'a souvent assis
 Au froid giron de triste vie;
 De m'y seoir encor me convie,
 Mais je respons (comme fasché):
 « D'estre assis je n'ay plus d'envie;
 Il n'est que d'estre bien couché. »

Je ne suis point des excessifz
 Importuns, car j'ay la pepie,
 Dont suis au vent comme un chassis,

Et debout ainsi qu'une espie;
 Mais s'une fois en la copie
 De vostre estat je suis marché,
 Je criray plus hault qu'une pie:
 « Il n'est que d'estre bien couché. »

L'un soustient contre cinq ou six
 Qu'estre accouldé, c'est musardie;
 L'autre, qu'il n'est que d'estre assis
 Pour bien tenir chere hardie;
 L'autre dit que c'est melodie
 D'un homme debout bien fiché;
 Mais quelque chose que l'on die,
 Il n'est que d'estre bien couché.

ENVOY.

Princesse de vertu remplie,
 Dire puis (comme j'ay touché),
 Si promesse m'est accomplie :
 « Il n'est que d'estre bien couché. »

VI. *D'un amant ferme en son amour* (1524).

PRÈS de toy m'a fait arrester
 Amour, qui tousjours me remord :
 Mais d'en partir fault m'apprester,
 Sans en ce poursuyvre ma mort.
 Bel Acueil, qui m'a rys, me mord,
 Et tourne ma joye en destresse,
 Pour avoir quis en trop hault port
 Premiere et derniere maistresse.

Ha ! mon cueur, que voy regretter,

Tu cherches trop heureux confort :
 Foible suis pour te conquister
 Un chasteau de si grand effort ;
 Si vivras tu loyal et fort,
 Et combien que rigueur t'opresse,
 Je veulx que la tiennes (au fort)
 Premiere et derniere maistresse.

Premiere, car d'autre accointer
 Ne me vint onques en record.
 Et derniere, car la quitter
 Jamais je ne seray d'accord.
 Premiere me serre et entord,
 Derniere peult m'oster de presse ;
 Bref, elle m'est (soit droit ou tort)
 Premiere et derniere maistresse.

ENVOY.

Adieu donc, cueur de noble apport,
 Taché d'ingratitude expresse ;
 Adieu, du servant sans support
 Premiere et derniere maistresse.

VII. *De la naissance de feu Monseigneur le
 Daulphin François. (1517.)*

QUAND Neptunus, puissant dieu de la mer,
 Cessa d'armer carraques et galées,
 Les Gallicans bien le deurent aymer,
 Et reclamer ses grans undes salées,
 Car il voulut en ses basses vallées
 Rendre la mer de la Gaulle haultaine
 Calme et paisible ainsi qu'une fontaine,

Et pour oster mathelotz de souffrance,
Faire nager en ceste eau claire et saine
Le beau Daulphin tant désiré en France.

Nymphes des boys, pour son nom sublimer
Et estimer, sur la mer sont allées ;
Si furent lors, comme on peult presumer,
Sans escumer les vagues ravallées,
Car les fortz ventz eurent gorges hallées,
Et ne souffloient sinon à douce alaine,
Dont mariniers vogoient en la mer plaine
Sans craindre en rien des oraiges l'oultrance,
Bien prevoyans la paix que leur ameine
Le beau Daulphin tant désiré en France.

Monstres marins veit on lors assommer,
Et consommer tempestes devallées,
Si que les nefz sans crainte d'abismer
Nageoient en mer à voilles avallées.
Les grans poissons faisoient saultz et hullées,
Et les petis, d'une voix fort sercine,
Doulcettement avecques la Serayne
Chantoient au jour de sa noble naissance :
« Bien soit venu en la mer souveraine
Le beau Daulphin tant désiré en France. »

ENVOY.

Prince marin, fuyant œuvre vilaine,
Je te supply, garde que la balaine
Au celerin plus ne face nuysance,
Afîn qu'on ayme en ceste mer mondaine
Le beau Daulphin tant désiré en France.

VIII. *Du triumphe d'Ardres et Guignes par les rois de France et d'Angleterre. (1520.)*

Au camp des roys les plus beaulx de ce monde
 Sont arrivez trois riches estandars :
 Amour tient l'un, de couleur blanche et munde,
 Triumphe l'autre avecques ses souldars,
 Vivement painct de couleur celestine ;
 Beauté après en sa main noble et digne
 Porte le tiers, tainct de vermeille sorte ;
 Ainsi chascun richement se comporte,
 Et en tel ordre et pompe primeraine
 Sont venuz veoir la royalle cohorte
 Amour, Triumphe et Beauté souveraine.

En ces beaux lieux plustost que vol d'aronde
 Vient celle Amour des celestines pars,
 Et en apporte une vive et claire unde,
 Dont elle estainct les fureurs du dieu Mars ;
 Avecques France, Angleterre enlumine,
 Disant : « Il fault qu'en ce camp je domine ; »
 Puis à son vueil fait bon guet à la porte,
 Pour empescher que Discorde n'apporte
 La pomme d'or, dont vint guerre inhumaine ;
 Aussi affin que seulement en sorte
 Amour, Triumphe et Beauté souveraine.

Pas ne convient que ma plume se fonde
 A rediger du triumphe les arts,
 Car de si grans en haultesse profonde
 N'en feirent onc les belliqueurs Cesars.
 Que diray plus ? richesse tant insigne
 A tous humains bien demonstre et designe
 Des deux partiz la puissance tres-forte ;

Bref, il n'est cueur qui ne se reconforte
 En ce pays, plus qu'en mer la Seraine,
 De veoir regner (après rancune morte)
 Amour, Triumphe et Beauté souveraine.

ENVOY.

De la beauté des hommes me deporté;
 Et quant à celle aux dames, je rapporte
 Qu'en ce monceau laide seroit Helaine.
 Parquoy concludz que ceste terre porte
 Amour, Triumphe et Beauté souveraine.

IX. *De l'arrivée de Monseigneur d'Alençon
 en Hainault (1521).*

DEVERS Haynault, sur les fins de Champaigne,
 Est arrivé le bon duc d'Alençon,
 Avec Honneur, qui tousjours l'accompagne
 Comme le sien propre et vray escusson.
 Là peult on veoir sur la grand' plaine unie
 Des bons souldars son enseigne munie,
 Pretz d'employer leur bras fulminatoire
 A repoulsier dedens leur territoire
 Lourds Haynuyers, gent rustique et brutale,
 Voulant marcher sans raison peremptoire
 Sur les climatiz de France occidentale.

Prenez hault cueur doncques, France et Bre-
 Car si en camp tenez fiere façon, [taigne,
 Fondre verrez devant vous Allemaigne,
 Comme au soleil blanche neige et glaçon.
 Fiffres, tabours, sonnez en harmonie;
 Adventuriers, que la picque on manye
 Pour les choquer et mettre en accessoire,

Car desjà sont au royal possessoire.
 Mais (comme croy) Destinée fatale
 Veult ruyner leur oultrageuse gloire
 Sur les climatz de France occidentale.

Doncques, pietons marchans sur la campagne,
 Fouldroiez tout sans rien prendre à rançon.
 Preux chevaliers, puis qu'honneur on y gaigne,
 Voz ennemys poulez hors de l'arson.
 Faictes rougir du sang de Germanie
 Les clairs ruisseaux dont la terre est garnie,
 Si seront mis vos hauls noms en histoire.
 Frappez donc tant de main gladiatoïre
 Qu'après leur mort et deffaicte totale
 Vous rapportiez la palme de victoire
 Sur les climatz de France occidentale,

ENVOY.

Princes remplyz de hault loz meritoire,
 Faisons les tous, si vous me voulez croire,
 Aller humer leur cervoise et godale,
 Car de noz vins ont grand desir de boire
 Sur les climatz de France occidentale.

X. *De Paix et de Victoire.* (1521.)

QUEL hault souhait, quel bienheuré desir
 Feray je, las ! pour mon dueil qui empire ?
 Souhaiteray je avoir dame à plaisir ?
 Desireray je un regne ou un empire ?
 Nenny (pour vray) car celuy qui n'aspire
 Qu'a son seul bien, trop se peult desvoyer ;
 Pour chascun donc à soulas convoyer,
 Souhaiter veulx chose plus meritoire :

C'est que Dieu vueille en brief nous envoyer
Heureuse paix ou triumpgant victoire.

Famine vient Labeur aux champs saisir ;
Le bras au chef soudaine mort desire ;
Soubz terre voy gentilz hommes gesir,
Dont mainte dame en regretant souspire ;
Clameurs en faict ma bouche qui respire ;
Mon triste cueur l'œil en faict larmoyer ;
Mon foible sens ne peult plus rithmoyer
Fors en dolente et pitoyable histoire ;
Mais Bon Espoir me promet pour loyer
Heureuse paix ou triumpgant victoire.

Ma plume lors aura cause et loysir
Pour du loyer quelque beau lay escrire ;
Bon temps adonc viendra France choisir,
Labeur alors changera pleurs en rire.
O que ces motz sont faciles à dire !
Ne sçay si Dieu les voudra employer.
Cueurs endurcis (las !) il vous fault ployer.
Amende toy, ô regne transitoire !
Car tes pechez pourroient bien forvoyer
Heureuse paix ou triumpgant victoire.

ENVOY.

Prince François, fais Discorde noyer ;
Prince Espagnol, cesse de guerroyer ;
Prince aux Anglois, garde ton territoire ;
Prince du Ciel, vueille à France octroyer
Heureuse paix ou triumpgant victoire.

XI. *Du jour de Noël.*

OR est Noël venu son petit trac,
Sus donc aux champs, bergieres de respec ;

Prenons chascun panetiere et bissac,
 Fluste, flageol, cornemuse et rebec,
 Ores n'est pas temps de clorre le bec,
 Chantons, saultons, et dansons ric à ric:
 Puis allons veoir l'Enfant au povre nic,
 Tant exalté d'Helie, aussi d'Enoc,
 Et adoré de maint grand roy et duc;
 S'on nous dit nac, il faudra dire noc.
 Chantons Noël, tant au soir qu'au desjuc.

Colin Georget, et toy Margot du Clac.
 Escoute un peu et ne dors plus illéc:
 N'a pas longtemps, sommeillant près d'un lac,
 Me fut advis qu'en ce grand chemin sec
 Un jeune enfant se combatoit avec
 Un grand serpent et dangereux aspice;
 Mais l'enfanteau, en moins de dire pic,
 D'une grand' croix luy donna si grand choc
 Qu'il l'abbatit et luy cassa le suc;
 Garde n'avoit de dire en ce defroc:
 Chantons Noël tant au soir qu'au desjuc.

Quand je l'ouy frapper, et tic et tac,
 Et luy donner si merveilleux eschec,
 L'ange me dit d'un joyeux estomac:
 Chante Noël, en françoys ou en grec,
 Et de chagrin ne donne plus un zec,
 Car le serpent a esté prins au bric.
 Lors m'esveillay, et comme fantastic
 Tous mes troupeaux je laissay près un roc,
 Si m'en allay plus fier qu'un archiduc
 En Bethleem : Robin, Gauthier et Roch,
 Chantons Noël tant au soir qu'au desjuc.

ENVOY.

Prince devot, souverain catholic,
 Sa maison n'est de pierre ne de bric,
 Car tous les vents y soufflent à grand floc ;
 Et qu'ainsi soit, demandez à saint Luc.
 Sus donc avant, pendons soucy au croc ,
 Chantons Noël tant au soir qu'au desjuc.

XII. *De caresme.*

CESSEZ, acteurs, d'escrire en eloquence
 D'armes, d'amours, de fables et sornettes ;
 Venez dicter soubz piteuse loquence
 Livres plainctifz de tristes chansonnettes ;
 N'escrivez d'or, mais de couleurs brunettes,
 A celle fin que tout dueil y abonde ,
 Car Jesuchrist, l'aigneau tout pur et munde,
 Pour nous tirer des Enfers detestables
 Endura mort horrible et furibunde
 En ces saintz jours piteux et lamentables.

Romps tes flageolz, dieu Pan, par violence,
 Et va gemir en champestres logettes ;
 Laissez les boys, vous, nymphes d'excellence,
 Et vous rendez en cavernes subjectes ;
 Ne chantez plus, refrenez vos gorgettes
 Tous oyselletz ; trouble toy, la claire unde ;
 Ciel, noircy toy, et d'angoisse profonde,
 Bestes des champs, par cris espoventables
 Faictes trembler toute la terre ronde
 En ces saintz jours piteux et lamentables.

Riches habitz de noble preference
 Vucillez changer, dames et pucelletes,

Aux ornementz de dolente apparence,
 Et resserrez voz blanches mammelettes.
 En temps d'esté fleurissent violettes,
 Et en yver sechent par tout le monde ;
 Donc puis qu'en vous joye et soulas redonde
 Durant les jours à rire convenables,
 Pleurez au moins, autant noire que blonde,
 En ces saintz jours piteux et lamentables.

ENVOY.

Prince Chrestien, sans que nul te confonde,
 Presche chascun qu'à jeusner il se fonde,
 Non seulement de metz bien dolectables
 Mais de peché et vice trop immunde,
 En ces saintz jours piteux et lamentables.

XIII. *De la passion de nostre Seigneur Jesuchrist.*

LE pellican de la forest celique,
 Entre ses faictz tant beaulx et nouvelletz,
 Après les cieulx et l'ordre archangelique
 Voulût créer ses petis oyselletz,
 Puis s'envola, les laissa tous seuletz,
 Et leur donna, pour mieulx sur la terre estre,
 La grand' forest de paradis terrestre,
 D'arbres de vie amplement revestue,
 Plantez par luy, qu'on peult dire en tout estre
 Le Pellican qui pour les siens se tue.

Mais ce pendant qu'en ramage musique
 Chantent aux boys comme rossignolletz,
 Un oyseleur cauteleux et inique
 Les a deceuz à glus, rhetz et fileltz,
 Dont sont banniz des jardins verdeletz,

Car des haultz fruictz trop voulurent repaistre,
 Parquoy en lieu sentant pouldre et salpestre
 Par plusieurs ans mainte souffrance ont eue,
 En attendant hors du beau lieu champestre
 Le Pellican qui pour les siens se tue.

Pour eulx mourut cest oysel deifique,
 Car du hault boys plein de saintz Angeletz
 Vola ça bas par charité pudique,
 Où il trouva corbeaux trèsordz et laydz,
 Qui de son sang ont faict maintz ruyseletz,
 Le tourmentant à dextre et à senestre,
 Si que sa mort, comme l'on peult congnoistre,
 A ses petis a la vie rendue.
 Ainsi leur fait sa bonté apparoistre
 Le Pellican qui pour les siens se tue.

ENVOY.

Les Corbeaux sont ces Juifs exilez
 Qui ont à tort les membres mutilez
 Du Pellican, c'est du seul Dieu et maistre.
 Les Oyseletz sont Humains, qu'il fait naistre,
 Et l'Oyseleur, la Serpente tortue
 Qui les decent, leur faisant mescongnoistre
 Le Pellican qui pour les siens se tue.

XIII. *Contre celle qui fut s'ame.* (1525.)

UN jour rescriviz à m'ame
 Son inconstance seulement,
 Mais elle ne fut endormie
 A me le rendre chauldement ;
 Car dès l'heure tint parlement
 A je ne sçay quel papelard,

Et lui a dict tout bellement :
« Prenez le, il a mengé le lard. »

Lors six pendars ne faillent mye
A me surprendre finement,
Et de jour, pour plus d'infamie,
Feirent mon emprisonnement.
Ilz vindrent à mon logement ;
Lors ce va dire un gros paillard :
« Par la morbieu, voylà Clement,
Prenez le, il a mengé le lard. »

Or est ma cruelle ennemie
Vengée bien amerement ;
Revenge n'en veulx ne demie.
Mais quand je pense, voyrement,
Elle a de l'engin largement,
D'inventer la science et l'art
De crier sur moy haultement :
« Prenez le, il a mengé le lard. »

ENVOY.

Prince, qui n'eust dict plainement
La trop grand' chaleur dont elle art,
Jamais n'eust dict aucunement :
« Prenez le, il a mengé le lard. »

XV. *De s'amyé bien belle.* (1527.)

AMOUR me voyant sans tristesse
Et de le servir desgouté,
M'a dict que feisse une maistresse,
Et qu'il seroit de mon costé.

Après l'avoir bien escouté,
J'en ay faict une à ma plaisance,
Et ne me suis point mesconté :
C'est bien la plus belle de France.

Elle a un œil riant, qui blesse
Mon cueur tout plein de loyauté,
Et parmy sa haulte noblesse
Mesle une douce privauté.
Grand mal seroit si cruauté
Faisoit en elle demourance ;
Car, quant à parler de beauté,
C'est bien la plus belle de France.

De fuyr s'amour qui m'opresse
Je n'ay pouvoir ne volenté,
Arresté suis en ceste presse
Comme l'arbre en terre planté.
S'esbahyt on si j'ay planté
De peine, tourment et souffrance ?
Pour moins on est bien tourmenté :
C'est bien la plus belle de France.

ENVOY.

Prince d'amours, par ta bonté
Si d'elle j'avois jouyssance,
Onc homme ne fut mieulx monté :
C'est bien la plus belle de France.

CHANTS DIVERS.

A. *Chants divers • compris dans l'édition de 1544.*

I. *Chant royal de la Conception (1520).*

LORS que le Roy, par hault desir et cure,
Delibera d'aller vaincre ennemys,
Et retirer de leur prison obscure
Ceulx de son ost à grans tourmens soumis,
Il envoya ses fourriers en Judée
Prendre logis sur place bien fondée ;
Puis commanda tendre en forme facile
Un pavillon pour exquis domicile,
Dedans lequel dresser il proposa
Son lict de camp, nommé en plein concile
La digne couche où le Roy reposa.

Au pavillon fut la riche paincture
Monstrant par qui noz pechez sont remis ;
C'estoit la nue, ayant en sa closture
Le jardin clos à tous humains promis,
La grand' cité des hauls cieulx regardée,
Le lys royal, l'olive collaudée,
Avec la tour de David, immobile,
Parquoy l'ouvrier sur tous le plus habile
En lieu si noble assit et apposa
(Mettant à fin le dict de la Sibylle)
La digne couche où le Roy reposa.

D'antique ouvrage a composé Nature
 Le boys du lict, où n'a un point obmis ;
 Mais au coissin plume trèsblanche et pure
 D'un blanc coulomb le grand ouvrier a mis ;
 Puis Charité, tant quise et demandée,
 Le lict prepare avec Paix accordée ;
 Linge trèspure dame Innocence file ;
 Divinité les trois rideaux enfile,
 Puis à l'entour le tendit et posa,
 Pour préserver du vent froid et mobile
 La digne couche où le Roy reposa.

Aucuns ont dict noire la couverture,
 Ce qui n'est pas, car du ciel fut transmis
 Son lustre blanc, sans aultre art de taincture ;
 Un grand pasteur l'avoit ainsi permis,
 Lequel jadis, par grace concordée,
 De ses aigneaux la toyson bien gardée
 Transmit au cloz de Nature subtile,
 Qui une en fait la plus blanche et utile
 Qu'onques sa main tyssut ou composa,
 Dont elle orna (oultre son commun stile)
 La digne couche où le Roy reposa.

Pas n'eut un ciel fait à frenge et figure
 De fins damas, sargettes ou samis ;
 Car le hault ciel, que tout rond on figure,
 Pour telle couche illustrer fut commis.
 D'un tour estoit si precieux bordée
 Qu'onques ne fut de vermine abordée.
 N'est-ce donc pas d'humanité fertile
 Œuvre bien fait, veu que l'aspic hostile
 Pour y dormir approcher n'en osa ?
 Certes si est, et n'est à luy servile
 La digne couche où le Roy reposa.

ENVOY.

Prince, je prens, en mon sens puerile,
 Le pavillon pour sainte Anne sterile ;
 Le Roy, pour Dieu, qui aux cieulx repos a ;
 Et Marie est (vray comme l'Evangile)
 La digne couche où le Roy reposa.

II. *D'Amour fugitif, Invention de Marot*
 (1527).

LE propre jour que Venus aux yeulx verts
 Parmy le monde alloit chanter ces vers,
 Desir de veoir et d'ouyr nouveauté
 Me fait courir après sa grand' beauté
 Jusque à Paris. Quand fut en plain carroy,
 Sus un hault lieu se meit en bel arroy,
 Monstrant en face avoir cueur assez triste,
 Ce néanmoins en habitz cointe et miste.

Lors d'une voix plus douce et resonnante
 Que d'Orpheus la harpe bien sonnante
 Chanta les vers que dessus deciairons,
 Plus hault et cleir que trompes et clairons :
 Dont maintes gens eust alors entour elle.
 L'un y couroit, l'autre en une tournelle
 Mettoit le nez ; tous peuples espanduz
 Droict là se sont à la foulle renduz
 Pour veoir Venus et ouyr son parler.

Son cry finy, se fait mener par l'aer
 Dedans son char avec ses graces belles
 Soubz le conduict de douze columbelles,
 Ce qui donna grand' admiration,
 Aux regardans de mainte nation.

Or quand Venus eurent perdu de veue,
 De là se part ceste assemblée esmeue
 A grâns troupeaulx. L'un s'en va devisant
 De son cher filz, qu'elle a perdu, disant :
 « Pleust or à Dieu qu'en mer ou terre sceusse
 Luy enseigner, afin que je receusse
 Un doux baiser de sa bouche riant !
 — Ha ! Cupido (disoit l'autre en criant),
 Si te tenoys lié de cordons maints,
 Croy qu'à grand peine istroys hors de mes mains
 Que de ta mere, en beauté l'outrepasse,
 N'eusse le don qui le baiser surpasse. »

Mais quant à moy, n'en eu aucun desir,
 Car qu'ay je affaire aller chercher plaisir
 Qui soit compris en Venus la déesse,
 Veü que en Pallas gist toute ma liesse ?

Ainsi me teu, en contemplant la geste
 Des gens raviz d'un tel regard celeste,
 Entre lesquelz vey à part une tourbe
 D'hommes piteux, ayans la teste courbe,
 L'œil vers la terre à grand' cerimonie,
 Pleins (à les veoir) de dueil et agonie,
 Disans à eulx mondanitez adverses,
 Et en habitz monstrans sectes diverses.

L'un en corbeau se vest pour triste signe ;
 L'autre s'habille à la façon d'un cygne ;
 L'autre s'accoustre ainsi qu'un ramonneur ;
 L'autre tout gris ; l'autre, grand sermonneur,
 Porte sur soy les couleurs d'une pie ;
 O bonnes gens pour bien servir d'espie !

Que diray plus ? Bien loger sans danger,
 Dormir sans peur, sans coust boyre et manger,
 Ne faire rien, aucun mestier n'apprendre,
 Rien ne donner, et le bien d'autruy prendre,
 Gras et puissant, bien nourry, bien vestu,

C'est (selon eux) povreté et vertu ;
 Aussi (pour vray) il ne sort de leur bouche
 Que motz succez ; quant au cueur, je n'y touche :
 Mais c'est un peuple à celluy ressemblant
 Que Jean de Mehun appelle Faulx-Semblant,
 Forgeant Abus dessoubz Religion.

Incontinent que ceste legion
 (Selon le cry de Venus) sent et voit
 Que Cupido le dieu d'amour avoit
 Prins sa vollée ainsi qu'un vacabond,
 Chascun pensa de luy donner le bond.

Si vont querir libelles sophistiques,
 Corps enchassez et bulles papistiques,
 Et la dessus vouerent tous à Dieu
 Et au patron de leur convent et lieu
 De Cupido lyer, prendre et estraindre,
 Et son pouvoir par leurs œuvres contraindre,
 Plus pour loyer celeste en recevoir
 Que pour amour qu'en Dieu puissent avoir.

Voilà comment par voyes mal directes
 Les presumans outrecuydées sectes
 Seures se font d'avoir de Dieu la grace,
 Et de garder chose que humaine race
 Ne peult de soy. Or se sont ilz espars
 De Chrestienté aux quatre coings et parts,
 Tous en propos de Cupido happer.
 Et que ainsi soit, afin que d'eschapper
 Ne trouve lieu ne façons, s'il est pris,
 Aucuns d'iceulx par serment entrepris
 Portent sur eux des cordes à gros noudz
 Pour luy lier jambes, piedz et genoulx.

Et sur ce poinct prendra repos ma muse,
 Ne voulant plus qu'à ce propos m'amuse,
 Ains que je pense à dresser autre compte,
 En concluant que cestuy cy racompte,

A qui aura bien compris mon traicté,
Dont proceda le vœu de chasteté.

III. *Chant nuptial du mariage de madame Renée
fille de France avec le duc de Ferrare (1528).*

QUI est ce duc venu nouvellement
En si bel ordre et riche à l'avantage ?
On juge bien à le veoir seulement
Qu'il est yssu d'excellent parentage.
N'est ce celluy qui en fleurissant aage
Doit espouser la princesse Renée ?
Elle en sera (ce pense je) estrenée,
Car les haulboys l'ont bien chanté anuyct,
Et d'un accord et tous d'une allenée
Ont appellé la bien heureuse nuyct.

O nuict, pour vray, si es tu bien cruelle,
Et tes excès nous sont tous apparens :
Tu viens ravir la royalle pucelle
Entre les bras de ses propres parents,
Et, qui plus est, tu la livres et rends
Entre les mains d'un ardant et jeune homme.
Que feirent pis les ennemys à Romme,
N'a pas longtems par pillage empirée ?
Or de reschef cruelle je te nomme ;
Pourquoy es tu doncques nuyct désirée ?

Je me desdy, tu n'es point nuyct cruelle ;
Tes doulx effaictz nous sont tous apparens :
Tu prens d'amour et de gré la pucelle
Entre les mains de ses nobles parens ;
Et, qui plus est, deux cueurs en un tu rends
En chaste lict sòubs nuptial affaire.

Ce qu'autre nuict jamais n'avoit sceu faire;
 Bref, ta puissance est grande et point ne nuit.
 Ce que tu fais on ne sçauroit deffaire,
 O trèspuissante et bien heureuse nuict !

Fille de roy, adieu ton pucelage,
 Et toutesfoys tu n'en dois faire pleurs;
 Car le pommier qui porte bon fructage
 Vault mieulx que cil qui ne porte que fleurs.
 Roses aussi de diverses couleurs,
 S'on ne les cueult, sans prouffiter perissent,
 Et s'on les cueult, les cueillans les cherissent,
 Prisans l'odeur qui d'elles est tirée.
 Si de toy veulx que fruictz odorans yssent,
 Fuyr ne fault la nuict tant désirée.

Et d'autre part ta virginité toute
 Ne t'appartient. En quatre elle est partie:
 La part premiere elle est au Roy (sans doubté);
 L'autre à Madame est par droict departie;
 La sœur du Roy a la tierce partie;
 Toy la quatriesme. Or ilz donnent leurs droictz
 A ton mary: veulx tu combatre à trois,
 Trois (pour certain) qui en valent bien huict?
 Certes, je croy que plustost tu voudrois
 Que desja fust la bienheureuse nuict.

Ta douce nuict ne sera point obscure,
 Car Phebé lors plus que Phebus luyra;
 Et si Phebé a de te veoir grand' cure,
 Jusque à ton lict par les vitres ira.
 Venus aussi la nuict esclercira,
 Et Vesperus, qui sur le soir s'enflamme;
 Hymeneus, qui faict la fille femme,
 Et Chaste Amour, aux nopces preferée,

Te fourniront tant d'amoureuse flamme,
Qu'ilz feront jour de la nuict désirée.

Vous qui soupez, laissez ces tables grasses :
Le manger peu vault mieulx pour bien danser.
Sus, aulmosniers, dictes vistement graces,
Le mary dict qu'il se fault avancer.
Le jour luy fasche, on le peult bien penser.
Dames, dansez, et que l'on se deporte
(Si m'en croyez) d'escouter à la porte
S'il donnera l'assault sur la minuict :
Chault appetit en telz lieux se transporte ;
Dangereuse est la bienheureuse nuict.

Dancez, ballez, solennisez la feste
De celle en qui vostre amour gist si fort.
Las ! qu'ay je dict ? qu'est ce que j'admoneste ?
Ne dansez point, soyez en desconfort :
Elle s'en va. Amour par son effort
Luy faict laisser le lieu de sa naissance,
Parens, amys et longue congnoissance,
Pour son espoux suyvre jour et serée.
O noble Duc, pourquoy t'en vas de France
Où tu as eu la nuict tant désirée ?

Duchesse (helas) que fais tu ? Tu delaisse
Un peuple entier pour l'amour d'un seul prince :
Et au partir en ta place nous laisses
Triste regret, qui noz cueurs mord et pince.
Or va donc veoir ta ducale province ;
Ton peuple jà de dresser se soucie
Arc triumphal, théâtre et facecie
Pour t'accueillir en honneur et en bruyct.
Bien tost y soit ta ceincture accourcie
Par une bonne et bien heureuse nuyct.

IV. *Chant royal de la Conception* (1520).

DEDANS Syon, au pays de Judée,
 Fut un debat honneste suscité
 Sur la beauté des dames, collaudée
 Diversement par ceulx de la cité,
 Et sans faveur de maison ne de race
 Fut dict que celle ayant le plus de grace
 Seroit plus belle. « Or sommes hors de peine,
 (Dit lors quelc'un) car Marie en est pleine,
 Pleine en sa forme et plaine en ses esprits.
 Que ces procès donques plus on ne meine:
 Seule merite entre toutes le prix. »

Ceste sentence, à son honneur vuydée,
 Maintes en meit en grand' perplexité,
 Qui pour envie et gloire outrecuydée
 Nouveau debat contre elle ont excité.
 A leurs honneurs veulent qu'on satisface
 Si ont requis que chanter on la face,
 Disant qu'elle a l'organe mal sereine,
 Parquoy n'estoit en vertu souveraine.
 Bref, de la voix toutes ont entrepris
 La surpasser d'autant que la Sereine
 Seule merite entre toutes le prix.

Lors chascune a sa chanson recordée
 D'un estomach par froid debilité;
 Mais ceste vierge en voix mieulx accordée
 Que orgues ne luz, chanta ce beau dicté :
 « Brunette suis, mais belle en cueur et face,
 Et si en tout toutes autres j'efface,
 Ce bien m'a faict la puissance haultaine

Du Dieu d'aymer, qu' de sa court loingtaine
 M'est venu veoir, d'ardante amour espris.
 Doncques non moy, mais sa bonté certaine
 Seule merite entre toutes le prix. »

La voix qui est de ce corps procedée
 Perça d'Enfer l'orde concavité;
 Des neuf cieulx a la haulteur exceedée
 Par son hault ton, plein de suavité,
 Qui fut ouy au monde en toute place;
 Mort endormit; dormans plus froidz que glace
 A resveillez; povre nature humaine,
 Gisant au lict, se leve et se pourmaine,
 Du grand soulas qu'en ceste voix a pris.
 Certainement, qui tel bien luy amaine
 Seule merite entre toutes le prix.

Lors l'assistance en raison bien fondée
 Sur champ conclud (et conclud verité)
 Qu'impossible est telle voix redondée
 Estre d'organe ayant impurité;
 Mesmes Envie à la fin s'accorde à ce,
 Et refraingnit à ce chant son audace,
 Mieulx que Pluton sa fureur inhumaine
 Au chant d'Orphée en l'inferral dommaine.
 Donc, estomachz de froidure surpris,
 Quand chanterez, chantez : « Marie saine
 Seule merite entre toutes le prix. »

ENVOY.

Le divin verbe est la voix et alaine
 Qui proceda d'organe non vilaine,
 C'est de Marie, où tous biens sont compris;
 Dont de rechef ce refrain je rameine:
 « Seule merite entre toutes le prix. »

V. *Chant pastoral, à Monseigneur le cardinal de Lorraine, qui ne pouvoit ouyr nouvelles de son joueur de flustes.*

N'y pense plus, Prince, n'y pense mye,
 Si de Michel n'es ores visité,
 Car le dieu Pan et Syringue s'amyé
 Ce mois d'avril ont un prix suscité,
 Et ont donné sur un des montz d'Arcade
 Au mieulx disant de la fluste une aulbade
 La fluste d'or, neuf pertuis contenant.
 Tytire y court, Mopsus s'y va trainant,
 Et Coridon a le chemin apris;
 Chascun y va, pour veoir qui maintenant
 Du jeu de fluste emportera le prix.

Lors ton Michel n'a eu teste endormie,
 Ains est couru veoir la solennité,
 Et a sonné sa fluste et chalemye,
 Tout à ton los, honneur et dignité.
 Incontinent que toute la brigade
 Son armonie ouyt soubz la fueillade,
 Pan se teut coy, merveilles se donnant:
 Dont chascun va sa fluste abandonnant,
 Et soubz la sienne à danser se sont pris,
 Disant entre eulx : « Ce François resonnant
 Du jeu de fluste emportera le prix. »

Pan (en effect) eut la face blesmye,
 Et sur Michel se monstra despité;
 Si doubterois que de peur d'infamyé
 Du hault du mont ne l'eust precipité;
 Car un hault Dieu de dueil trop est malade

Quand un mortel le surmonte et degrade.
 Mais Pan, qui t'ayme, est assez souvenant
 Qu'un tel ouvrier est propre et advenant
 A toy, qui es recueil des bons esprits;
 Donc reviendra, et en s'en revenant
 Du jeu de fluste emportera le prix.

ENVOY.

Prince Lorrain, par vertu consonant
 A bons subjectz, ton Michel bien sonnante,
 Plus pour l'honneur qui est en toy compris
 Que pour monstrier qu'il n'est point aprenant,
 Du jeu de fluste emportera le prix.

VI. *Chant de joye, au retour d'Espagne de
 Messeigneurs les enfans (1530).*

ILZ sont venuz, les enfans desirez;
 Loyaulx François, il est temps qu'on s'appaise;
 Pourquoi encor pleurez et souspirez?
 Je l'entens bien: c'est de joye et grand aise,
 Car prisonniers (comme eulx) estiez aussi.
 O Dieu tout bon, quel miracle est cecy?
 Le Roy voyons et le peuple de France
 En liberté, et tout par une enfance
 Qui prisonniere estoit en fortes mains.
 Or en est hors, c'est triple delivrance:
 Gloire à Dieu seul, paix en terre aux humains.

Nouvelle Royne, ô que vous demourez!
 Sentez vous point de loing nostre mesaise?
 Sus, peuples, sus, vos quantons decorez
 De divers jeux. Est il temps qu'on se taise?

De voz jardins arrachez le soucy,
 Et qu'il n'y ayt gros canon racourcy
 Qui ceste nuict ne bruye par oultrance,
 Signifiant que guerre avec souffrance
 Part et s'en va aux enfers inhumains;
 Et puis chantez en commune accordance:
 « Gloire à Dieu seul, paix en terre aux humains. »

Sotz devineurs, voz livres retirez :
 Tousjours faisiez la nouvelle mauvaise;
 Mais Dieu a bien vos propos revirez,
 Tant que ménty avez, ne vous desplaïse.
 Heureux baron, noble Montmorency,
 Ce qu'en as taict (il le fault croire ainsi)
 Est du Grand Maistre ouvrage, sans doubtañce.
 Conseil françoys, quoy qu'en ceste alliance
 N'eussent mieulx fait les tressages Rommains,
 Ne dictes pas que c'est vostre puissance:
 Gloire à Dieu seul, paix en terre aux humains.

ENVOY.

Prince royal, ma terrestre esperance,
 Si le plaisir de ceste delivrance
 Voulez peser contre les travaulx maints,
 Droicte sera (ce croy je) la balance;
 Gloire à Dieu seul, paix en terre aux humains.

VII. *Chant royal chrestien.*

Qui ayme Dieu, son regne et son empire
 Rien desirer ne doibt qu'à son honneur;
 Et toutesfoys l'homme tousjours aspire
 A son bien propre, à son aise et bon heur,

Sans adviser si point contemne ou blesse
 En ses desirs la divine noblesse.
 La plus grand' part appete grand avoir;
 La moindre part souhaite grand sçavoir;
 L'autre desire estre exempté de blasme,
 Et l'autre quiert (voulant mieulx se pourvoir)
 Santé au corps et paradis à l'ame.

Ces deux souhaitz contraires on peult dire
 Comme la blanche et la noire couleur;
 Car Jesuchrist ne promet par son dire
 Ça bas aux siens qu'ennuy, peine et douleur.
 Et d'autre part (rezpondez moy) qui est ce,
 Qui sans mourir aux cieulx aura liesse?
 Nul, pour certain. Or faut il concevoir
 Que mort ne peult si bien nous decevoir
 Que de douleur ne sentions quelque dragme.
 Par ainsi semble impossible d'avoir
 Santé au corps et paradis à l'ame.

Doulce santé mainte amertume attire,
 Et peine au corps est à l'ame douleur.
 Les bienheurez qui ont souffert martyre
 De ce nous font tesmoingnage tout seur.
 Et si l'homme est quelque temps sans destresse,
 Sa propre chair sera de luy maistresse,
 Et détruira son ame (à dire voir)
 Si quelque ennuy ne vient ramentevoir
 Le povre humain d'invoquer Dieu, qui l'ame,
 En luy disant : « Homme, penses tu veoir
 Santé au corps, et paradis à l'ame ? »

O doncques, homme en qui santé empire,
 Croy que ton mal d'un plus grand est vainqueur;
 Si tu sentoies de tous les maulx le pire,

Tu sentirois enfer dedans ton cueur
 Mais Dieu tout bon sentir (sans plus) te laisse
 Tes petits maulx, sçachant que ta foiblesse
 Ne pourroit pas ton grand mal percevoir,
 Et que aussi tost que de l'appercevoir
 Tu periroys comme paille en la flamme,
 Sans nul espoir de jamais recevoir
 Santé au corps et paradis à l'ame.

Certes, plustost un bon pere desire
 Son filz blessé que meurdrier ou jureur;
 Mesmes de verge il le blesse et descire,
 Affin qu'il n'entre en si lourde fureur.
 Aussi quand Dieu, père celeste, oppresse
 Ses chers enfans, sa grand' bonté expresse
 Faict lors sur eulx eau de grace pleuvoir;
 Par telle peine à leur bien veult prevoir,
 A ce qu'enfer enfin ne les enflamme,
 Leur reservant (oultre l'humain devoir)
 Santé au corps et paradis à l'ame.

ENVOY.

Prince royal, quand Dieu par son pouvoir
 Fera les cieulx et la terre mouvoir,
 Et que les corps sortiront de la lame,
 Nous aurons lors ce bien, c'est à sçavoir,
 Santé au corps et paradis à l'ame.

VIII. *Chant royal dont le Roy bailla le refrain.*
 (1532.)

PRENANT repos dessoubz un vert laurier,
 Après travail de noble poesie,

Un nouveau songe assez plaisant, l'autrehier
 Se presenta devant ma fantasie,
 De quatre amans fort melancolieux,
 Qui devers moy vindrent par divers lieux:
 Car le premier sortir d'un boys j'advise;
 L'autre d'un roc; celuy d'après ne vise
 Par où il va; l'autre saulte une claye;
 Et si portoient tous quatre en leur devise:
 « Desbender l'arc ne guerist point la playe. »

Le premier vint tout pasle me prier
 De luy donner confort par courtoysie.
 « Poursuyvant suis (dit-il) dont le crier
 N'est point ouy d'une que j'ay choisie.
 Elle a tiré de l'arc de ses doux yeulx
 Le perçant trait qui me rend soucieux,
 Me respondant (quand de moy est requise)
 Que n'en'peult mais; et sa beauté exquise
 De moy s'absente, affin qu'en oubly l'aye.
 Mais pour absence en oubly n'est pas mise:
 Desbender l'arc ne guerist point la playe. »

L'autre disoit, au rebours du premier:
 « J'ay bien assez, et ne me rassasie:
 Car servant suis de jouyr coustumier
 De la plus belle et d'Europe et d'Asie.
 Ce néantmoins Amour trop furieux
 D'elle me faict estre trop curieux,
 Avant qu'avoir la jouyssance prise.
 Ainsi je suis du feu la flamme esprise,
 Qui plus fort croist quand estaindre on l'essaye
 Et congnois bien qu'en amoureuse emprise
 Desbender l'arc ne guerist point la playe. »

Après je vey d'aymer un viel routier,

Qui de grand cueur soubz puissance moisie
 Chanta d'amours un couplet tout entier,
 Louant sa dame et blasmant jalousie,
 Dont les premiers ne furent envieux :
 Bien luy ont dict : « Viel homme entre les vieux,
 Comment seroit ta pensée surprise
 D'aucune amour, quand le temps, qui tout brise,
 T'a desnué de ta puissance gaye ?
 — J'ay bon vouloir (respond la teste grise) ;
 Desbender l'arc ne guerist point la playe. »

D'un rocher creux saillit tout au dernier
 Une ame estant de son corps dessaisie,
 Qui ne vouloit de Charon nautonnier
 Passer le fleuve. O quelle frenesie !
 Aller ne veult aux champs delicieux,
 Ains veult attendre au grand port stigieux
 L'ame de celle où s'amour est assise,
 Sans du venir sçavoir l'heure precise.
 Lors m'esveillay, tenant pour chose vraye
 Que puis qu'amour suyt la personne occise,
 Desbender l'arc ne guerist point la playe.

ENVOY.

Prince, l'amour un querant tyrannise ;
 Le jouyssant cuyde estaindre, et attise ;
 Le viel tient bon, et du mort je m'esmaye.
 Jugez lequel dit le mieulx sans fainctise :
 « Desbender l'arc ne guerist point la playe. »

IX. *Chant nuptial du Roy d'Escosse et de Madame
 Magdalaine, premiere fille de France (1537).*

CELLUY matin que d'habit nuptial
 Le roy d'Escosse ornoit sa beauté blonde,

Pour espouser du sceptre lïal
La fille aînée, où tant de grace abonde,
Vous eussiez veu des peuples un grand monde
Qui de sa chambre au sortir l'attendoient,
Et çà et là, mille autres à la ronde,
Qui à la file avec eulx se rendoient.

Tandis les mains des nobles gracieuses
De pied en cap richement l'ont vestu;
Son corps luysoit de pierres precieuses,
Moins toutesfoys que son cueur de vertu;
De musq d'eslite avec ambre batu
Perfumé ont son vestement propice;
Puis luy ont ceint son fort glaive poinctu,
Dont il sçait faire et la guerre et justice.

Ainsi en poinct de sa chambre depart
Pour s'en aller rencontrer Magdalaine.
De beauté d'homme avoit plus grande part
Que le Troyen qui fut espris d'Helaine,
Si qu'au sortir sa beauté souveraine
Les regardans resjouyt tout ainsi
Que le soleil, quand à l'aulbe seraine
Sort d'Orient pour se monstrier icy.

Vien, Prince, vien : la fille au Roy de France
Veult estre tienne, et ton amour poursuyt;
Pour toy s'est mise en royalle ordonnance;
Au temple va; grand' noblesse la suyt;
Maint dyamant sur la teste reluyt
De la brunette, et ainsi attournée,
Son tainct pour vray semble une clere nuyct,
Quand elle est bien d'estoilles couronnée.

Brunette elle est; mais pourtant elle est belle,

Et te peult suyvre en tous lieux où iras
 En chaste amour. Danger fier et rebelle
 N'y a que veoir. D'elle tu jouyras;
 Mais, s'il te plaist, demain tu nous diras
 Lequel des deux t'a le plus gref esté,
 Ou la longueur du jour que desiras,
 Ou de la nuict la grande breveté.

La fille donc du plus grand roy du monde
 Elle est à toy. L'Eternel tout puissant,
 Avant le ciel, avant la terre et l'onde,
 Te destina d'elle estre jouyssant,
 Affin que d'elle et de toy soit yssant
 Immortel neud d'amitié indicible
 Entre le sceptre escossoys fleurissant
 Et le françoys, par autres invincible.

Fille de roy, mes propos addresser
 A toy je veulx; escoutes moy donc ores:
 Je t'adverty qu'il te convient laisser
 Freres et sœurs, pere et pays encores,
 Pour suyvre cil que celluy Dieu qu'adores
 Par sa parolle a joint avecques toy,
 Te commandant que l'aymes et l'honores;
 Tu le sçay bien, mais je le ramentoy.

Or suy le donc : jà te sont preparez
 Cent mil honneurs là où fault que tu voyes
 D'Escosse sont tous ennuyes separez,
 Trompes, clerons y meinent doulces noyses :
 Mesmes là bas les nymphes escossoyses
 Avec grand joye attendent ton venir,
 Et vont disans qu'elles seront françoyses,
 Pour le grand bien qui leur doit advenir.

Va doncques : non, ne nous vueilles priver
 Encor' si tost de ta noble presence;
 Attens un peu, laisse passer l'yver,
 Car assez tost sentirons ton absence.
 Vent contre vent se bat par insolence,
 Printemps viendra, qui les fera ranger:
 Lors passeras la mer sans violence,
 Et ne craindrans que tu soys en danger.

Et si verras des Dieux de mainte forme,
 Comme Egeon monté sur la balaine;
 Doris y est, Protheus s'y transforme,
 Triton sa trompe y sonne à forte alaine.
 Au fons de l'eau sont ores sur l'areine:
 Mais si attens le printemps ou l'esté,
 Tous sortiront hors de la mer seraine
 Pour saluer ta haulte majesté.

Sur le beau temps ainsi tu partiras,
 Et en ton lieu regretz demoureront,
 Adieu dirons, adieu tu nous diras,
 Dont tes doux yeulx sur l'heure pleureront:
 Mais en chemin ces larmes secheront
 Au nouveau feu d'amour bien estable;
 Noz cueurs pourtant point ne s'en fascheront,
 Pourveu que point le tien ne nous oublie.

Si prions Dieu, noble royne d'Escosse,
 Qu'au temps nouveau vienne un nouveau danger:
 C'est qu'il te faille icy demourer grosse,
 Pour si à coup de nous ne t'estranger.
 A ce propos bien te dois allegger,
 Car pour parens qu'icy tu abandonnes
 Enfans auras, enfans (pour abreger)
 Qui porteront et sceptres et couronnes.

X. *Cantique à la deesse Santé, pour le Roy
malade (1539).*

DOULCE Santé, de langueur ennemye,
De jeux, de rys, de tous plaisirs amye,
Gentil resveil de la Force endormie,
Doulce Santé,

Soit à ton los mon cantique chanté,
Car par toy est l'aise doulx enfanté;
Par toy la vie en corps aggravanté
Est restaurée.

Tu es des vieux et jeunes adorée:
Richesse n'est tant que toy désirée:
De rien fors toy la personne empirée
Ne se souvient.

Et aussi tost que ta presence vient,
Pasleur s'enfuyt, couleur vive revient:
Mesmes la mort fuyr du lieu convient
Où tu arrives.

Les vieilles gens tu rends fortes et vives
Les jeunes gens tu fais recreatives,
A chasse, à vol, à tournoys ententives,
Et esbatz maints.

O doulx repos, nourrice des humains,
Bien doibt chascun t'invoquer jointes mains,
Veu que sans toy les ennuys inhumains
Nous precipitent;

Veu que sans toy en la terre n'habitent
Les dieux-rians, qui à plaisir invitent

Ains tous faschez s'en vont et se despitent,
Si tu n'y viens.

Vien donc icy, ô source de tous biens,
Vien veoir François le bien aymé des siens;
Vien, fusses tu aux champs Elisiens
Ou sus les nues.

Tu recevras cent mille bien venues
Des princes haultz et des tourbes menues,
Qui sont du bras de François soustenues,
Roy couronné.

Las ! au besoing tu l'as abandonné,
Et s'est mon cueur maintesfoys estonné
Comment d'un corps de grace tant orné
Tu t'es bougée.

Où peulx tu estre ailleurs si bien logée ?
Revien, secours de nature affligée;
Si te sera toute France obligée
Moult grandement.

Puis d'un tel roy (après l'amendement)
Tu recevras les graces meritoires,
Et auras part à l'honneur mesmement
De ses futurs triumphes et victoires.

XI. *Chant de May* (1526).

EN ce beau moys delicieux,
Arbres, fleurs et agriculture,
Qui durant l'yver soucieux
Avez esté en sepulture,
Sortez pour servir de pasture

Aux troupeaulx du plus grand pasteur;
Chascun de vous en sa nature
Louez le nom du Créateur.

Les servans d'amour furieux
Parlent de l'amour vaine et dure,
Où vous, vrays amans curieux,
Parlez de l'amour sans laydure.
Allez aux champs sur la verdure
Ouyr l'oyseau parfaict chanteur;
Mais du plaisir, si peu qu'il dure,
Louez le nom du Créateur.

Quand vous verrez rire les cieulx,
Et la terre en sa floriture;
Quand vous verrez devant voz yeulx
Les eaux luy bailler nourriture,
Sur peine de grand' forfaiture,
Et d'estre larron et menteur,
N'en louez nulle créature,
Louez le nom du Créateur.

ENVOY.

Prince, pensez, veu la facture,
Combien puissant est le facteur.
Et vous aussi, mon escripture,
Louez le nom du Créateur.

XII. *Chant de May et de Vertu* (1526).

V OULENTIERS en ce moys icy
La terre mue et renouvelle.
Maintz amoureux en font ainsi,
Subjectz à faire amour nouvelle
Par legiereté de cervelle,
Ou pour estre ailleurs plus contens;

Ma façon d'aymer n'est pas telle,
Mes amours durent en tout temps.

N'y a si belle dame aussi
De qui la beauté ne chancelle;
Par temps, maladie ou soucy,
Laydeur les tire en sa nasselle;
Mais rien ne peult enlaydir celle
Que servir sans fin je pretens;
Et pource qu'elle est tousjours belle,
Mes amours durent en tout temps.

Celle dont je dy tout cecy,
C'est Vertu, la nymphe eternelle,
Qui au mont d'honneur esclercy
Tous les vrays amoureux appelle;
« Venez amans, venez (dit elle),
Venez à moi, je vous attens;
Venez (ce dit la jouvencelle),
Mes amours durent en tout temps. »

ENVOY.

Prince, fais amye immortelle,
Et à la bien aymer entens;
Lors pourras dire sans cautelle :
« Mes amours durent en tout temps. »

XIII. *Chant de follie, de l'origine de Villemanoche.*

LES Pichelins par le monde espanduz
Sont de si hault et si loing descenduz
Qu'à peine a l'on sceu trouver la racine,
N'un seul rameau, de si brave origine;
Mais Dieu, voulant qu'ilz ne fussent periz,
A resveillé les joyeux esperitz

De l'un d'entre eulx, nommé Villemanoche,
 Qui, tout ainsi que l'on rompt une roche
 Pour trouver l'eau qui-dessoubz est cachée,
 Ainsi il a sa race tant cherchée,
 En se rompant entendement et corps,
 Qu'il l'a trouvé en livres tous d'accords ;
 Livres, mais quelz ? Livres trèsauthentiques,
 Vieux, et usez de force d'estre antiques,
 Lesquelz il a à grand' peine trouvez,
 Leuz et releuz, volvez et revolvez ;
 Si vieux (de faict) les a voulu eslire,
 Que nul fors luy oncques n'y sceut rien lire.

Il a trouvé ses grans^s predecesseurs,
 Preux et hardys comme leurs successeurs,
 Dont l'une part reside en Germanie,
 Et la pluspart plusieurs regnes manie.

Il a trouvé, à force de chercher,
 Que ses parens sceurent si bien prescher,
 Non pas prescher, mais si bien haranguerent,
 Qu'a nostre loy Infideles rengerent.
 Et de ceulx là on voit par consequence
 Villemanoche avoir leur eloquence ;
 Car luy estant vestu de longue togue
 Sçait harenguer tout seul en dialogue ;
 Et s'il avoit la robe courte prise,
 Lors on verroit qu'il seroit d'entreprise ;
 Et, qui plus est, semblable de prouesse
 A ses ayeulx, comme il est de sagesse.

Or est ainsi (hélas !) qu'il nous appert
 Que par deça ceste race se pert
 Si cestuy cy n'est joinct par mariage
 En noble lieu, qui seroit grand dommage.

O Pichelin, tu dessers qu'on t'allie
 En lieu royal ; ô superbe Italie,
 Tu es enflée au nom des Crivelins ;

Mais Gaule s'enfle au nom des Pichelins.
 « Vive (dis tu) la case Criveline ! »
 Mais en tous lieux vive la Picheline !

XIV. *Cantique de la Chrestienté, sur la venue de
 l'Empereur et du Roy au voyage de Nice
 (1538).*

APPROCHE toy, Charles, tant loing tu soys,
 Du magnanime et puissant roy François;
 Approche toy, François, tant loing sois tu,
 De Charles, plein de prudence et vertu ;
 Non pour tous deux en bataillè vous joindre,
 Ne par fureur de voz lances vous poindre,
 Mais pour tirer Paix, la tant désirée,
 Du ciel trèshault, là où s'est retirée.

Si Mars cruel vous en feistes descendre,
 Ne pouvez vous le faire condescendre
 A s'en aller, pour ça bas donner lieu
 A Paix la belle, humble fille de Dieu ?
 Certainement, si vous deux ne le faictes,
 Du monde sont vaines les entrefaictes ;
 Recevez la, princes chevaleureux,
 Pour faire nous (voyre vous) bien heureux ;
 Ce vous sera trop plus d'honneur et gloire
 Qu'avoir chascun quelque grosse victoire :
 Recevez la, car si vous la fuyez,
 Elle dira que serez ennuyez
 De voz repos, et que portez envie
 A la douceur de vostre heureuse vie.

Si pitié donc (ô princes triumphans)
 Vous ne prenez des peuples voz enfans,
 (Dont reciter l'estat calamiteux
 Seroit un cas trop long et trop piteux)
 Si d'eulx n'avez commiseration,

A tout le moins ayez compassion
 Du noble sang et de France et d'Espagne,
 Dedans lequel ce cruel Mars se baigne.

Mars cy devant souloit taindre ses dars
 Dedans le sang de voz simples souldars ;
 Mais maintenant (ô Dieu, quel dur esclandre !)
 Plaisir ne prend fors à celui espandre
 Des nobles chefz, meritans diademes,
 Et si respand souvent le vostre mesmes,
 Faisant servir les haults princes de butte
 Au vil souldart tirant de hacquebutte,
 Si que de Mars ne sont plus les trophées
 Fors enrichiz d'armes bien estoffées.

Plus ilz ne sont garniz et decorez
 Que de harnoys bien polys et dorez,
 Qui disent bien : « La despouille nous sommes
 De grans seigneurs et de vertueux hommes. »

O quantz et quelz de voz plus favoriz
 Sont puis dix ans en la guerre periz !
 O quantz encore en verrez desvyer,
 Si à ce coup paix n'y vient obvyer !
 Que pensez vous ? Cherchez vous les moyens
 De voz malheurs, nobles princes Troyens ?
 Ja pour tenir ou voz droictz ou voz torts
 Sont ruez jus voz plus vaillans Hectors.
 Gardez qu'en fin je, qui suis vostre Troye,
 Du puissant Grec ne devienne la proye.

Estimez vous que ce grand Eternel
 Ne voye bien du manoir supernel
 Les grans debas d'une et d'autre partie ?
 Ne sçavez vous qu'un bon pere chastie
 Plustost les siens que les desavouez ?
 Si maintenant faictes ce que povez,
 Paix descendra, portant en main l'olive,
 Laurier en teste, en face couleur vive,

Tousjours riant, claire comme le jour,
 Pour venir faire en mes terres séjour.
 Et Mars, souillé tout de sang et de pouldre,
 Deslogera plus soudain que la fouldre ;
 Car il n'est cueur, tant soit gros, qui ne tremble,
 Si voz vouloirs on sent uniz ensemble.

Vienne sur champs Mars avec son armée
 Vous presenter la bataille termée,
 Il la perdra. Ainsi donques, uniz,
 Et de pitié paternelle muniz,
 Vous eslirez quelque bienheuré lieu,
 Là où viendra de vous deux au milieu
 Pallas sans plus. Pallas, à sa venue,
 Vous couvrira d'une celeste nue,
 Pour empescher que les malings trompeurs,
 D'heureuse paix trop malheureux rompeurs,
 Ne puissent veoir les moyens que tiendrez
 Alors qu'au point tant désiré viendrez,
 Si qu'ilz seront tout acoup esbahys
 Que sur le soir l'un et l'autre pays
 Reluyra tout de beaulx feuz de liesse,
 Pour le retour de Paix, noble déesse,
 Et que rendray, sans que Mars m'en retarde,
 Graces au ciel. O mon Dieu ! qu'il me tarde !
 Approche toy, Charles, tant loing tu sois,
 Du magnanime et puissant roy François ;
 Approche toy, François, tant loing sois tu,
 De Charles, plein de prudence et vertu.

XV. *A la Roynie de Hongrie, venue en France*
 (1539).

QUAND toute France aura fait son devoir
 De ta haultesse en joye recevoir,

Chaste Diane, ennemye d'oyseuse,
 Et d'honorable exercice amoureuse,
 Je, de ma part, le plus petit de tous,
 M'enhardiray humble salut et doux
 Te presenter; non en voix et parolle
 Qui parmy l'air avec le vent s'envolle,
 Mais par escript, qui contre le temps dure
 Autant ou plus que fer ou pierre dure;
 Je dy escript faict des Muses sacrées,
 Qui sçavent bien qu'à lire te recrées;
 Escrip (pour vray) que, s'il est immortel,
 Le tien Marot le desire estre tel,
 Pour saluer par epistre immortelle
 Celle de qui la renommée est telle.

O combien fut le peuple resjouy
 D'Espagne et France, après avoir ouy
 Qu'icy venois! Cela nous est un signe
 (Ce disoient ilz) que l'amour s'enracine
 Es cueurs royaulx; cela est un presage
 Que Dieu nous veult monstrier son doux visage,
 Et que la paix dedans Nice traictée
 Est une paix pour jamais arrestée.

L'arc qui est painct de cent couleurs ès cieulx,
 Quand on le voit ne desmonstre pas miculx
 Signe de pluye en temps sec attendue,
 Ne la verdure au printemps espandue
 Parmy les champs si bien ne monstre point
 Que les beaulx fruictz viendront tost et apoint
 Comme ta veue en France signifie
 Que pour jamais la paix se fortifie.
 Arriere donc, royne Panthasilée:
 Maintenant est ta gloire anichilée,
 Car devant Troye allas pour guerroyer;
 Marie vient pour guerre fouldroyer.

Ainsi disoit France, et Espagne aussi,

Dès que l'on sceut que de venir icy
 Tu proposas, et creut leur joye après
 Que pour partir ilz veirent tes apprestz.
 Puis quand tu fus esbranlée et partie,
 Leur plaisir creut d'une grande partie;
 Et te voyant toute venue en ça,
 A redoubler leur joye commença,
 Laquelle joye en eulx n'ay apperceue
 Tant seulement, mais sentie et conceue
 Dedans mon cueur, tesmoing l'escript present,
 Plein de liesse et de tristesse exempt.

T'advertissant que quand paix ne seroit,
 Ja pour cela France ne laisseroit
 A desirer ta venue honorée,
 Pour les vertus dont tu es decorée;
 Combien (pourtant) que peuples et provinces
 Sont de nature enclins à aymer princes
 Qui, comme toy, sont amys de concorde
 Et ennemys de guerre et de discorde;
 Ce que plustost entre aux cueurs femenins,
 D'autant qu'ilz sont doux, piteux et benins,
 Que ceulx des roys, qui pour honneur acquerre
 Sont inclinez à prouesse et à guerre.

Doncques, Saba, royne prudente et meure,
 Qui as laissé ton peuple et ta demeure
 Pour venir veoir, en riche et noble arroy,
 Le Salomon de France, nostre Roy,
 Je te supply par la grande liesse
 Du bien de paix, si j'ay prins hardiesse
 De bienveigner une dame si haulte,
 Ne l'estimer presumption ne faulte,
 En imitant le grand prince des anges,
 Lequel reçoit aussi tost les louanges
 Du plus petit que du plus hault monté,
 Quand le cueur est plein d'ardante bonté,

XVI. *Sur l'entrée de l'Empereur à Paris (1540).*

OR est Cesar, qui tant d'honneur acquit,
 Encor un coup en ce beau monde né ;
 Or est Cesar, qui les Gaules conquit,
 Encor un coup en Gaule retourné,
 De legions non point environné
 Pour guerroyer, mais plein d'amour nayve ;
 Non point au vent l'aigle noir couronné,
 Non point en main le glaive, mais l'olive.

François et luy viennent droit de la rive
 De Loyre à Seine, affin de Paris veoir,
 Et avec eulx Guerre menent captive,
 Qui à discord les souloit esmouvoir.

L'un (pour au faict de ses pays pourveoir)
 Passe par cy sans peur ne deffiance ;
 L'autre, de cueur trop hault pour decevoir,
 Luy donne loy de commander en France,
 Si que l'on est en dispute et doubtance
 Qui a le plus de hault los merité,
 Ou de Cesar la grande confiance,
 Ou de François la grand' fidelité.

O Roys, uniz plus que d'affinité,
 Bien heureuse est la gent qui n'est point morte
 Sans veoir premier vostre ferme unité,
 Qui le repos de tant de monde porte.
 Vien donc, Cesar, et une paix apporte
 Perpetuelle entre nous et les tiens.
 Haulse, Paris, haulse bien hault ta porte,
 Car entrer veult le plus grand des Chrestiens.

XVII. *Marot à l'Empereur (1540).*

Si la faveur du ciel, à ton passage
 En France, faict de grans biens un presage,
 Aussi promet croistre l'heur qui te suyt,
 Cesar Auguste, à l'effect qui s'ensuyt.

Ta conscience en la fidélité
 Du Roy ton frere, et son humanité
 T'ont faict en France acquerir en un moys,
 Dedans trois jours, sans souldars ni harnoys
 Plus que Cesar, des Gaulles acquerieur,
 Et le premier des Romains empereur,
 N'avoit conquis en huict ou neuf années
 Accompañné de legions armées ;
 Car des François, assubjectiz par force
 En leur pays, ne conquist que l'escorce ;
 Mais tu as eu par un don liberal
 De leurs francz cueurs un acquest general.
 Et pour garder ce que tu as acquiz
 Aucune force y tenir n'est requiz,
 Mais seulement une paix bien fermée,
 Par alliance en amour confermée,
 Dont adviendra ferme tranquillité,
 Et soubz la foi catholique unité.

Paix, qui tiendra les provinces ouvertes
 Et peuplera les regions desertes,
 Des roys uniz la force assemblera,
 Dont le surplus du monde tremblera.

Paix, qui fera la vive Salamandre,
 Après son faict mortel estainct en cendre,
 Nourrir au feu d'une vie immortelle
 A l'Aigle aussi, quand le vol de son aesle
 Plus ne pourra sur la terre s'estendre

Pour voler plus oultre, si fera fendre
Tous les neuf cieulx, jusque au lieu angelique
Promis à ceulx qui ayment paix publique.

XVIII. *Cantique de la Roïne, sur la maladie
et convalescence du Roy (1539)*

S'ESBAHYT on si je suis explorée,
S'esbahyt on si suis descolorée,
Voyant celuy qui m'a tant honorée
Estre à la mort?

O seigneur Dieu, tire son pied du bort
D'obsure tumbe, ou bien, pour mon support,
Avecques luy fais moy passer le port
Du mortel fleuve.

Donne à tous deux, en un jour, tumbe neufve,
A celle fin qu'en deux mortz ne s'esmeuve
Qu'un dueil funebre, et que France n'espreuve
Dueil après dueil.

Ne soit, hélas ! ce mien larmoyant œil
Si malheureux que de veoir au cercueil
Jecter celluy qui en si doux accueil
M'a couronnée;

Qui m'a sur chef la couronne donnée
La plus d'honneur et gloire environnée
Dont aujourd'huy l'Europe soit ornée,
O tout puissant !

Si pitié n'as de mon cueur languissant,
Si pitié n'as du bon Roy perissant,

Aye pitié du peuple gemissant,
Par ta clemence.

Laisse meurir la royalle semence,
Sans que voyons l'extreme decadence
Du pere estant au sommet de prudence
Pour dominer.

As tu basty pour après ruyner ?
As tu voulu planter et jardiner
Pour ton labour parfaict exterminer ?
O quelle perte !

Si elle advient, soyt la terre couverte
D'air tenebreux; plus ne soit l'herbe verte;
Soyt toute bouche ou muette, ou ouverte
Pour faire crys.

Soyent de regretz tous volumes escripts,
Tragiques soyent tous escrivans espritz,
Et rien ne soyt celle qui a le prix
D'estre nommée

Femme d'un Roy de si grand' renommée.
Rien plus ne soyt que pouldre consommée,
Pouldre avec luy, toutesfoys, inhumée:
Ce bien j'auray.

Ainsi tousjours sa compaignie seray,
A son costé sans fin reposeray,
Et de langueur n'experimenteray
La longue peine.

Mais pourquoy suis je ainsi de douleur pleine ?
Est esperance en moy ou morte ou vaine ?

Le tout puissant par sa bonté humaine
Le guerira.

Noz cueurs bien tost de liesse emplira,
Car mon Seigneur encor ne perira,
Ains par longs jours son peuple regira.
C'est ma fiance.

Croistra ses faictz, pays et alliance,
Puis ayant tout fondé sur assurance,
Ira plein d'ans prendre sa demeureance
Là hault ès cieulx.

Qu'est ce, mes gens? pourquoy torchez voz yeulx?
Quel nouveau pleur, quel maintien soucieux
Faict on encor? Vien, mon Dieu gracieux,
Haste toy, Sire.

J'entens que Mort mon amy veult occire;
Sa force fond ainsi qu'au feu la cyre,
Dont tout bon cueur barbe et cheveux descire,
Faisant regretz.

Semblent Troyens de nuict surprins des Grecz;
Semblent Rommains voyans (oultre leurs grez)
Cesar occis par traistres indiscretz.
Ha! Dieu mon pere!

S'il est ainsi qu'à ta loy j'obtempere,
De mon Seigneur les angoisses tempere,
En me faisant ainsi qu'en toy j'espere
A ceste foyz.

Or a mon Dieu d'enhault ouy ma voix,
Et mys à fin l'esperoir qu'en luy j'avoys.

Sus! suyvez moy, au temple je m'en voys
Luy rendre graces.

Ostez ce noir, ostez moy ces prefaces
Chantans des mortz; ostez ces tristes faces;
Il n'est pas temps que ce grand dueil tu faces,
Pays heureux.

Le ciel n'a pas esté si rigoureux
De s'enrichir pour povre et langoureux
Te veoir ça bas; ton tresor valoureux
Il te redonné.

Vy doncques, France, encor soubz la couronne
Qui le chef meur et prudent environne,
Tandis la fleur de jeunesse fleuronne
Pour faire fruit.

Soyt l'Océan calme, sans vent, sans bruyt;
Sechée aux champs soit toute herbe qui nuyt;
Comme le jour soyt luytante la nuict;
Tout dueil se taise.

Ne pleurons plus, si ce n'est de grand aise,
Puis qu'envers nous l'ire de Dieu s'appaise,
Tant nous aymant, que de mortel mesaise
Tirer le Roy.

Escrivez tous (poëtes) cest effroy
Et le hault bien dont Dieu nous faict octroy;
Vous n'y fauldrez, et ainsi je le croy.
Ha! povres Muses!

S'il fut pery, vous estiez bien camuses.
Doncques (enfants) describez les confuses

Voyant celluy où elles sont infuses
Esvanouyr.

Puis tost après faictes les resjouyr,
Quand on leur fait les nouvelles ouyr
De la santé dont Dieu les fait jouyr,
Tant désirée.

Faictes Pallas paslé et fort descirée,
Mars tout marry, sa personne empirée,
En appelant d'Atropos trop irée
Comme d'abus.

Puis tout à coup chantez comme Phebus
Luy mesmes va par les préaux herbus
Herbes cueillir, fleurs et boutons barbus,
Fueille et racine,

Pour faire au Roy l'heureuse medecine,
Prinse dessoubz tant benivole signe,
Que nous verrons son chef blanc comme un cigue
A l'advenir.

Cela chanté, vous fauldra souvenir
De faire Mars tout joyeux devenir,
Et à Pallas la couleur revenir
Non plus marrie.

Faictes que tout pleure fort et puis rie,
Ainsi que moy, vostre dame chérie;
Certes, souvent de grande fascherie
Grand plaisir vient.

Ainsi ferez, et mieulx, s'il en souvient:
Mais à la fin de votre œuvre accomplie,

Avecques moy conclurre vous convient
Que jamais Dieu ceulx qui l'ayment n'oublie.

XIX. *Sur la maladie de s'amyé* (1528).

DIEU, qui voulus le plus hault ciel laisser,
Et ta haultesse en la terre abbaïsser,
Là où santé donnas à maintz et maintes,
Vueilles ouyr de toutes mes complainctes
Une sans plus. Vueilles donner santé
A celle-là par qui suis tourmenté.

Ta sainte voix en l'Evangile crie
Que tout vivant pour ses ennemys prie;
Gueris donc celle (ô medecin parfaict)
Qui m'est contraire, et malade me faict.

Helas, Seigneur, il semble, tant est belle,
Que plaisir prins à la composer telle.
Ne souffre pas advenir cest outrage
Que maladie efface ton ouvrage.

Son embompoinct commence à se passer,
Ja ce beau tainct commence à s'effacer,
Et ces beaulx yeulx clairs et resplendissans,
Qui m'ont navré, deviennent languissans.

Il est bien vray que ceste grand' beauté
A desservy pour sa grand' cruauté
Punition : mais, Syre, à l'advenir
Elle pourra plus douce devenir.

Pardonne luy, et fais que maladie
N'ayt point l'honneur de la faire enlaydie.
Assez à temps viendra vieillesse pasle,
Qui de ce faire a charge principale.

Et cependant, si tu la maintiens saire,
Ceulx qui verront sa beauté souveraine
Beniront toy et ta fille Nature
D'avoir formé si belle créature.

Et de ma part feray un beau cantique,
 Qui chantera le miracle autentique
 Que faict auras, admirable à chascun,
 D'en guerir deux en n'en guerissant qu'un.

Non que pour moy je leve au ciel la face ;
 Non que pour moy priere je te face ;
 Car je te doy supplier pour son bien,
 Et je la doy requerir pour le mien.

XX. *France à l'Empereur, à son arrivée, (1539).*

Si ce bas monde et toute sa rondeur
 Est embelly par la claire splendeur
 Du seul renom qui court de ta personne,
 Que doys je faire, ayant receu tant d'heur
 De veoir à l'œil la haultesse et grandeur
 De ta sacrée et auguste couronne ?
 Sera ce assez que j'en dresse et ordonne
 Arc triumpant, pyramide et colonne,
 Pour vray record à la posterité ?
 Suffira il, Cesar, que je m'adonne
 A te louer, tant que tout lieu resonance
 Ta grand' vertu et ma prosperité ?
 Non, car je voy ta magnanimité
 De si près jointe à la Divinité,
 Que si je veulx parfaire chose telle,
 Je faiz grand tort à l'immortalité,
 Qui en louant ceste benignité
 Se pense rendre encor plus immortelle.

B. *Chants tirés d'autres éditions.*XXI. *Chant royal. La Mort du juste
et du pecheur.*

N'EST il fascheux icy longuement vivre ?
 Je dis aux bons, que rien qu'affliction
 N'y trouveront ; car celui qui veut suivre
 La pieté, grand' persecution
 Luy fault souffrir, et avoir patience.
 Mieulx donc luy vault, en saine conscience,
 Comme saint Paul desirer de partir
 De ce vil corps, où vit, certes, martyr,
 Son ame, au ciel avecques Dieu ravie :
 Car à cestuy pour son dueil ressortir,
 La mort est fin et principe de vie.

O le bon gain de mort, qui nous delivre
 Tout à un coup de tribulation,
 Lequel devons diligemment poursuyvre,
 Si nous fions en Christ sans fiction,
 Victorieux par sa mort et puissance
 De mort d'enfer et peché, sans doubtance !
 Mort ne servant au juste que partir
 L'esprit du corps, et salut impartir,
 Qui de rechef, malgré mortelle envie,
 Vivant revient, car, pour vous advertir,
 La mort est fin et principe de vie.

Mais aux pecheurs voulant peché ensuyvre
 Male est la mort qui suyt damnation.
 Gardons pourtant qu'aucun de nous ne s'yvre
 D'humains plaisirs et dissolution,
 Venans après malheur et desplaisance,
 Qui donc sage est, il face penitence,

Et d'humble cœur se vueille convertir,
 Sans plus pecher ne jamais divertir,
 Car maudit est qui de grace devie;
 Mais à celluy qui s'en veult assortir,
 La mort est fin et principe de vie.

Prenons pourtant sans danger le saint livre
 De Jesuchrist pour nôstre instruction
 Entre les mains ; car au poix de la livre
 Un monde vault de reprobation.
 Là nous oyrrons icelle sapience,
 Le filz de Dieu, se disant la substance
 Qui vivre faict, et au ciel revertir
 L'homme à tousjours, sans jamais departir,
 Qui par telz motz doucement nous convie
 Croire qu'aux siens qu'il ne veult subvertir
 La mort est fin et principe de vie.

Celle mort donc, qui faict ainsi revivre
 Après mourir, pour resolution,
 N'est qu'un dormir que chascun doit consuyvre,
 Comme dict est en ma narration.
 Corrigé soit pourtant l'accoustumance
 Painsant la mort pleine de malveillance,
 Tenant un dard semblant tout néantir,
 Ce qui n'est pas ; car qui se sçait sortir
 De foy vers Dieu, au prochain asservie,
 Au ciel tendant, au Seigneur ressortir,
 La mort est fin et principe de vie.

ENVOY.

Prince haultain, pour du propos sortir,
 A qui Dieu plaist, cil sa chair amortie
 Estudira par prudente partie,
 Et que nul n'ait le voulant pervertir,
 La mort est fin et principe de vie.

XXII. *A la Royne de Navarre, de laquelle il avoit
receu une Epistre en rythme (1536).*

PLAIGNE les morts qui plaindre les voudra ;
Tant que vivray, mon cueur se resouldra
A plaindre ceulx que douleur assauldra
En cette vie.

O fleur que j'ay la premiere servie,
Ceulx que tu mis hors de peine asservie
T'ont donné peine, hélas ! non desservie ;
Bien je le sçay,

Et des ingratz tu en as fait l'essay ;
Mais puis le temps que, banni, te laissay,
Sans te laisser, à servir m'adressay
Une princesse

Qui plus que toy d'avoir ennuy ne cesse.
Ha ! Dieu du ciel ! n'auray je une maistresse,
Avant mourir, que son œil de destresse
Puisse exempter ?

N'est pas ma muse aussi propre à chanter
Un doux repos qui la peult contenter
Qu'un dur travail qui la vient tourmenter
Avec oultrance ?

Ha ! Marguerite, escoute la souffrance
Du noble cueur de Renée de France ;
Puis, comme sœur, plus fort que d'esperance
Console la.

Tu sçais comment hors son pays alla,
 Et que parens et amis laissa là ;
 Mais tu ne sçais quel traitement elle a
 En terre estrange.

De cent couleurs en une heure elle change,
 En ses repas poires d'angoisses mange,
 Et en son vin de larmes faict meslange,
 Tout par ennuy,

Ennuy receu du costé de celuy
 Qui estre deust sa joye et son appuy ;
 Ennuy plus grief que s'il venoit d'aultruy,
 Et plus à craindre.

Elle ne voit ceulx à qui se veult plaindre :
 Son œil rayant si loing ne peut atteindre,
 Et puis les monts, pour ce bien luy estaindre,
 Sont entre deux.

Peu d'amys a quiconques est loing d'eulx.
 Le Roy ton frere, et toy et tes neveux
 Estes les saints où elle faict ses vœux
 A chascune heure.

De France n'a nul grand qui la sequeure,
 Et des petits qui sont en sa demeure
 Son mary veut, sans qu'un seul y demeure,
 La rebouter.

Car rien qu'elle ayme il ne sçauroit gouster :
 C'est la geline à qui l'on veult oster
 Tous ses poussins, et scorpions bouter
 Dessoubs son aisle.

C'est la perdrix qu'on veult en la tonnelle
Faire tomber. Mais que ne pense en elle
Le Roy de qui la bonté fraternelle
Nous invoquons ?

Vouldroit il bien à bailleurs de boucons
Donner luy mesme à garder ses flaccons ?
Francs et loyaulx autour d'elle vacquons,
C'est son decore.

Mais ce fascheux, ingrat et pire encore,
Voudroit reduire en petite signore
La fleur de lys que tout le monde honnore
D'affection.

Helas ! s'il faict tant de profession
D'honneur, de loz, de reputation,
Pourquoy le train de nostre nation
Veult il deffaire ?

Faulte d'amour l'esguillonne à ce faire,
Et luy engendre un desir de desplaire
A celle là qui met à lui complaire
Merveilleux soing.

Paris, menant par force Helaine au loing,
Feit qu'elle n'eust de reconfort besoing:
Son traitement estoit un vray tesmoing
D'amitié claire.

Helas ! fault il qu'amitié se desclaire
Plustost au cueur d'un forceur adultere
Qu'en un mary ? Sçais tu pourquoy austere
Luy est ainsi ?

Il voudroit bien à la dame sans si
Oster la force et le vouloir aussi
De secourir François passans icy;
C'est leur refuge.

Bien je le sçais, à la bonne heure y fus je.
Il voudroit bien, si mon sens est bon juge,
Par quelque grand et dangereux deluge
Plus luy ravir.

Il voudroit bien jusqu'à là l'asservir,
Que d'un seul poinct ne peust au Roy servir,
Et luy a faict pour de cela chevir
Mille vacarmes.

O roy François, elle porte tes armes,
Voyre, et à toy s'adressent telz allarmes,
Dont le plus doux ne pourroit pas sans larmes
Estre deduict,

Et ne peult l'autre à raison estre induict
Par cil honneur où France l'a conduit,
Ny par enfans que tant beaux luy produict
Par mainte année.

Ni la bonté de la noble Renée,
Ni la douceur qui avec elle est née,
Ni les vertus qui l'ont environnée
N'y ont pouvoir.

J'aurois plustost entrepris d'esmouvoir,
Comme Orpheus, en l'infernal manoir,
Charon le dur, voyre Pluton le noir,
Et chien Cerbere.

O doncques, Roy, son cousin, frere et pere,
Arreste court l'entreprise impropere;
Et toy, sa sœur, en qui tant elle espere,
Mets y la main.

Un parentage autre que le germain
Y doit mouvoir ton cueur doux et humain
Si n'y pensez, mourra quelque demain
Seche et ternie.

Car, en mon cueur, si secours on luy nie,
Veu la façon comment on la manic,
Diray qu'elle est de la France bannie
Autant que moy,

Qui suis icy en angoisseux esmoy,
En attendant secours promis de toy
Par tes beaux vers, que je me ramentoy
Avecques gloire.

Et bien souvent à part moy ne puis croire
Que ta main noble ait eu de moy memoire
Jusqu'à daigner m'estre consolatoire
Par ses escrits,

Qui en mon cueur à jamais sont inscrits;
Peu ne sont leuz : leur douceur de haut prix
Et zele ardent me les eurent appris
En peu d'espace.

Car aussitost que desespoir menace
Mon œil de plus ne voir ta claire face,
Lors force m'est que de ta lettre face
Mon escusson.

Si la prononce en forme de chanson,
Plustost en un, plustost en autre son,
Puis haut, puis bas, et en ceste façon
Je me console,

Tant que mon cueur de grand' liesse vole,
Rememorant ta royale parole,
Qui me promet de m'effacer du role
Des enchassez.

Or sont delà les plus gros feux passez;
Rien n'ay meffaict; au Roy douceur abonde;
Tu es sa sœur; ces choses sont assez
Pour rappeler le plus pervers du monde.

RONDEAUX.

A. *Rondeaux compris dans l'édition de 1544.*

I. *Rondeau duquel les lettres capitales portent le nom de l'Autheur.*

COMME Dido, qui moult se courrouça
Lors qu'Eneas seule la delaisa
En son pays, tout ainsi Maguelonne
Mena son dueil. Comme très-saincte et bonne
En l'hospital toute sa fleur passa.

Nulle fortune onques ne la blessa,
Toute constance en son cueur amassa,
Mieulx esperant, et ne fut point felonne
Comme Dido.

Aussi celluy qui toute puissance a
Renvoya cil qui au boys la laissa
Où elle estoit; mais, quoy qu'on en blasonne,
Tant eust de dueil, que le monde s'estonne
Que d'un cousteau son cueur ne transpersa,
Comme Dido.

II. *Response à un rondeau qui se commençoit :*
Maistre Clément, mon bon amy.

EN un rondeau, sur le commencement,
Un vocatif, comme « Maistre Clement, »

Ne peult faillir r'entrer par huys ou porte ;
 Aux plus sçavans poëtes m'en rapporte,
 Qui d'en user se gardent sagement.

Bien inventer vous fault premierement,
 L'invention deschiffrer proprement,
 Si que raison et rythme ne soit morte
 En un rondeau.

Usez de motz receuz communement,
 Rien superflu n'y soit aucunement,
 Et de la fin quelque bon propos sorte
 Clouez tout court, rentrez de bonne sorte,
 Maistre passé serez certainement
 En un rondeau.

III. *A un créancier.*

UN bien petit de près me venez prendre
 Pour vous payer ; et si debvez entendre
 Que je n'euz onc Angloys de vostre taille ;
 Car à tous coups vous criez : baille, baille,
 Et n'ay de quoy contre vous me deffendre.

Sur moy ne fault telle rigueur estendre ;
 Car de pecune un peu ma bourse est tendre,
 Et toutesfoys j'en ay, vaille que vaille,
 Un bien petit.

Mais à vous veoir (ou l'on me puisse pendre)
 Il semble advis qu'on ne vous vueille rendre
 Ce qu'on vous doibt ; beau sire, ne vous chaille :
 Quand je seray plus garny de cliquaille
 Vous en aurez ; mais il vous fault attendre
 Un bien petit.

IV. *Du disciple soustenant son maistre (1536).*

Du premier coup entendez ma responce,
 Folz detracteurs : Mon maistre vous annonce
 Par moy, qui suis l'un de ses clers nouveaulx,
 Que pour rithmer ne vous crains deux naveaulx;
 Et eussiez vous de sens encor une once.

Si l'espargnez, tous deux je vous renonce ;
 Piquez le donc mieulx que d'espine ou ronce,
 Luy envoyant des meilleurs et plus beaulx
 Du premier coup.

Et tenez bon, ensuyvant ma semonce ;
 Car si un coup ses deux sourcilz il fronce,
 Et eussiez vous de rithmes et rondeaulx
 Plein trois barrilz, voyre quatre tonneaulx,
 Je veulx mourir s'il ne les vous deffonce
 Du premier coup.

V. *D'un qui incite une jeune dame à faire amy.*

A mon plaisir vous faictes feu et basme,
 Parquoy souvent je m'estonne, ma dame,
 Que vous n'avez quelque amy par amours.
 Au diable l'un qui fera ses clamours
 Pour vous prier quand serez vieille lame.

Or, en effect, je vous jure mon ame
 Que si j'estois jeune et gaillarde femme,
 J'en aurois un devant qu'il fut trois jours
 A mon plaisir.

Et pourquoy non ? Ce seroit grand diffame
 Si vous perdiez jeunesse, bruyt et fame
 Sans esbranler drap, satin et velours.
 Pardonnez moy si mes motz sont trop lourdz ;
 Je ne vous veulx qu'aprendre vostre game
 A mon plaisir.

VI. *De l'amoureux ardant* (1524).

Au feu qui mon cueur a choisy,
 Jectez y, ma seule Déesse,
 De l'eau de grace et de liesse,
 Car il est consommé quasy.

Amour l'a de si près saisy,
 Que force est qu'il crie sans cesse
 Au feu.

Si par vous en est dessaisy,
 Amour luy doit plus grand' destresse
 Si jamais sert autre maistresse :
 Doncques, ma dame, courez y
 Au feu.

VII. *A une medisante.*

On le m'a dict, dague à rouelle,
 Que de moy en mal vous parlez ;
 Le vin que si bien avallez
 Vous le met il en la cervelle ?

Vous estes rapporte nouvelle,
 D'autre chose ne vous meslez,
 On le m'a dict.

Mais si plus vous advient, meselle,
 Voz reins en seront bien gallez ;
 Allez, de par le diable, allez,
 Vous n'estes qu'une macquerelle,
 On le m'a dict.

VIII. *A un poëte ignorant (1536).*

Qu'on mene aux champs ce coquardeau,
 Lequel gaste, quand il compose,
 Raison, mesure, texte, et glose,
 Soit en ballade ou en rondeau.

Il n'a cervelle ne cerveau,
 C'est pourquoy si hault crier j'ose :
 Qu'on mene aux champs ce coquardeau.

S'il veult rien faire de nouveau,
 Qu'il œuvre hardiment en prose
 (J'entens s'il en sçait quelque chose),
 Car en rithme ce n'est qu'un veau
 Qu'on mene aux champs.

IX. *De la jeune dame qui a vieil mary (1527).*

EN languissant et en greffe tristesse
 Vit mon las cueur, jadis plein de liesse,
 Puis que l'on m'a donné mary vieillard.
 Helas ! pourquoy ? Rien ne sçait du vieil art
 Qu'aprend Venus, l'amoureuse déesse.

Par un desir de monstrier ma prouesse
 Souvent l'assaulx : mais il demande où est ce,
 Ou dort peult estre, et mon cueur veille à part
 En languissant.

Puis quand je veulx luy jouer de finesse,
 Honte me dict : « Cesse, ma fille, cesse,
 Garde t'en bien, à honneur prens esgard. »
 Lors je respons : « Honte, allez à l'escart ;
 Je ne veulx pas perdre ainsi ma jeunesse
 En languissant. »

X. *Du mal content d'amours* (1525).

D'ESTRE amoureux n'ay plus intention ;
 C'est maintenant ma moindre affection ;
 Car celle là de qui je cuydois estre
 Le bien aymé m'a bien faict apparoistre
 Qu'au faict d'amour n'y a que fiction.

Je la pensois sans imperfection,
 Mais d'autre amy a prins possession ;
 Et pource, plus ne me veulx entremettre
 D'estre amoureux.

Au temps present par toute nation
 Les dames sont comme un petit sion
 Qui tousjours ploye à dextre et à senestre.
 Bref, les plus fins n'y sçavent rien congnoistre,
 Parquoy concludz que c'est abusion
 D'estre amoureux.

XI. *De l'absent de s'amy* (1524).

Tout au rebours (dont convient que languisse)
 Vient mon vouloir ; car de bon cueur vous veisse,
 Et je ne puis par devers vous aller.
 Chante qui veult, balle qui veult baller,
 Ce seul plaisir seulement je voulsisse.

Et s'on me dict qu'il fault que je choysisse,
 De par deça dame qui m'esjouysse,
 Je ne sçauerois me tenir de parler
 Tout au rebours.

Si respons franc : « J'ay dame sans nul vice ;
 Autre n'aura en amour mon service ;
 Je la desire, et souhaite voler
 Pour l'aller veoir, et pour nous consoler ; »
 Mais mes souhaitz vont comme l'escrevice,
 . Tout au rebours.

XII. *De l'amant douloureux* (1524).

AVANT mes jours mort me fault encourir,
 Par un regard dont m'as voulu ferir,
 Et ne te chault de ma greffe tristesse ;
 Mais n'est ce pas à toy grande rudesse,
 Veu que tu peulx si bien me secourir ?

Auprès de l'eau me fault de soif perir ;
 Je me voy jeune, et en aa e fleurir,
 Et si me monstre estre plein de vieillesse
 Avant mes jours.

Or, si je meurs, je veulx Dieu requerir
 Prendre mon ame, et sans plus enquerir,
 Je donne aux vers mon corps plein de foiblesse ;
 Quant est du cueur, du tout je te le laisse,
 Ce nonobstant que me faces mourir
 Avant mes jours.

XIII. *A Monsieur de Pothon.*

LA où sçavez sans vous ne puis venir ;
 Vous estes cil qui povez subvenir
 Facilement à mon cas et affaire,
 Et des heureux de ce monde me faire,
 Sans qu'aucun mal vous en puisse advenir.

Quand je regarde et pense à l'advenir,
 J'ay bon vouloir de sage devenir ;
 Mais sans support je ne me puis retraire
 Là où sçavez.

Male fortune a voulu maintenir,
 Et a juré de tousjours me tenir ;
 Mais, Monseigneur, pour l'occire et deffaire,
 Envers le Roi vueillez mon cas parfaire,
 Si que par vous je puisse parvenir
 Là où sçavez.

XIII. *De la mort de Monsieur de Chissay (1517).*

D'un coup d'estoc, Chissay, noble homme et
 L'an dix et sept soubz malheureux effort [fort,
 Tomba occis au moys qu'on seme l'orge,
 Par Pomperan, qui de Bouchal et Lorge
 Fut fort blessé, quoy qu'il resistast fort.

Chissay, beau, jeune, en credit et support,
 Feit son debvoir au combat et abord ;
 Mais par hazard fut frappé en la gorge
 D'un coup d'estoc.

Dont un chascun de dueil ses levres mord,

Disant : « Helas ! l'honneste homme est il mort ? »
 Pleust or à Dieu et monseigneur saint George
 Que tout baston eust esté en la forge
 Alors qu'il fut ainsi navré à mort
 D'un coup d'estoc.

XV. *A un Poëte françois.*

MIEULX resonnant qu'à bien louer facile
 Est ton renom volant du domicile
 Palladial vers la terrestre gent,
 Puis vers les cieulx, dont as le tiltre gent
 D'Aigle moderne, à suyvre difficile.

Je dy moderne, antique en façons mille,
 Ce qui près toy me rend bas et humile,
 D'autant que plomb est plus sourd que l'argent
 Mieulx resonnant.

Ainsi ma plume, en qui bourbe distille,
 Veult esclarcir l'onde claire et utile,
 Dont le gravier est assez refulgent
 Pour troubler l'œil de l'esprit indigent,
 Qui en tel cas a besoing d'autre stile
 Mieulx resonnant.

XVI. *Au seigneur Theocrenus, lisant à ses disciples.*

PLUS proufitable est de t'escouter lire
 Que d'Apollo ouyr toucher la lyre,
 Où ne se prend plaisir que pour l'oreille ;
 Mais en ta langue ornée et nompareille
 Chascun y peult plaisir et fruit eslire.

Ainsi, d'autant qu'un Dieu doibt faire et dire

Mieulx qu'un mortel chose où n'ayt que redire,
 D'autant il fault estimer ta merveille
 Plus proufitable.

Bref, si dormir plus que veiller peult nuyre,
 Tu dois en loz par sus Mercure bruyre,
 Car il endort l'œil de celuy qui veille,
 Et ton parler les endormis esveille,
 Pour quelque jour à repos les conduyre
 Plus proufitable.

XVII. *A Estienne du Temple.*

TANT est subtil et de grande efficace
 Le tien esprit, qu'il n'est homme qui face
 Chose qui plus honneur et loz conserve ;
 Et ce qu'as faict, roy, seigneur, serf ne serve
 Ne le fait onc : je metz raison en face.

Qui veult descendre en la vallée basse,
 Monté doit estre avant en haulte place ;
 Mais ton esprit tout le contraire observe,
 Tant est subtil.

Descendu es des Temples quant à race,
 Et puis monté au temple quant à grace,
 Je dy au temple excellent de Minerve ;
 Bref, ton descendre est d'antique reserve,
 Et ton monter le ciel crystallin passe,
 Tant est subtil.

XVIII. *Estienne Clavier à Clement Marot.*

POUR bien louer une chose tant digne
 Comme ton sens, il fault sçavoir condigne ;

*Mais moi, povret d'esprit et de sçavoir,
Ne puis atteindre à si haut concevoir,
Dont de despit souvent me pais et disne.*

*Car je congnois que le fons et racine
De tes escriptz ont prins leur origine
Si trèsprofondz, que je n'y puis rien voir
Pour bien louer.*

*Donc, orateurs, chascun de vous consigne
Termes dorez puysez en la piscine
Palladiane, et faites le devoir
Du fils Marot en telle estime avoir
Qu'il n'a second en poësie insigne
Pour bien louer.*

XIX. *Response audict Clavier.*

POUR bien louer et pour estre loué
De tous espritz tu dois estre alloué,
Fors que du mien, car tu me plus que loues ;
Mais en louant plus haults termes alloues
Que la saint Jehan, ou Pasques ou Noué.

Qui noue mieulx, respons, ou C ou E ?
J'ay jusque icy en eau basse noué ;
Mais dedans l'eau Caballine tu noues,
Pour bien louer.

C c'est Clement, contre chagrin cloué ;
E est Estienne, esveillé, enjoué ;
C'est toy, qui maintz de loz trèsamples doues ;
Mais endroit moi tu fais cignes les oues,
Quoy que de loz doibves estre doué,
Pour bien louer.

XX. *A Jehanne Gaillarde, lyonnoise.*

D'AVOIR le prix en science et doctrine
 Bien merita de Pisan la Cristine
 Durant ses jours ; mais ta plume dorée
 D'elle seroit à present adorée,
 S'elle vivoit par volonté divine.

Car tout ainsi que le feu l'or affine,
 Le temps a faict nostre langue plus fine,
 De qui tu as l'eloquence assurée
 D'avoir le prix.

Donques, ma main, rens toy humble et benigne,
 En donnant lieu à la main feminine ;
 N'escris plus rien en rithme mesurée,
 Fors que tu es une main bien heurée
 D'avoir touché celle qui est tant digne
 D'avoir le prix.

XXI. *Response de ladicte Gaillarde.*

*DE m'acquiter je me trouve surprise.
 D'un foible esprit, car à toy n'ay sçavoir
 Correspondant : tu le peulx bien sçavoir,
 Veu qu'en cet art plus qu'autre l'on te prise.*

*Si fusse autant eloquente et apprise
 Comme tu dys, je ferois mon devoir
 De m'acquitter.*

*Si veulx prier la grace en toy comprise
 Et les vertus qui tant te font valoir
 De prendre en gré l'affectueux vouloir
 Dont ignorance a rompu l'entreprise
 De m'acquitter.*

XXII. *A celui dont les lettres capitales portent le nom.*

VEU ton esprit, qui les autres surpasse,
Je m'esbahys comme je prens audace
Composer vers. Est ce pour te valoir
Touchant cest art? C'est plus tost bon vouloir,
Ou franc desir, qui mon cueur induit à ce.

Rien n'est mon faict ; le tien est don de grace :
Bref, ta façon en peu de rithme embrasse
Raison fort grande, et sans grand'peine avoir,
Veu ton esprit.

Or desormais je veulx suyvré la trasse
De ton hault sens, duquel la veine passe
Entre les rocz du profond concevoir.
A tant me tays, mais si en tel sçavoir
Veulx t'adonner, tu seras l'oultre passe,
Veu ton esprit.

XXIII. *De Madame la duchesse d'Alençon, seur unique du Roy.*

SANS rien blasmer, je sers une maistresse
Qui toute femme ayant noble haultesse
Passe en vertus, et qui porte le nom
D'une fleur belle, et en royal surnom
Demonstre bien son antique noblesse.

En chasteté elle excède Lucesse :
De vif esprit, de constance et sagesse,
C'en est l'enseigne et le droict gouffanon,
Sans rien blasmer.

On pourroit dire : « Il l'estime sans cesse,
 Pource que c'est sa Dame et sa Princesse. »
 Mais on sçait bien si je dy vray ou non.
 Bref, il ne fut en louable renom
 Depuis mille ans une telle duchesse,
 Sans rien blasmer.

XXIII. *A ses amys* (1524).

IL n'en est rien de ce qu'on vous revelle ;
 Ceulx qui l'ont dit ont faulte de cervelle,
 Car en mon cas il n'y a mesprison,
 Et par dedans ne vy jamais prison ;
 Doncques, amys, l'ennuy qu'avez, ostez le.

Et vous, causeurs pleins d'envie immortelle,
 Qui voudriez bien que la chose fust telle,
 Crevez de dueil, de despit ou poison,
 Il n'en est rien.

Je rys, je chante en joye solennelle ;
 Je sers ma Dame, et me console en elle ;
 Je rithme en prose (et peult estre en raison) ;
 Je sors dehors, je r'entre en la maison ;
 Ne croyez pas donques l'autre nouvelle :
 Il n'en est rien.

XXV. *D'un qui se plainct de Mort et d'Envie*
 (1529).

DEPUIS quatre ans Faulx Rapport vicieux
 Et de la Mort le dard pernicieux
 Ont faict sur moy tomber maint grand orage :
 Mais l'un des deux m'a navré en courage
 Trop plus que l'autre, et en bien plus de lieux.

Touchant Rapport, en despit de ses yeulx
 Je vy tousjours riche, sain et joyeux,
 Combien qu'a tort il m'ayt faict grand dommage
 Depuis quatre ans.

Mais quand de Mort le remors furieux
 S'en vient par foys passer devant mes yeulx,
 Lors suis contrainct de blasmer son oultrage;
 Car cil tout seul m'a plus donné de rage
 Que n'a Envie, et tous les envieux,
 Depuis quatre ans.

XXVI. *D'un qui se complainct de Fortune.*

FAULSE Fortune, ô que je te vy belle !
 Las ! qu'à present tu m'es rude et rebelle !
 O que jadis feiz bien à mon desir,
 Et maintenant me fais le desplaisir
 Que je craignois plus que chose mortelle !

Enfans nourriz de sa gauche mammelle,
 Composons luy (je vous prie) un libelle
 Qui pique dru et qui morde à loisir
 Faulse Fortune.

Par sa rigueur (helas !) elle m'expelle
 Du bien que j'ay, disant, puis qu'il vient d'elle,
 Qu'elle peult bien du tout m'en dessaisir
 Mais en fin Mort mort me fera gesir,
 Pour me venger de sa sœur la cruelle
 Faulse Fortune.

Près de la tombe en laquelle on l'inhume
En grand regret.

Regret m'en blesse, et si sçay bien au fort
Qu'il fault mourir, et que le desconfort
(Soit court ou long) n'y sert que d'amertume ;
Mais vraye amour est de telle coustume,
Qu'elle contrainct les amys plaindre fort
En grand regret.

XXXI. *Du vendredy saint.*

DUEIL ou plaisir me fault avoir sans cesse :
Dueil quand je voy (ce jour plein de rudesse)
Mon Redempteur pour moy en la croix pendre ;
Ou tout plaisir, quand pour son sang espandre
Je me voy hors de l'infornelle presse.

Je riray donc : non, je prendray tristesse :
Tristesse ? ouy, dy je, toute liesse.
Bref, je ne sçay bonnement lequel prendre,
Dueil ou plaisir.

Tous deux sont bons, selon que Dieu nous dresse ;
Ainsi la mort qui le Sauveur oppresse
Faict sur noz cueurs dueil et plaisir descendre ;
Mais nostre mort, qui enfin nous faict cendre,
Tant seulement l'un ou l'autre nous laisse,
Dueil ou plaisir.

XXXII. *De la conception de Nostre Dame (1520).*

COMME nature est en peché ancrée
Par art d'Enfer, grace, qui nous re crée

Par art du ciel, Marie en garantit ;
 Car autrement cil qui se y consentit
 Ne l'eust jamais à son Filz consacrée.

Mais il peult tout, et veult et luy aggrée
 Qu'un filz sacré aye mere sacrée,
 Ce qu'elle fut, et vice ne sentit,
 Comme nature.

Nature, trop de fol desir oultrée,
 Est en peché originel entrée,
 Et sans baptesme onc homme n'en partit.
 Mesmes jamais la Vierge n'en sortit :
 Aussi jamais elle n'y fit entrée
 Comme nature.

XXXIII. *De la veue des Roys de France et d'Angleterre entre Ardres et Guignes (1520).*

DE deux grans Roys la noblesse et puissance
 Veue en ce lieu, nous donne congnoissance
 Qu'amytié prend courage de lyon
 Pour ruer jus vieille rebellion,
 Et mettre sus de paix l'esjouyssance.

Soit en beauté, sçavoir et contenance,
 Les anciens n'ont point de souvenance,
 D'avoir onc veu si grand' perfection
 De deux grans roys.

Et le festin, la pompe et l'assistance
 Surpasse en bien le triumphe et prestance
 Qui fut jadis sur le mont Pelyon :
 Car de là vint la guerre d'Ilion ;
 Mais de cecy vient paix et alliance
 De deux grans roys.

XXXIII. *De ceulx qui alloient sur mulle au camp
d'Attigny (1521).*

Aux champs, aux champs, braves, qu'on ne vous
Prenez harnoys, l'arc, la fleche et la trousse [trousse!
Pour vous deffendre en Haynault ou Milan,
Et gardez bien d'y empongnier mal an,
Car le drap d'or bien peu sert quand on poulse.

Raison pourquoy ? On se y bat et courrousse
Plus qu'à chasser à quelque beste rousse,
Ou à voller la pye ou le millan
Aux champs.

En cestuy camp, où la guerre est si douce,
Allez sur mulle avecques une housse,
Aussi tousez qu'un moyne ou capellen :
Mais vous vouldriez estre en Hierusalem
Quand ce viendra à donner la secousse
Aux champs.

XXXV. *Au Roy (1521).*

Au departir de la ville de Reims,
Faulte d'argent me rend foible de reins,
Roy des François, voire de telle sorte
Que ne sçay pas comme d'icy je sorte,
Car mon cheval tient mieulx que par les creins.

Puis l'hoste est rude et plein de gros refrains:
Je y laisseray mors, bossettes et frains,
Ce m'a il dit, ou le diable l'emporte,
Au departir.

Si vous supply, Prince que j'ayme et crains,
 Faictes miracle : avecques aucuns grains
 Ressuscitez ceste personne morte,
 Ou autrement demourray à la porte
 Avec plusieurs qui sont à ce contrainctz
 Au departir.

XXXVI. *D'un lieu de plaisance (1524).*

PLUS beau que fort ce lieu je puis juger,
 Parquoy le veulx non pas comparer
 A Ilion, non à Troye la grande,
 Mais bien au val tapissé de lavande
 Où s'endormit Paris, jeune berger.

En ce beau lieu Dyane vient loger;
 Ne vueillez donc sur luy faulte songer
 Car il est tel comme elle le demande,
 Plus beau que fort.

Maintz ennemys le viennent assieger,
 Dont le plus rude est le serein legier,
 L'autre le geay, la passe, la callande;
 Ainsi la dame (à qui me recommande)
 S'esbat à veoir la guerre en son verger
 Plus beau que fort.

XXXVII. *D'aucunes nonnains.*

HORS du convent l'autrehyer soubz la coul-
 Je rencontray mainte nonne proprette, [drette
 Suyvant l'abbesse en grand devotion ;
 Si cours après, et par affection
 Vins aborder la plus jeune et tendrette.

Je l'araisonne, elle plainct et regrette,
 Dont je congneus (certes) que la povrette
 Eust bien voulu autre vacation
 Hors du convent.

Toutes avoient soubz vesture secrette
 Un tainct vermeil, une mine saffrette,
 Sans point avoir d'amour fruition.
 Ha ! (dis je lors) quelle perdition
 Se faict icy de ce dont j'ay souffrette
 Hors du convent.

XXXVIII. *D'alliance de pensée.*

UN mardy gras, que tristesse est chassée,
 M'advint par heur d'amytié pourchassée
 Une pensée excellente et loyale ;
 Quand je dirois digne d'estre royale,
 Par moy seroit à bon droict exaulcée ;
 Car de rithmer ma plume dispensée
 (Sans me louer) peult louer la pensée,
 Qui me survint dansant en une sale
 Un mardy gras.

C'est celle qu'ay d'alliance pressée
 Par ces attraicts ; laquelle à voix baissée
 M'a dit : « Je suis ta pensée féale,
 Et toy la mienne, à mon gré, cordiale. »
 Nostre alliance ainsi fut commencée
 Un mardy gras.

XXXIX. *De sa grande amye (1525).*

DEDANS Paris, ville jolie,
 Un jour, passant melancolie,
 Je prins alliance nouvelle
 A la plus gaye damoyselle
 Qui soit d'icy en Italie.

D'honesteté elle est saisie,
 Et croy (selon ma fantasie)
 Qu'il n'en est gueres de plus belle
 Dedans Paris.

Je ne la vous nommeray mye,
 Si non que c'est ma grand'amyce;
 Car l'alliance se fait telle
 Par un doux baiser que j'eus d'elle,
 Sans penser aucune infamie,
 Dedans Paris.

XL. *De troys alliances.*

TANT et plus mon cueur se contente
 D'alliances, car autre attente
 Ne me scauroit mieulx assouvir,
 Veu que j'ay (pour honneur suyvir)
 Pensée, Grand'Amye, et Tante.

La Pensée est noble et prudente;
 La Grand'Amye belle et gente;
 La Tante en bonté veulx pleuvir
 Tant et plus.

Et ce rondeau je luy presente;
 Mais, pour conclusion decente,

La premiere je veulx servir,
De l'autre l'amour desservir;
Croire la tierce est mon entente
Tant et plus.

*XLII. Aux Damoyelles paresseuses d'escrire
à leurs amys.*

BON jour, et puis, quelles nouvelles?
N'en sçauroit on de vous avoir?
S'en bref ne m'en faictes sçavoir,
J'en feray de toutes nouvelles.

Puis que vous estes si rebelles,
Bon vespre, bonne nuict, bon soir,
Bon jour.

Mais si vous cueillez des groyselles,
Envoyez m'en; car, pour tout voir,
Je suis gros : mais c'est de vous veoir
Quelque matin, mes damoyelles;
Bon jour.

*XLIII. De celuy qui nouvellement a receu lettres de
s'amy (1527).*

A MON desir, d'un fort singulier estre
Nouveaux escriptz on m'a faict apparoistre
Qui m'ont ravy, tant qu'il fault que par eulx
Aye liesse ou ennuy langoureux :
Pour l'un ou l'autre Amour si m'a faict naistre.

C'est par un cueur que du mien j'ay faict maistre,
Voyant en luy toutes vertus accroistre,
Et ne crains fors qu'il soit trop rigoureux
A mon desir.

C'est une dame en faictz et dictz adextre,
 C'est une dame ayant la sorte d'estre
 Fort bien traictant un loyal amoureux.
 Pleust or à Dieu que fusse assez heureux
 Pour quelque jour l'esprouver et congnoistre
 A mon desir.

XLIII. *De trois couleurs, gris, tanné et noir.*

GRIS, tanné, noir, porte la fleur des fleurs
 Pour sa livrée, avec regretz et pleurs.
 Pleurs et regretz en son cueur elle enferme,
 Mais les couleurs dont ses vestementz ferme
 Sans dire mot exposent ses douleurs.

Car le noir dit la fermeté des cueurs,
 Gris le travail, et tanné les langueurs ;
 Par ainsi c'est langueur en travail ferme,
 Gris, tanné, noir.

J'ay ce fort mal par elle et ses valeurs,
 Et en souffrant ne crains aucuns malheurs,
 Car sa bonté de mieulx avoir m'affirme ;
 Ce nonobstant, en attendant le terme,
 Me fault porter ces trois tristes couleurs,
 Gris, tanné, noir.

XLIIII. *D'un soy deffiant de sa Dame (1525).*

PLUS qu'en autre lieu de la ronde
 Mon cueur vole comme l'aronde
 Vers toy, en prieres et dictz ;
 Mais si asprement l'escondis,
 Que noyer le fais en clair unde.

Dont ne puis croire, ou l'on me tonde,
 Que ton cueur à m'aymer se fonde,
 Quand tous biens m'y sont interdictz
 Plus qu'en autre lieu.

Car il n'y a princcesse au monde
 Qui m'aymast d'amour si profonde
 Comme celle que tu me dis,
 Qui ne m'ouvrist le paradis
 De jouyssance, où grace abonde
 Plus qu'en autre lieu.

XLV. De celuy qui ne pense qu'en s'amy.

TOUTES les nuictz je ne pense qu'en celle
 Qui a le corps plus gent qu'une pucelle
 De quatorze ans, sur le poinct d'enrager,
 Et au dedans un cueur, pour abreger,
 Autant joyeux qu'eut oncques damoyselle,
 Elle a beau tainct, un parler de bon zelle
 Et le tetin rond comme une groizelle :
 N'ay je donc pas bien cause de songer
 Toutes les nuictz ?

Touchant son cueur, je l'ay en ma cordelle.
 Et son mary n'a sinon le corps d'elle ;
 Mais toutesfoys, quand il vouldra changer,
 Prenne le cueur, et, pour le soulager,
 J'auray pour moy le gent corps de la belle
 Toutes les nuictz.

XLVI. *De celui qui entra de nuict chez s'amy.*

DE nuict et jour fault estre aventureux
 Qui d'amours veult avoir biens plantureux.
 Quant est de moy, je n'euz onc craincte d'ame,
 Fors seulement, en entrant chez ma dame,
 D'estre apperceu des langars dangereux.

Un soir bien tard me feirent si paoureux
 Qu'advis m'estoit qu'il estoit jour pour eulx ;
 Mais si entray je, et n'en vint jamais blasme
 De nuict et jour.

La nuict je prins d'elle un fruict savoureux,
 Au point du jour vey son corps amoureux,
 Entre deux draps plus odorans que basme.
 Mon œil adonc, qui de plaisir se pasmie,
 Dit à mes bras : « Vous estes bien heureux
 De nuict et jour. »

XLVII. *Du content en amour (1524).*

LA me tiendray où à present me tien,
 Car ma maistresse au plaisant entretien
 M'ayme d'un cueur tant bon et desirable
 Qu'on me devroit appeller miserable
 Si mon vouloir estoit autre que sien.

Et fuisse Helaine au gracieux maintien,
 Qui me vinst dire : « Amy, fais mon cueur tien, »
 Je respondrois : « Point ne seray muable ;
 Là me tiendray. »

Qu'un chascun donc voyse chercher son bien ;

Quant est à moy, je me trouve trèsbien :
 J'ay dame belle, exquise et honorable ;
 Parquoy, fusse je unze mille ans durable,
 Au dieu d'amours ne demanderay rien ;
 Là me tiendray.

XLVIII. *D'un delaisé de s'amy* (1525).

Tout à part soy est melancolieux
 Le tien servant, qui s'elongne des lieux
 Là où l'on veult chanter, danser et rire ;
 Seul en sa chambre il va ses pleurs escrire,
 Et n'est possible à luy de faire mieulx.

Car quand il pleut et le soleil des cieulx
 Ne reluyt point, tout homme est soucieux,
 Et toute beste en son creux se retire
 Tout à part soy.

Or maintenant pleut larmes de ses yeulx,
 Et toy qui es son soleil gratieux,
 L'as delaisé en l'ombre de martyre ;
 Pour ces raisons, loing des autres se tire,
 Que son ennuy ne leur soit ennuyeux,
 Tout à part soy.

XLIX. *De celuy de qui l'amy a faict nouvel amy* (1525).

Jusque à la mort dame t'eusse clamée,
 Mais un nouveau t'a si bien reclamée,
 Que tu ne veulx qu'à son leurre venir ;
 Si ne peulx tu contre moy soustenir
 Parquoy l'amour deust estre consommée.

- Car en tous lieux tousjours t'ay estimée
Et si on dict que je t'ay deprimée,
Je dy que non, et le veulx maintenir
Jusque à la mort.

Dieu doit que pis tu n'en sois renommée;
Car, s'il est sceu, tu en seras nommée
Femme sans cueur, qui ne se peult tenir
D'aller au change, et à grand tort banni-
Celluy qui l'eust parfaictement aymée
Jusque à la mort.

L. *D'un amant marry contre sa dame* (1525).

Du tout me veulx desheriter
De ton amour ; car prouffiter
Je n'y pourrois pas longue espace,
Veu qu'un autre reçoit ta grace,
Sans mieulx que moy la meriter.

Puis qu'à toy se veult presenter,
De moy se devra contenter,
Car je luy quitteray la place
Du tout.

Tes graces sont fort à noter ;
On n'y scauroit mettre n'oster :
Tu as beau corps et belle face ;
Mais ton cueur est plein de fallace :
Voilà qui m'en faict deporter
Du tout.

LI. *D'alliance de seur* (1527).

PAR alliance ay acquis une seur
 Qui en beauté, en grace et en douceur
 Entre un millier ne trouve sa pareille.
 Aussi mon cueur à l'aymer s'appareille,
 Mais d'estre aymé ne se tient pas bien seur.

Las ! elle m'a navré de grand' vigueur,
 Non d'un cousteau, ne par hayne ou rigueur,
 Mais d'un baiser de sa bouche vermeille,
 Par alliance.

Cil qui la veoit jouyt d'un très-hault heur ;
 Plus heureux est qui parle à sa haulteur,
 Et plus heureux à qui preste l'oreille ;
 Bien heureux donc devroit estre à merveille
 Qui en amour seroit son serviteur
 Par alliance.

LII. *D'une Dame ayant beauté et grace.*

GRANDE vertu et beauté naturelle
 Ne sont souvent en forme corporelle ;
 Mais ta forme est en beauté l'oultre-passe
 D'autant que l'or tous les metaulx surpasse,
 Et si voit on mainte vertu en elle.

Aussi par tout en vole la nouvelle,
 Et ce qui plus ton renom renouvelle,
 C'est que tu as, toy seule, double grace,
 Grande vertu.

Grace en maintien et en parolle belle ;

Grace en après, que mercy on appelle.
 L'une contraint que t'amour on pourchasse,
 L'autre de toy la jouyssance brasse :
 Je te supply, use envers moy d'icelle
 Grande vertu.

LIII. *A la jeune Dame melancolique et solitaire*
 (1527).

PAR seule amour qui a tout surmonté
 On trouve grace en divine bonté,
 Et ne la fault par autre chemin querre;
 Mais tu la veulx par cruaulté conquerre,
 Qui est contraire à bonne volonté.

Certes, c'est bien à toy grand' cruaulté
 D'user en dueil ta jeunesse et beauté,
 Que t'a donné nature sur la terre
 Par seule amour.

En sa verdeur se resjouit l'esté,
 Et sur l'yver laisse joyeuseté:
 En ta verdeur plaisir donques asserre;
 Puis tu diras, si vieillesse te serre:
 « Adieu le temps qui si bon a esté
 Par seule amour. »

LIIII. *A une Dame luy offrant cueur et service*
 (1527).

TANT seulement ton amour te demande,
 Te suppliant que ta beauté commande
 Au cueur de moy comme à ton serviteur,
 Quoy que jamais il ne desservit heur
 Qui procedast d'une grace si grande.

Croy que ce cueur de te congnoistre amande,
 Et volontiers se rendroit de ta bande,
 S'il te plaisoit luy faire cest honneur
 Tant seulement.

Si tu le veulx, metz le soubz ta commande;
 Si tu le prens, las! je te recommande
 Le triste corps : ne le laisse sans cueur,
 Mais loges y le tien, qui est vainqueur
 De l'humble serf qui son vouloir te mande
 Tant seulement.

LV. A une Dame pour la louer (1529).

Rondeau où toute aigreur abonde,
 Va veoir la douceur de ce monde:
 Telle douceur t'adoucira,
 Et ton aigreur ne l'aigrira.

TROP plus qu'en autre en moy s'est arresté
 Fascheulx ennuy : car yver et esté
 N'ay veu que fraulde, hayne, vice et oppresse
 Avec chagrin; et durant ceste presse,
 Plus mort que vif au monde j'ay esté.

Mais le mien cueur lors de vie absent
 Commence à vivre et revient à santé,
 Et tout plaisir vers moy prend son adresse
 Trop plus qu'en autre.

Car maintenant j'apperçoy loyaulté,
 Je voy à l'œil Amour et féaulté,
 Je voy vertu, je voy pleine liesse.
 Tout cela voy : voyre mais en qui est ce?
 C'est en vous seule, où gist toute beauté
 Trop plus qu'en autre.

LVI. *A la fille d'un painctre d'Orléans, belle
entre les autres.*

Au temps passé Apelles, painctre sage,
Feit seulement de Venus le visage,
Par fiction; mais pour plus hault atteindre,
Ton pere a faict de Venus, sans rien faindre,
Entierement la face et le corsage;

Car il est painctre, et tu es son ouvrage,
Mieulx ressemblant Venus de forme et d'aage
Que le tableau qu'Apelles voulut paindre
Au temps passé.

Vray est qu'il fait si belle son image,
Qu'elle eschauffoit en amour maint courage;
Mais celle là que ton pere a sceu taindre
Y met le feu, et a dequoy l'estaindre.
L'autre n'eut pas un si gros avantage
Au temps passé.

LVII. *Du baiser de s'amy (1524).*

EN la baisant m'a dit : « Amy sans blasme,
Ce seul baiser, qui deux bouches embasme,
Les arres sont du bien tant esperé. »
Ce mot elle a doucement proferé,
Pensant du tout appaiser ma grand' flame.

Mais le mien cueur adonc plus elle enflame,
Car son alaïne odorant plus que basme
Souffloit le feu qu'Amour m'a préparé,
En la baisant.

Bref, mon esprit, sans congnoissance d'ame,
 Vivoit alors sur la bouche à ma dame,
 Dont se mouroit le corps enamouré;
 Et si la levre eust gueres demouré
 Contre la mienne, elle m'eust succé l'ame
 En la baisant.

LVIII. *Pour un qui est allé loing de s'amy*
 (1524).

LOING de tes yeulx t'amour me vient poursuy-
 Autant ou plus qu'elle me souloit suivre [vre
 Auprès de toy; car tu as (pour tout seur)
 Si bien gravé dedans moy ta douceur,
 Que mieulx graver ne se pourroit en cuivre.

Le corps est loing, plus à toy ne se livre;
 Touchant le cueur, ta beauté m'en delivre;
 Ainsi je suis (long temps a) sans mon cueur
 Loing de tes yeulx.

Or l'homme est mort qui n'a son cueur delivre;
 Mais endroit moy ne s'en peult mort ensuyvre,
 Car si tu as le mien plein de langueur,
 J'ay avec moy le tien plein de vigueur,
 Lequel autant que le mien me faict vivre
 Loing de tes yeulx.

LIX. *De la paix traictée à Cambray par*
trois Princesses (1529).

DESSUS la terre on voit les trois déesses,
 Non pas les trois qui après grans liesses
 Myrent au monde aspre guerre et discord :

Ces trois icy avec paix et accord
Rompent de Mars les cruelles rudesses.

Par ces trois là, entre tourbes et presses,
La pomme d'or causa grandes oppresses:
Par ces trois cy l'olive croist et sort
Dessus la terre.

S'elle fleurist, sont divines largesses;
S'elle fletrist, sont humaines sagesses:
Et en viendra (si l'arbre est bon et fort),
Gloire à Dieu seul, aux hommes reconfort,
Amour de peuple aux trois grandes Princesses
Dessus la terre.

LX. *A Monseigneur de Belleville.*

EN attendant que plus grand œuvre face
Pour presenter devant la clere face
De Diana, seigneur tant estimé,
Prens cest escript mal poly et limé,
Et, si lourd suis, mes offenses efface.

Si respondray je à ton envoy, qu'Orace
N'amenderoit; voyre mais, quand sera ce?
Tu le sçauras par ce rondeau rithmé
En attendant.

Ce sera lors que ma Muse trop basse
Se haulsera pour louer l'oultre passe
En bruyt et los qui par tout est semé.
Loyal amant trèsdigne d'estre aymé,
Vueille moy mettre et tenir en sa grace
En attendant.

LXI. *Sur la devise de Madame de Lorraine,
Amour et Foy (1530).*

AMOUR et Foy sont bien appariez,
Voyre trop mieulx ensemble mariez
Que les humains qu'en ce monde on marie;
Car jamais Foy de l'Amour ne varie,
Et vous, humains, bien souvent variez.

Dames de cueur, icy estudiez:
Ces deux beaulx dons Dieu vous a dediez,
Et sont séans en haulte seigneurie
Amour et Foy.

Tant sont uniz, tant sont bien alliez,
Qu'oublant l'un, l'autre vous oubliez:
Si l'Amour fault, la Foy n'est plus chérie;
Si Foy perit, l'Amour s'en va perie;
Pour ce les ay en devise liez,
Amour et Foy.

LXII. *De l'Amour du siecle antique (1525).*

AU bon vieulx temps un train d'amour regnoit
Qui sans grand art et dons se demenoit,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'estoit donné toute la terre ronde,
Car seulement au cueur on se prenoit.

Et si par cas à jouyr on venoit,
Sçavez-vous bien comme on s'entrenoit?
Vingt ans, trente ans : cela duroit un monde
Au bon vieulx temps.

Or est perdu ce qu'amour ordonnoit: [n'oyt:
 Rien que pleurs fainctz, rien que changes on
 Qui voudra donc qu'à aymer je me fonde,
 Il faut premier que l'amour on refonde,
 Et qu'on la meine ainsi qu'on la menoit
 Au bon vieulx temps.

LXIII. *Responce par Victor Brodeau au
 precedent.*

AU bon vieulx temps, que l'amour par bouquetz
 Se demenoit, et par joyeux caquetz,
 La femme estoit trop sottte ou trop peu fine;
 Le temps, depuis, qui tout fine et affine,
 Lui a monstré à faire ces acquestz.

Lors les seigneurs estoient petits nacquetz,
 D'aulx et oignons se faisoient les banquetz,
 Et n'estoit bruict de ruer en cuisine
 Au bon vieulx temps.

Dames aux huys n'avoient clefs ne loquetz;
 Leur garderobe estoit petits pacquetz
 De canevas ou de grosse estamine;
 Or, dyamans, on laissoit en leur mine,
 Et les couleurs porter aux perroquetz,
 Au bon vieulx temps.

LXIV. *D'une Dame à un importun.*

TANT seulement ton repos je desire,
 T'advertissant (puis qu'il faut le te dire)
 Que je ne suis disposée à t'aymer;
 Si pour cueillir tu veulx donques semer,
 Trouve autre champ, et du mien te retire.

Bref, si ton cueur plus à ce chemin tire,
 Il ne fera que augmenter son martyre,
 Car je ne veulx serviteur te nommer
 Tant seulement.

Tu peulx donc bien autre maistresse eslire;
 Que pleust à Dieu qu'en mon cueur peusses lire,
 Là où Amour ne t'a sceu imprimer;
 Et m'esbahy (sans rien desestimer)
 Comment j'ay pris la peine de t'escrire
 Tant seulement.

LXV. *De la mal mariée qui ne veult faire amy*
 (1527).

CONTRE raison Fortune l'esvollée
 Trop lourdement devers moy est vollée,
 Quand pour loyer de ma grand' loyauté
 Du mien espoux je n'ay que cruauté,
 En lieu d'en estre en mes maulx consolée.

Or d'autre amy ne seray je accollée,
 Et aymerois mieulx estre decollée
 Contre raison.

La fleur des champs n'est sechée et foulée
 Qu'en temps d'yver; mais moy, povre affollée,
 Pers en tout temps la fleur de ma beauté.
 Helas! ma mere, en qui j'ay privauté,
 Reconfortez la povre desolée
 Contre raison.

LXVI. *De l'inconstance d'Ysabeau* (1525).

COMME inconstante et de cueur faulse et lasche
 Elle me laisse. Or, puis qu'ainsi me lasche,

A vostre advis, ne la doys je lascher !
 Certes ouy; mais autrement fascher
 Je ne la veulx, combien qu'elle me fasche.

Il luy fauldroit (au train qu'à mener tasche)
 Des serviteurs à journée et à tasche;
 En trop de lieux veult son cueur attacher
 Comme inconstante.

Or, pour couvrir son grand vice et sa tache,
 Souvent ma plume à la louer s'attache:
 Mais à cela je ne veulx plus tascher,
 Car je ne puis son mauvais bruyt cacher
 Si seurement qu'elle ne le descache
 Comme inconstante.

LXVII. *Rondeau parfait. A ses amys après sa
 delivrance (1526).*

EN liberté maintenant me pourmaine,
 Mais en prison pourtant je fuz cloué;
 Voylà comment Fortune me demaine:
 C'est bien et mal. Dieu soit du tout loué.

Les envieux ont dit que de Noué
 N'en sortiroy; que la mort les emmaine!
 Maulgré leurs dens le neu est desnoué:
 En liberté maintenant me pourmaine.

Pourtant, si j'ay fasché la Court Rommaine,
 Entre meschans ne fuz onc alloué:
 De bien famez j'ay hanté le dommaine,
 Mais en prison pourtant je fuz cloué.

Car aussitost que fuz desadvoué
 De celle là qui me fut tant humaine,

Bien tost après à saint Pris fuz voué ;
Voilà comment Fortune me demaine.

J'euz à Paris prison fort inhumaine ;
A Chartres fuz doucement encloué ;
Maintenant voys où mon plaisir me maine :
C'est bien et mal. Dieu soit de tout loué.

Au fort, amys, c'est à vous bien joué,
Quand vostre main hors du per me ramaine.
Éscript et faict d'un cueur bien enjoué,
Le premier jour de la verte semaine,
En liberté.

LXVIII. *L'adieu de France à l'Empereur (1540).*

ADIEU, Cesar, Prince bien fortuné,
De vray honneur par vertu couronné ;
Adieu le chef de la noble Toyson,
Au departir de la propre maison
Dont le bon Duc ton grand ayeul fut né.

Quand je t'auray cent foys adieu donné,
Et à grand dueil des yeulx abandonné,
Le cueur fera pour toy son oraison
Adieu.

Le suppliant qu'un jour j'à ordonné
Te voye icy des tiens environné :
J'entens des tiens qui sont miens par raison.
Or j'attendray ceste heureuse saison
En grand desir que tu sois retourné.
Adieu, Cesar.

B. *Rondeaux tirés d'autres éditions.*—
LXIX.

Au cueur ne peult un chascun commander,
 Ne les raisons de son vueil demander
 Pour les entendre à sa perfection;
 Cela, pour vray, gist à l'affection
 Qui sert de luy pour nuyre ou amender.

L'œil fourvoyé se peult contremander,
 Bouche obéyr pour se recommander,
 Bien que ce soit dissimulation
 Au cueur.

La main se peult à tous faictz hazarder,
 L'oreille ouyr ou d'ouyr se garder;
 Franche est ainsi leur occupation.
 Au dedans gist toute l'affection,
 Mesme d'Amour, où il fault regarder
 Au cueur.

LXX. *Sur ces mots :*

Chascun soit content de ses biens :
 Qui n'a suffisance n'a riens.

D'ESTRE content sans vouloir davantage,
 C'est un tresor qu'on ne peut estimer;
 Avoir beaucoup et tousjours plus aymer,
 On ne sçauroit trouver pire heritage.

Un usurier trouve cela servage;

Mais un franc cueur se doibt à ce sommer
D'estre content.

Qui veult avoir de richesse bon gage,
Sans en ennuy sa vie consumer,
Pour en vertus se faire renommer,
Tasche tousjours d'avoir cet avantage
D'estre content.

LXXI. *A un pour avoir de l'argent.*

EN beau papier je sçay tant bien signer,
S'il vous plaisoit, Monseigneur, me finer
Un cent d'escuz, par vostre gentillesse,
J'aurois tantost contenté mon hostesse,
Et m'en irois soudain après disner.

Si vous voulez me faire consigner,
Ou bien le paye en un temps designer,
J'en suis content, pourveu que je la dresse
En beau papier.

Ne cuydez pas que vous vueille affiner
Ou cautamente vostre argent rappiner.
Si respondant voulez que vous adresse,
Je le veux bien; mais il n'est que promesse,
Quand on la sçait sagement assigner
En beau papier.

*Vers affichez à Paris quana Beda fut forbanny
voulans esmouvoir le peuple à sedition contre le
Roy.*

*AU feu, au feu ceste heresie,
Qui jour et nuyct trop nous blesse;*

*Doys tu souffrir telle moleste
 Sainte Escriture et ses edictz?
 Veulx tu bannir science parfaicte
 Pour soustenir Lutheriens mauldictz?
 Crains tu Dieu, qu'il le permette,
 Toy et tes biens qui sont fleuris
 Face perir?*

*Paris, Paris, fleur de noblesse,
 Soustiens la loy de toy qu'on blesse,
 Ou autrement fouldre et tempeste
 Cherra sur toy, je t'en advertis.
 Prions tous le Roy de gloire
 Qu'il confonde ces heretiques mauldictz,
 Afin qu'il n'en soit plus memoire.
 Non plus que des aux pourris.
 Au feu, au feu, c'est le repaire;
 Faictz en justice, Dieu l'a permys.*

LXXII. *Response de Clement Marot (1535).*

EN l'eau, en l'eau ces folz seditieux,
 Lesquelz en lieu des divines paroles
 Preschent au peuple un tas de monopoles
 Pour esmouvoir debatz contentieux.

Le Roy leur est un peu trop gratieux :
 Que n'a-il mis à bas ces testes folles
 En l'eau.

Ilz ayment tant les vins delicieux
 Qu'on peult nommer cabaretz leurs escoles:
 Mais refroidir faudroit leurs chauldes colles
 Par le rebours de ce qu'ilz ayment mieulx
 En l'eau.

Dixain sur le mesme sujet.

*AU feu, en l'eau, en l'air ou en la terre
Soient pris et mis ces fols predicateurs
Qui vont preschant sedition et guerre
Entre le peuple et les bons precepteurs.
Ils ont esté trop long temps seducteurs,
Et mis le monde en trouble et desarroy:
Mais Dieu de grace a voulu que le Roy
Aye entendu leur sophistic parler,
Qui les fera punir selon la loy
Au feu, en l'eau, en la terre ou en l'air.*

LXXIII. Rondeau à Nostre Dame.

EN temps obscur estoille refulgente,
Raid de soleil, aulbe du jour fulgente,
Port de salut, allectante pucelle,
Roze vernant, de Dieu mere et ancelle,
Royne des Anges, au pecheur indulgente,
Tournez vos yeulx, maternelle regente,
Vers voz enfans; aidez à qui regente
Le parc de Dieu et sa sainte nacelle
En temps obscur.

Contre le corps d'eglise diligente
Gens sans raison de tout bien indigente
Et contre vous a mise sa parcelle;
Monstrez vous Mere, et que ayons paix par celle
Qui a le pouvoir: la cause en est urgente
En temps obscur.

LXXIV. *Sur la devise de Hugues Salel, valet de chambre du Roy François I.*

HONNEUR te guide et te met en haultesse,
 Pour ton grand sens et ta science acquise,
 Ce que tu as retenu pour devise
 Et justement à ce degré t'adresse.

Tu t'es conduit par trèsgrande sagesse;
 Merveille n'est si donc en ceste guyse
 Honneur te guide.

Apollo fait aux siens ceste promesse,
 Quand à le suyvre ilz ont grand' peine prise;
 Tu as prudence en son escole apprise;
 C'est ce qui fait que chez prince et princesse
 Honneur te guide.

LXXV.

JUGES, prevotz, bourgeois, marchans, commun,
 Nobles, vilains, et vous seigneurs d'Eglise,
 Amendez-vous; sinon je vous advise
 Que ne verrez l'an cinq cens quarante un.

Lassus aux cieulx il est bruyt que chascun
 Offense Dieu, qui n'est pas bonne guise,
 Jugés, prevostz.

Perseverer en son mal c'est esgrun;
 Le monde fait de peché marchandise;
 Bref, il faudra que chascun se reduise
 Ou des trois partz n'en demourra nesun
 Jugés, prevostz.

LXXVI. *A Geoffroy Brulart (1526).*

NOSTRE maistre Geoffroy Brulart,
 Qui sçavez la science et l'art
 De guerir les gens de tous maulx,
 Icy c'est l'un de vos féaulx
 Qui de colique brusle et ard.

Je ne mange poisson ne lard,
 Non que craigne le papelart,
 Mais mon mal me faict trop d'assaulx,
 Nostre maistre.

Venez y donc plus tost que tard,
 Et n'oubliez pas le broillart
 De vos receptes à monceaulx,
 Et payé serez en royaulx,
 Car vous estes sage vieillart,
 Nostre maistre.

LXXVII. *Rondeau*

Sur : Jupiter ex alto perjuria ridet amantium.

O bon Jesus, de Dieu eternal filz,
 Qui avec luy les cieulx et monde feis,
 Las! prens pitié de moy, ta créature;
 J'ay contre toy tant faict de forfaiture,
 Que tous mes sens en sont de dueil confitz.

En une croix tout ton corps fut affix,
 Où par ta mort les enfers tu deffitz,
 Non pour moy seul, mais pour toute nature,
 O bon Jesus.

En ceste croix où tu fus crucifix,
 De Paradis le chemin tu reffis,
 Et d'iceluy feis à tous ouverture.
 De tous delictz tu as la couverture;
 Couvre les miens, et ce qu'oncques meffcis,
 O bon Jesus.

LXXVIII. *Rondeau.*

O quelle erreur par finis esperitz
 Vouloir finir l'infini sans nul pris,
 Par raison morte et mondaine apparence
 Voulant comprendre en debile science
 Une bonté qui tous nous a compris !

Créé nous a en ce mondain pourpris,
 Et racheté quand nous eusmes mespris,
 Et nous doubtons quelle est sa puissance !
 O quelle erreur !

Par Testament sa loy nous a appris;
 Amour donné pour acquerir le pris
 D'heureux labour, par foy et esperance;
 Allons à luy, en nous n'ayons fiance:
 Qui ne le fait en enfer est repris.
 O quelle erreur !

LXXIX. *Rondeau du Guay.*

OYEZ le guay, petit mignon,
 Monsieur, Madame Pimpelotte,
 Avec le clerc à la pellotte,
 Non fait, si fait, par Santrignon.

Villain, vous tenez de l'oignon,
 Et ne valez pas eschalotte:
 Oyez le guay, etc.

Gros coquin, oste le tignon,
 Si veulx avoir la bachelotte;
 Drinc, drinct a mis en eschec l'hoste.
 M'amy, levez le groignon,
 Oyez le guay, etc.

LXXX. *Rondeau des barbiers.* (1515.)

Povres Barbiers, bien estes morfonduz,
 De veoir ainsi gentilz hommes tonduz
 Et porter barbe ; or advisez comment
 Vous gaignerez, car, tout premierement,
 Tondre et peigner ce sont cas defenduz.

De testonner on n'en parlera plus ;
 Gardez cizeaux et rasouers esmouluz,
 Car desormais vous fault vivre autrement,
 Povres Barbiers.

J'en ai pitié ; car plus comtes ne ducz
 Ne peignerez, mais, comme gens perduz
 Vous en irez besongner chauldement
 En quelque estuve, et là gaillardement
 Tondre maujoinct ou raser Priapus,
 Povres Barbiers.

CHANSONS.

Chanson I.

PLAISIR n'ay plus, mais vy en desconfort;
Fortune m'a remis en grand'douleur.
L'heur que j'avois est tourné en malheur,
Mal heureux est qui n'a aucun confort.

Fort suis dolent, et regret me remord;
Mort m'a osté ma dame de valeur;
L'heur que j'avois est tourné en malheur:
Mal heureux est qui n'a aucun confort,

Valoir ne puis, en ce monde suis mort;
Morte est m'amour, dont suis en grand'langueur,
Langoureux suis, plein d'amere liqueur;
Le cueur me part pour sa dolente mort.

Chanson II. (1530)

SECOUREZ moy, ma Dame par amours,
Ou autrement la Mort me vient querir:
Autre que vous ne peult donner secours
A mon las cueur, lequel s'en va mourir.
Helas, helas! vueillez donc secourir
Celuy qui vyt pour vous en grand'destresse,
Car de son cueur vous estes la maistresse.

Si par aymer et souffrir nuictz et jours
L'amy dessert ce qu'il vient requerir,

Dictes pourquoy faictes si longz sejours
 A me donner ce que tant veulx cherir ?
 O noble cueur, laisserez vous perir
 Vostre servant par faulte de liesse ?
 Je croy qu'en vous n'a point tant de rudesse.

Vostre rigueur me fait plusieurs destours
 Quand au premier je vous vins requerir ;
 Mais Bel Acueil m'a fait d'assez bons tours
 En me laissant maintz baisers conquerir.
 Las ! voz baisers ne me sçaivent guerir,
 Mais vont croissant l'ardent feu qui me presse :
 Jouissance est ma medecine expresse.

Chanson III.

DIEU gard ma Maistresse et regente,
 Gente de corps et de façon.
 Son cueur tient le mien en sa tente
 Tant et plus d'un ardant frisson.
 S'on m'oyt poulser sur ma chanson
 Son de lucz ou harpes doulcettes,
 C'est espoir qui sans marrisson
 Songer me fait en amourettes.

La blanche colombelle belle
 Souvent je voys priant criant :
 Mais dessoubz la cordelle d'elle
 Me jecte un œil friant, riant,
 En me consommant et sommant
 A douleur qui ma face efface,
 Dont suis le reclamant amant
 Qui pour l'oultre passe trespasse.

Dieu des amans, de mort me garde,
 Me gardant donne moy bonheur,

Et me le donnant prens ta darde,
 En la prenant navre son cueur ;
 En le navrant me tiendras seur,
 En seurté suyvray l'accointance ;
 En l'accointant, ton serviteur
 En servant aura jouyssance.

Chanson IV (1525).

JOUYSSANCE vous donneray,
 Mon amy, et si meneray
 A bonne fin vostre esperance ;
 Vivante ne vous laisseray,
 Encores, quand morte seray,
 L'esprit en aura souvenance.

Si pour moy avez du soucy,
 Pour vous n'en ay pas moins aussi,
 Amour le vous doit faire entendre ;
 Mais s'il vous greve d'estre ainsi,
 Apaisez vostre cueur transy :
 Tout vient à poinct qui peult attendre.

Chanson V (1525).

J'ATTENDS secours de ma seule penséc :
 J'attends le jour que l'on m'esconduira
 Ou que du tout la belle me dira :
 « Amy, t'amour sera recompensée. »

Mon alliance est fort bien commencée,
 Mais je ne sçay comment il en ira ;
 Car s'elle veult ma vie perira,
 Quoy qu'en amour s'attend d'estre avancée.

Si j'ay refus, vienne Mort insensée,

A son plaisir de mon cueur jouyra ;
 Si j'ay mercy, adonc s'esjouyra
 Celuy qui point n'a sa Dame offensée.

Chanson VI.

AMOUR et Mort m'ont faict oultrage :
 Amour me retient en servage,
 Et Mort, pour accroistre ce dueil,
 A prins celuy loing de mon œil
 Qui de près navre mon courage.

Helas! Amour, tel personnage
 Te servoit en fleur de son aagé,
 Mais tu es ingrat à mon vueil,
 De souffrir guerre et son orgueil
 Tuer ceulx qui t'ont faict hommage.

Si c'est à mon cucur advantage
 De ce que son noble corsage
 Gist envers, loing de mon acueil ;
 Car si j'avois veu son sercueil,
 Ma grand' douleur deviendroit rage,

Chanson VII (1524).

CELLE qui m'a tant pourmené
 A eu pitié de ma langueur :
 Dedans son jardin m'à mené,
 Où tous arbres sont en vigueur ;
 Adonques n'usa de rigueur :
 Si je la baise, elle m'acolle ;
 Puis m'a donné son noble cueur,
 Dont il m'est advis que je vole.

Quand je vey son cueur estre mien,

Je mys toute crainte dehors,
 Et luy dys : « Belle, ce n'est rien,
 Si entre voz bras je ne dors. »
 La dame respondit alors :
 « Ne faictes plus ceste demande :
 Il est assez maistre du corps,
 Qui a le cueur à sa commande. »

Chanson VIII (1527).

SI de nouveau j'ay nouvelles couleurs,
 Il n'en fault jà prendre esbahissement ;
 Car de nouveau j'ay nouvelles douleurs,
 Nouvelle amour et nouveau pensement ;
 Dueil et ennuy, c'est tout l'avancement
 Que j'ay encor de vous tant amoureuse ;
 Si vous supply que mon commencement
 Cause ne soit de ma fin langoureuse.

Pleust or à Dieu, pour fuyr mes malheurs,
 Que je vous tinsse à mon commandement,
 Ou, pour le moins, que voz grandes valeurs
 Ne fussent point en mon entendement ;
 Car vos beaulx yeulx me plaisent tellement,
 Et vostre amour me semble tant heureuse,
 Que je languy : ainsi voylà comment
 Ce qui me plait m'est chose douloureuse.

Chanson IX (1524).

QUAND j'ay pensé en vous, ma bien aymée,
 Trouver n'en puis de si grande beaulté ;
 Et de vertu seriez plus estimée,
 Qu'autre qui soit, si n'estoit cruauté.
 Mais pour vous aymer loyaument
 J'ay recompense de tourment ;

Toutesfoys quand il vous plaira
 Mon mal par mercy finira.

Dès que mon œil apperceut vostre face,
 Ma liberté du tout m'abandonna ;
 Car mon las cueur, esperant vostre grace,
 De moy partit et à vous se donna.

Or s'est il voulu retirer
 En lieu d'où ne se peult tirer,
 Et vous a trouvée sans si,
 Fors qu'estes dame sans mercy.

Vostre rigueur veult donques que je meure,
 Puis que pitié vostre cueur ne remord ;
 Si n'aurez vous, de ce je vous asseure,
 Loz ny honneur de si cruelle mort.

Car on ne doit mettre en langueur
 Celuy qui ayme de bon cueur.
 Trop est rude à son ennemy
 Qui est cruel à son amy.

Chanson X (1524).

JE suis aymé de la plus belle
 Qui soit vivant' dessoubz les cieulx ;
 Encontre tous faulx envieux
 Je la soustiendray estre telle.

Si Cupido doulx et rebelle
 Avoit desbendé ses deux yeulx
 Pour veoir son maintien gracieux,
 Je croy qu'amoureux seroit d'elle.

Venus, la déesse immortelle,
 Tu as fait mon cueur bien heureux,
 De l'avoir fait estre amoureux
 D'une si noble damoyselle.

Chanson XI (1524)

Qui veult avoir liesse,
 Seulement d'un regard
 Vienne veoir ma maistresse
 Que Dieu maintienne et gard :
 Elle a si bonne grace,
 Que celluy qui la veoit
 Mille douleurs efface,
 Et plus s'il en avoit.

Les vertus de la belle
 Me font esmerveiller ;
 La souvenance d'elle
 Faict mon cueur esveiller ;
 Sa beauté tant exquisite
 Me faict la mort sentir ;
 Mais sa grace requise
 M'en peult bien garantir.

Chanson XII (1524).

TANT que vivray en aage fleurissant,
 Je serviray Amour, le dieu puissant,
 En faictz, en dictz, en chansons et accords.
 Par plusieurs jours m'a tenu languissant,
 Mais après dueil m'a faict resjouyssant,
 Car j'ay l'amour de la belle au gent corps.
 Son alliance,
 C'est ma fiance :
 Son cueur est mien,
 Le mien est sien.
 Fy de tristesse,
 Vive liesse,
 Puis qu'en amours j'ay tant de bien !

Quand je la veulx servir et honorer,
 Quand par escriptz veulx son nom decorer,
 Quand je la veoy et visite souvent,
 Ses envieux n'en font que murmurer ;
 Mais nostre amour n'en sçauroit moins durer :
 Autant ou plus en emporte le vent.

Maulgré envie,
 Toute ma vie
 Je l'aymeray
 Et chanteray :
 C'est la premiere,
 C'est la derniere,
 Que j'ay servie et serviray.

Chanson XIII (1525).

LANGUIR me fais sans t'avoir offensée :
 Plus ne m'escrips, plus de moy ne t'enquiers ;
 Mais nonobstant, autre Dame ne quiers :
 Plus tost mourir que changer ma pensée.

Je ne dy pas t'amour estre effacée,
 Mais je me plains de l'ennuy que j'acquieris,
 Et loing de toy humblement te requiers
 Que loing de moy de moy ne sois faschée.

Chanson XIV (1525).

D'ou vient cela, belle, je vous supply,
 Que plus à moy ne vous recommandez ?
 Tousjours seray de tristesse remply
 Jusques à tant qu'au vray le me mandez ;
 Je croy que plus d'amy ne demandez,
 Ou maulvais bruyt de moy on vous revelle,
 Ou vostre cueur a fait amour nouvelle.

Si vous laissez d'amour le train joly,
 Votre beauté prisonniere rendez;
 Si pour autruy m'avez mis en oubly,
 Dieu vous y doint le bien qu'y pretendez;
 Mais si de mal en rien m'apprehendez,
 Je veulx qu'autant que vous me semblez belle,
 D'autant ou plus vous me soyez rebelle.

Chanson XV (1525).

MA Dame ne m'a pas vendu,
 Elle m'a seulement changé;
 Mais elle a au change perdu,
 Dont je me tiens pour bien vengé;
 Car un loyal a estrangé
 Pour un autre qui la diffame:
 N'est elle pas legere femme?

Le noir a quicté et rendu;
 Le blanc est d'elle desrengé;
 Violet luy est deffendu;
 Point n'ayme bleu ny orengé;
 Son cueur muable s'est rengé
 Vers le Changeant, couleur infame;
 N'est elle pas legere femme?

Chanson XVI (1525).

J'AI contenté
 Ma voulenté
 Suffisamment:
 Car j'ay esté
 D'amours traicté
 Differemment,
 J'ay eu tourment,

Bon traictement,
 J'ay eu douceur et cruauté,
 Et ne me plains fors seulement
 D'avoir aymé si loyaulment
 Celle qui est sans loyaulté.

Cueur affecté,
 Moins arresté
 Qu'un seul moment,
 Ta lascheté
 M'a dejecté
 Fascheusement.
 Prends hardiment
 Amendement.

Et vous, dames de grand' beaulté,
 Si l'honneur aymez chèrement,
 Vous n'ensuyvrez aucunement
 Celle qui est sans loyaulté.

Chanson XVII (1525).

JE ne fais rien que requérir,
 Sans acquerir
 Le don d'amoureuse liesse.
 Las! ma maistresse,
 Dictes, quand est ce
 Qu'il vous plaira me secourir?
 Je ne fais rien que requérir.

Vostre beaulté qu'on voit fleurir
 Me faict mourir :
 Ainsi j'ayme ce qui me blesse.
 C'est grand' simplesse,
 Mais grand' sagesse,
 Pourveu que m'en vueillez guerir:
 Je ne fais rien que requérir.

Chanson XVIII. (1527.)

D'UN nouveau dard je suis frappé
 Par Cupido, cruel de soy ;
 De luy pensois estre eschappé.
 Mais cuydant fuyr me deçoy,
 Et remede je n'apperçoy
 A ma douleur secrette,
 Fors de crier : « Allegez moy
 Doulce plaisant brunette. »

Si au monde ne fussiez point,
 Belle, jamais je n'aymerois ;
 Vous seule avez gaingné le poinct
 Que si bien garder j'esperois ;
 Mais quand à mon gré vous aurois
 En ma chambre seulette,
 Pour me venger, je vous ferois
 La couleur vermeillette.

Chanson XIX. (1525.)

MAULDICTE soit la mondaine richesse,
 Qui m'a osté m'amy et ma maistresse.
 Las ! par vertu j'ay son amytié quise,
 Mais par richesse un autre l'a conquise :
 Vertu n'a pas en amour grand' prouesse.

Dieu gard de mal la nymphe et la déesse
 Mauldict soit l'or où elle a sa liesse,
 Mauldicte soit la fine soye exquisite,
 Le dyamant et la perle requise,
 Puis que par eulx il fault qu'elle me laisse.

Chanson XX. (1524.)

LE cueur de vous ma presence desire,
 Mais pour le mieulx (belle) je me retire ;
 Car sans avoir autre contentement
 Je ne pourrois servir si longuement ;
 Venons au point, au point qu'on n'ose dire.

Belle brunette à qui mon cueur soupire,
 Si me donnez ce bien sans m'escondire
 Je serviray : mais sçavez vous comment
 De nuict et jour, trèsbien et loyaulment.
 Si ne voulez, je fuyray mon martyre.

Chanson XXI. (1524.)

AMOUR au cueur me point
 Quand bien aymé je suis ;
 Mais aymer je ne puis
 Quand on ne m'ayme point.

Chascun soit adverty
 De faire comme moy :
 Car d'aymer sans party,
 C'est un trop grand esmoy.

Chanson XXII. (1525.)

QUI veult entrer en grace
 Des dames bien avant,
 En cautelle et fallace
 Fault estre bien sçavant :
 Car tout vray poursuyvant,
 La loyauté suyvant,
 Aujourd'huy est deceu,

Et le plus decevant
Pour loyal est receu.

Chanson XXIII (1525).

LONG temps y a que je vy en espoir
Et que Rigueur a dessus moy pouvoir ;
Mais si jamais je rencontre Allegeance,
Je luy diray : « Madame, venez veoir :
Rigueur me bat, faictes m'en la vengeance. »

Si je ne puis Allegeance esmouvoir,
Je le feray au Dieu d'amours sçavoir,
En luy disant : « O mondaine plaisance,
Si d'autre bien ne me voulez pourvoir,
A tout le moins ne m'ostez Esperance. »

Chanson XXIII (1527).

QUAND vous voudrez faire une amye,
Prenez la de belle grandeur,
En son esprit non endormie,
En son tetin bonne rondeur ;

Doulceur

En cueur,

Langage

Bien sage,

Dansant, chantant par bons accords,
Et ferme de cueur et de corps.

Si vous la prenez trop jeunette,
Vous en aurez peu d'entretien :
Pour durer prenez la brunette,
En bon point, d'asseuré maintien.

Tel bien

Vault bien

Qu'on face
 La chasse
 Du plaisant gibier amoureux :
 Qui prend telle proye est heureux.

Chanson XXV. Du jour de Noel.

UNE pastourelle gentile
 Et un berger, en un verger,
 L'autrehier en jouant à la bille
 S'entredisoient, pour abreger :

Roger
 Berger,
 Legere
 Bergere,

C'est trop à la bille joué :
 Chantons Noé, Noé, Noé.

Te souvient il plus du Prophete
 Qui nous dit cas de si hault faict,
 Que d'une pucelle parfaicte
 Naistroit un enfant tout parfaict ?

L'effect
 Est faict :
 La belle
 Pucelle

A un filz du ciel advoué :
 Chantons Noé, Noé, Noé.

Chanson XXVI.

EN entrant en un jardin
 Je trouvay Guillot Martin
 Avecques s'ameye Heleinc,
 Qui vouloit pour son butin

Son beau petit picotin,
Non pas d'orge ne d'aveine.

Adonc Guillot luy a dit :
« Vous aurez bien ce credit
Quand je seray en alaine ;
Mais n'en prenez qu'un petit,
Car par trop grand appetit
Vient souvent la pance plaine. »

Chanson XXVII (1525).

D'AMOURS me va tout au rebours,
Jà ne fault que de cela mente ;
J'ay refuz en lieu de secours ;
M'amyte rit et je lamente ;
C'est la cause pourquoy je chante :
« D'amours me va tout au rebours,
Tout au rebours me va d'amours. »

Chanson XXVIII (1525).

J'AY grand desir
D'avoir plaisir
D'amour mondaine ;
Mais c'est grand' peine,
Car chascun loyal amoureux
Au temps present est mal heureux ;
Et le plus fin
Gaigne à la fin
La grace pleine.

Chanson XXIX (1525).

O CRUAULTÉ logée en grand' beaulté,
O grand' beaulté qui loges cruaulté,
Quand ma douleur jamais ne sentiras,

Au moins un jour pense en ma loyauté :
Ingrate alors (peult estre) te diras.

Chanson XXX (1527).

J'AYME le cueur de m'amyé,
Sa bonté et sa douceur :
Je l'ayme sans infamie,
Et comme un frere la sœur.
Amytié desmesurée
N'est jamais bien assurée
Et met les cueurs en tourment :
Je veux aymer autrement.

Ma mignonne debonnaire,
Ceulx qui font tant de clamours
Ne taschent qu'à eulx complaire
Plus qu'à leurs belles amours.
Laissons les en leur follye
Et en leur melancolye.
Leur amytié cessera,
Sans fin la nostre sera.

Chanson XXXI (1528).

SI je vy en peine et langueur,
De bon gré je le porte.
Puis que celle qui a mon cueur
Languit de mesme sorte.
Tous ces maulx nous faict recevoir
Envie decevante,
Qui ne permet nous entreveoir
Et d'en parler se vante.

Aussi Danger, faulx blasonneur,
Tient rigueur à la belle;

Car il menasse son honneur
 S'il me veoit auprès d'elle.
 Mais plus tost loing je me tiendray
 Qu'il en vienne nuysance,
 Et à son honneur entendray
 Plus tost qu'à ma plaisance.

Chanson XXXII.

CHANGEONS propos, c'est trop chanté d'amours :
 Ce sont clamours, chantons de la serpette :
 Tous vigneronns ont à elle recours,
 C'est leur secours pour tailler la vignette ;
 O serpilette, ô la serpillonnette,
 La vignolette est par toy mise sus,
 Dont les bons vins tous les ans sont yssus.

Le dieu Vulcain, forgeron des haults dieux,
 Forgea aux cieulx la serpe bien taillante,
 De fin acier trempé en bon vin vieulx,
 Pour tailler mieulx et estre plus vaillante.
 Bacchus la vante, et dit qu'elle est séante
 Et convenante à Noé le bon hom
 Pour en tailler la vigne en la saison.

Bacchus alors chappeau de treille avoit,
 Et arrivoit pour benistre la vigne ;
 Avec flascons Silenus le suyvoit,
 Lequel beuvoit aussi droict qu'une ligne ;
 Puis il trepigne, et se faict une bigne ;
 Comme une guigne estoit rouge son nez ;
 Beaucoup de gens de sa race sont nez.

Chanson XXXIII.

LA plus belle des trois sera
 Celle qui mourir me fera
 Ou qui me fera du tout vivre ;
 Car de mon mal seray delivre,
 Quand à sa puissance plaira.

Pallas point ne m'y aydera,
 Juno point ne s'en meslera ;
 Mais Venus, que j'ay voulu suyvre,
 Me dira bien : « Tien, je te livre
 Celle qui ravy ton cueur a. »

Chanson XXXIII (1524).

Puis que de vous je n'ay autre visage,
 Je m'en voys rendre hermite en un desert,
 Pour prier Dieu, si un autre vous sert,
 Qu'autant que moy en vostre honneur soit sage.

Adieu amours, adieu gentil corsage,
 Adieu ce tainct, adieu ces frians yeulx,
 Je n'ay pas eu de vous grand avantage ;
 Un moins ayment aura peult estre mieulx.

Chanson XXXV.

Vous perdez temps de me dire mal d'elle,
 Gens qui voulez divertir mon entente :
 Plus la blasmez, plus je la trouve belle ;
 S'esbahit on si tant je m'en contente ?

La fleur de sa jeunesse,
 A vostre advis rien n'est ce ?
 N'est ce rien que ses graces ?
 Cessez voz grans audaces,

Car mon amour vaincra vostre mesdire :
Tel en mesdict qui pour soy la desire.

Chanson XXXVI. Pour la Brune.

POURTANT si je suis brunette,
Amy, n'en prenez esmoy ;
Autant suis ferme et jeunette
Qu'une plus blanche que moy.
Le blanc effacer je voy,
Couleur noire est tousjours une :
J'ayme mieulx donc estre brune
Avecques ma fermeté,
Que blanche comme la lune,
Tenant de legereté.

Chanson XXXVII. Pour la Blanche.

POURTANT si le blanc s'efface,
Il n'est pas à despriser ;
Comme luy le noir se passe,
Il a beau temporiser.
Je ne veulx point mespriser,
Ne mesdire en ma revanche ;
Mais j'ayme mieulx estre blanche
Vingt ou trente ans ensuyvant,
En beauté nayfve et franche,
Que noire tout mon vivant.

Chanson XXXVIII.

J'AY trouvé moyen et loysir
D'envoyer Monsieur à la chasse ;
Mais un autre prend le plaisir,
Qu'envers ma dame je pourchasse

Ainsi pour vous, gros beufz puissans,
CLÉMENT MAROT, II.

Ne traitez charrue en la plaine ;
Ainsi pour vous, moutons paissans,
Ne portez sur le dos la laine.

Ainsi pour vous, oyseaulx du ciel,
Ne sçauriez faire une couvée ;
Ainsi pour vous, mouches à miel,
Vous n'avez la cire trouvée.

Chanson XXXIX (1528).

Si j'avois tel credit,
Et d'amour recompense,
Comme l'envieux pense
Et comme il vous a dict,
Menteur ne seroit dict,
Ne vous froide amoureuse,
Et moy, povre interdit,
Serois personne heureuse.

Quand viens à remirer
Si belle jouyssance,
Il n'est en ma puissance
De ne la desirer ;
Et pour y aspirer,
N'en doy perdre louange
Ne d'honneur empirer :
Suis je de fer, ou ange ?

Qu'est besoing de mentir ?
J'ose encores vous dire,
Que plus fort vous desire
Quand veulx m'en repentir.
Et pour anéantir
Ce desir qui tant dure,
Il vous faudroit sentir

La peine que j'endure.

Vostre doulx entretien,
 Vostre belle jeunesse,
 Vostre bonté expresse
 M'ont faict vostre, et m'y tien ;
 Vray est que je voy bien
 Vostre amour endormye,
 Mais langueur ce m'est bien
 Pour vous, ma chere amye.

Chanson XL.

NE sçay combien la haine est dure,
 Et n'ay desir de le sçavoir ;
 Mais je sçay qu'amour, qui peu dure,
 Faict un grand tourment recevoir.
 Amour autre nom deust avoir :
 Nommer le fault fleur ou verdure
 Qui peu de temps se laisse véoir.

Nommez le donc fleur ou verdure
 Au cueur de mon leger amant ;
 Mais en mon cueur qui trop endure,
 Nommez le roc ou dyamant :
 Car je vy tousjours en aymant,
 En aymant celuy qui procure
 Que Mort ne voyse consommant.

Chanson XLI, composée par Heroet.

QUI la voudra soubaite que je meure :
 Puis, s'il congnoist son grand dueil appaisé,
 La serve bien ; mais il est malaisé,
 Mort son amy, qu'elle vive demeure.

Second couplet, composé par Marot.

Je cuyde bien qu'elle mourroit à l'heure
 Que mort viendroit tous les amans saisir ;
 Mais si, toy mort, elle en trouve à choisir,
 J'ay belle peur qu'à grand'peine elle pleure.

Chanson XLII (1528).

MON cueur se recommande à vous,
 Tout plein d'ennuy et de martyre ;
 Au moins en despit des jaloux
 Faictes qu'adieu vous puisse dire.
 Ma bouche qui vous souloit rire
 Et compter propos gracieux,
 Ne faict maintenant que mauldire
 Ceulx qui m'ont banny de vos yeulx.

Banny j'en suis par Faulx Semblant ,
 Mais pour nous veoir encor ensemble
 Fault que me soyez ressemblant
 De fermeté ; car il me semble
 Que quand Faulx Rapport desassemble
 Les amans qui sont assemblez,
 Si Ferme Amour ne les rassemble,
 Sans fin seront desassemblez.

ESTRENES.

I. *De celle qui envoie a son amy une de ses couleurs.*

SouBz esperance et attente d'avoir
Response faicte en plus profond sçavoir,
Les miens espritz un lourd rondeau t'escrivent
Et devers toy peu d'estrennes arrivent,
Pour forte amour entre nous concevoir.

Gris, blanc et bleu sont mes couleurs, pour voir;
Mais du seul gris je t'ay voulu pourvoir,
Dont sont vestus plusieurs humains qui vivent
Soubs esperance.

Reçoy le donc, et vueilles par ce veoir
Que les tendans à leur desir se veoir
S'arment de gris, et desespoir ne suyvent;
Car par luy seul souvent de bien se privent
Ceulx qui pourroient mieulx que bien recevoir
Soubs esperance.

II. *De la Rose.*

LA belle Rose, à Venus consacré,
L'œil et le sens de grand plaisir pourvoit;
Si vous diray, dame qui tant m'agrée,
Raison pourquoy de rouges on en voit.

Un jour, Venus son Adonis suivoit
Parmy jardins pleins d'espines et branches,
Les piedz tous nudz et les deux bras sans man-
Dont d'un rosier l'espine luy mesfeit; [ches,

Or estoient lors toutes les roses blanches,
Mais de son sang de vermeilles en fait.

De ceste rose ay jà faict mon prouffit
Vous estrenant, car plus qu'à autre chose
Vostre visage en douceur tout confict
Semble à la fresche et vermeillette rose.

III. *A une Damoiselle.*

DAMOISELLE que j'ayme bien,
Je te donne, pour la pareille,
Tes estrenes d'un petit chien,
Qui n'est pas plus grand que l'oreille :
Il jappe, il mord, il faict merveille,
Et va desja tout seul trois pas :
C'est pour toy que je l'appareille,
Excepté que je ne l'ay pas.

IV. *Present de couleur blanche.*

PRESENT, present de couleur de colombe,
Va où mon cueur s'est le plus adonné;
Va doucement, et doucement y tombe,
Mais au parler ne te monstre estonné:
Dy que tu es pour Foy bien ordonné.
Dy oultre plus; car je te l'abandonne,
Que le seigneur à qui tu es donné
N'a foy semblable à celle qui te donne.

V. *A sa Dame (1524).*

UNE assez suffisante estraine
Trouver pour vous je ne sçauroys :
Mais vous pouvez estre certaine
Que vous l'auriez quand je l'auroys.
Et lors qu'assenré je seroys

D'estre receu selon mon zelle,
Moy mesmes je me donneroy
Du tout à vous, ma damoyselle.

VI. *A une Dame.*

CES quatre vers à te saluer tendent;
Ces quatre vers à toy me recommandent;
Ces quatre vers sont les estrenes tiennes;
Ces quatre vers te demandent les miennes.

VII. *A Anne.*

CE nouvel an pour estrenes vous donne
Mon cueur blessé d'une nouvelle playe,
Contrainct y suis, Amour ainsi l'ordonne,
En qui un cas bien contraire j'essaye:
Car ce cueur là, c'est ma richesse vraye:
Le demeurant n'est rien où je me fonde;
Et fault donner le meilleur bien que j'aye
Si j'ay vouloir d'estre riche en ce monde.

VIII. *A Jane Seve, Lyonnoyse.*

JE ne sçay pas quelles estraines
Plus excellentes vous vouldriez
Que les graces tant souveraines
Des dons à vous appropriiez;
Mais je sçay que quand vous auriez
Cela que sent vostre presence,
Sans point de faulte vous seriez
Quelque princesse d'excellence.

IX. *A Jane Faye, Lyonnoyse.*

POUR estrene je vous enhorte
Fuyr d'amour la cruaulté;

Mais si vous n'estiez la plus forte,
 Je vous estrene en privaulté
 D'un amy plein de loyaulté,
 Loyaulté ronde et mesurée
 Au compas de vostre beaulté,
 Mais qu'il soit de plus grand' durée.

X. *A Estienne Dolet.*

APRÈS avoir estrené damoyselles,
 Amy Dolet, je te veulx estrener :
 Présent te fais de la plus fine d'elles,
 Qui sache bien à son gré te mener,
 Affin d'ouyr ta Muse resonner
 Les passions qu'Amour aux siens ordonne.
 Ce doux tourment je t'ay voulu donner,
 Affin qu'à tous un grand plaisir je donne.

XI. *A la Royne.*

AU ciel, Madame, je crie,
 Et Dieu prie,
 Vous faire veoir au printemps
 Frere et mary si contens
 Que tout rie.

XII. *A Madame la Daulphine.*

A MADAME la Daulphine
 Rien n'assigne :
 Elle a ce qu'il faut avoir ;
 Mais je la voudrois bien veoir
 En gesine.

XIII. *A Madame Marguerite.*

A LA noble Marguerite,
 Fleur d'eslite,
 Je luy donne aussi grand' heur
 Que sa grace et sa grandeur
 Le merite.

XIV. *A Madame la princesse de Navarre.*

LA mignonne de deux roys,
 Je voudroys
 Qu'eussiez un beau petit frere,
 Et deux ans de vostre mere,
 Voyre trois.

XV. *A Madame de Nevers. (1538.)*

LA duchesse de Nevers,
 Aux yeulx vertz,
 Pour l'esprit qui est en elle
 Aura louenge eternelle
 Par mes vers.

XVI. *A Madame de Montpensier. (1538.)*

VOSTRE beauté maintesfoys,
 Où je voys
 Haultement j'oy couronner.
 Que vous puis je lors donner
 Que ma voix ?

XVII. *A Madame d'Estampes* (1538).

SANS prejudice à personne
 Je vous donne
 La pomme d'or de beaulté,
 Et de ferme loyaulté
 La couronne.

XVIII. *A elle encore.* (1538.)

Vous reprendrez, je l'affye
 Sur la vie,
 Le tainct que vous a osté
 La déesse de Beauté
 Par envie,

XIX. *A la contesse de Vertuz.* (1538.)

VEU ceste belle jeunesse
 Et noblesse
 Dont vos espritz sont vestuz,
 Deux foys serez de vertus
 La contesse.

XX. *A Madame l'Admiralle.* (1538.)

LA douce beauté bien née,
 Estrenée
 Pussions veoir avant l'esté
 Miculx qu'elle ne l'a esté
 L'autre année.

XXI. *A Madame la Grand' Senechalle.* (1538.)

QUE voulez, Diane bonne,
 Que vous donne ?
 Vous n'eustes, comme j'entens,
 Jamais tant d'heur au printemps
 Qu'en automne.

XXII. *A Madume de Canaples.* (1538.)

NOZ yeulx de veoir ne sont las
 Soubz Athlas
 Plusieurs Déesses en grace,
 Dont Canaples tient la place
 De Pallas.

XXIII. *A Madame de l'Estrange.* (1538.)

A LA beauté de l'Estrange,
 Face d'ange,
 Je donne longue vigueur,
 Pourveu que son gentil cueur
 Ne se change.

XXIV. *A Miolant l'aisnée.* (1538.)

MIOLANT l'aisnée est bien,
 Et de rien
 Ne doit estre mal contente,
 Pourveu que la longue attente
 Vienne à bien.

XXV. *A Miolant la jeune.* (1538.)

A MIOLANT la puisnée,
 Ceste année
 Luy doint sur l'esté luytant
 Ce qui seroit bien duysant
 A l'aisnée.

XXVI. *A Bonneval* (1538).

SA fleur durer ne pourra,
 Et mourra ;
 Mais ceste grace laquelle
 La faict tousjours trouver belle
 Demourra.

XXVII. *A Chastagneraye* (1538).

GARDE toy de descocher,
 Jeune archer,
 Pour à son cuer faire bresche,
 Car elle feroit la flesche
 Reboucher.

XXVIII. *A Torcy* (1538).

DAMOYSELLE de Torcy,
 Cest an cy
 Tel estrenne vous desire,
 Qu'un bon coup vous puissiez dire
 Grand mercy.

XXIX. *A Douartis* (1538).

CENT nobles et bons partis,
Douartis,
Vostre amour pourchasseront,
Quand de vostre amour seront
Advertiz.

XXX. *A Cardelan* (1538).

C'EST bon pays que Bretagne,
Sans montaigne :
Mais je croy qu'elle voudroit
Tenir le chemin tout droict
D'Allemaigne.

XXXI. *A Madame de Bressuyre* (1538).

S'ON veult changer vostre nom
De renom
A un meilleur, ou pareil,
Ne vueillez de mon conseil
Dire non.

XXXII. *A Madamoyselle de Macy* (1538).

Soubz voz attours bien fourniz,
D'or garniz,
A Venus vous ressemblez :
Soubz le bonnet me semblez
Adonis.

XXXIII. *A Madamoyselle de Duras* (1538).

BELLE, quand la foy juras
 A Duras,
 Tu fuz trèsbien estrenée :
 Bien doulx avant ton aignée
 L'enduras.

XXXIII. *A Telligny* (1538).

MONTREUIL monstre clairement,
 Seurement,
 Qu'en beau corps grace rassise,
 C'est la pierre en l'or assise
 Proprement.

XXXV. *A Rieulx* (1538).

DAMOYSELLE de Rieulx,
 En maintz lieux,
 L'embonpoint se perd et gaste.
 Je suis d'advis qu'on se haste
 Pour le mieulx.

XXXVI. *A Davaugour* (1538).

NATURE, ouvriere sacrée,
 Qui tout crée,
 En vostre brun a bouté
 Je ne sçay quoy de beauté
 Qui agrée.

XXXVII. *A Helly* (1538).

Dix et huit ans je vous donne,
 Belle et bonne ;
 Mais à vostre sens rassis
 Trente cinq ou trente six
 J'en ordonne.

XXXVIII. *A La Chapelle* (1538).

J'estrene de nom de belle
 La Chapelle ;
 Voyre, quelque brun qu'elle ait,
 S'on dict qu'elle ait rien de layd,
 J'en appelle.

XXXIX. *A Bouzan* (1538).

En sa douceur femenine
 Tant benigne
 Rigueur pourroit estre enclose,
 Car tousjours avec la rose
 Croist l'espine.

XL. *A Melurillon* (1538).

Si quelc'un pour son estrene
 Vous emmeine,
 Je vous donne, ou à peu près,
 Au bout de neuf moys après,
 Pance pleine.

XLI. *A Lursinge* (1538).

JE puisse devenir singe,
 Si Lursinge
 N'a la sorte (et n'en mens point)
 D'estre blanche et en bon poinct
 Soubz le linge.

XLII. *A Lucesse* (1538).

CEST an vous face maistresse,
 Sans destresse,
 D'amy aussi gracieux
 Que fut Tarquin furieux
 A Lucesse.

XLIII. *A Bye* (1538)

Voz graces en fait et dict
 Ont credit
 De plaire, Dieu sçait combien :
 Ceulx qui s'y congnoissent bien
 Le m'ont dict.

XLIII. *A la Baulme* (1538).

BIEN doit la Baulme advouer
 Et louer
 L'an lequel luy appareille
 Sur le vert bille pareille
 Pour jouer.

XLV. *A Saint Tam.* (1538).

DE response bien certaine
 Et soudaine
 Vous donne le Doctrinal,
 Pour respondre au cardinal
 De Lorraine.

XLVI. *A Brueil aisnée* (1538).

JE donne à Brueil aux doux yeux
 Gracieux,
 Par sa grace bien sçavoir
 Celles des hommes avoir
 Et des Dieux.

XVII. *A Brueil la jeune* (1538).

SI vous n'estes en bon poinct
 Bien apoinct,
 Quelque jour engresserez,
 Et alors vous le serez :
 Serez point ?

XLVIII. *A D'Aubeterre* (1538).

AUBETERRE amour ressemble,
 Ce me semble :
 Petite veue ont tous deux,
 Et toutesfoys chascun d'eux
 Les cueurs emble.

XLIX. *A la Tour* (1538).

POUR estrenes de la Tour,
 Qui d'attour
 Nuptial la coifferoit,
 Je pense qu'on lui feroit
 Un bon tour.

L. *A Orsonviller* (1538).

SI Dieu, qui vous composa,
 N'y posa
 Beauté en tout compassée,
 En esprit recompensée
 Bien vous a.

LI. *A Madame de Gauguier* (1538).

JE vous donne en conscience
 La science
 De porter le faix et somme
 D'une vertu qui se nomme
 Patience.

LII. *A elle mesme* (1538).

POUR vostre estrene qui vaille,
 Je vous baille
 Tant d'esbats et passetemps,
 Que de celluy que j'entens
 Ne vous chaille.

LIII. *A Madame de Bernay, dicte de Saint Pol*
(1538).

VOSTRE mary a fortune
Opportune :
Si de jour ne veult marcher,
Il aura beau chevaucher
Sur la brune.

LIV. *Au Roy* (1538).

CE nouvel an, François, où grace abonde,
Il m'a ouvert, pour estrener le monde,
Dont l'Occident deux ans clos m'a esté ;
Et pourtant j'ai d'estrener protesté
Le monde ouvert, et mon Roy valeureux.
Je donne au Roy ce monde plantureux ;
Je donne au monde un tel prince d'eslite,
Affin que l'un vive en paix bienheureux,
Et que l'autre ait l'estrene qu'il merite.

EPITAPHES.

—
A. Epitaphes comprises dans l'édition de 1544.
—

I. Du petit argentier Paulmier, d'Orléans.

Cy gist le corps d'un petit Argentier.
Qui eust le cueur si bon, large et entier
Qu'en son yivant n'assembla bien aucun,
Fors seulement l'amitié de chascun,
Laquelle gist avec luy (comme pense),
Et a laissé pour toute recompense
A ses amys le regret de sa mort.

Doncques, passant, si pitié te remord,
Ou si ton cueur quelque dueil en reçoit,
Souhaite luy (à tout le moins) qu'il soit
Autant aymé de Dieu tout pur et munde
Comme il estoit du miserable monde.

*II. De Coquillart, et de ses armes à trois coquilles
d'or.*

LA morre est jeu pire que aux quilles,
Ne qu'aux eschetz, ne qu'au quillart ;
A ce meschant jeu Coquillart
Perdit sa vie et ses coquilles.

III. *De frère Jehan l'Evesque, cordelier, natif
d'Orléans (1520).*

Cy gist, repose et dors léans
Le feu Evesque d'Orléans,
J'entens l'Evesque en son surnom,
Et frere Jehan en propre nom,
Qui mourut l'an cinq cens et vingt,
De la verolle qui luy vint.

Or affin que saintes et anges
Ne prennent ses boutons estranges,
Prions Dieu qu'au frere Frappart
Il donne quelque chambre à part.

IV. *De Jehan le Veau.*

Cy gist le jeune Jean le Veau,
Qui en sa grandeur et puissance
Fut devenu beuf ou toreau ;
Mais la mort le print dès l'enfance.
Il mourut Veau par desplaisance,
Qui fut dommage à plus de neuf,
Car on dit (veu sa corporance)
Que ce eust esté un maistre beuf.

V. *De Guion le Roy, qui s'attendoit d'estre Pape
avant que mourir,*

Cy gist Guion, Pape jadis et Roy,
Roy de surnom, pape par fantasie,
Non marié, de peur (comme je croy)
D'estre cocu ou d'avoir jalousie.
Il prefera bon vin et malvoysie
Et chair salée à sa propre santé.

Or est il mort la face cramoyisie :
Dieu te pardoint, povre Pater sancte.

VI. *De Jouan, fol de Madame.*

JE fuz Jouan sans avoir femme,
Et fol jusque à la haulte game ;
Tous folz, et tous Jouans aussi,
Venez pour moy prier icy,
L'un après l'autre, et non ensemble,
Car le lieu seroit (ce me semble)
Un petit bien estroict pour tous ;
Et puis s'on ne parloit tout doulx,
Tant de gens me romproient mon somme.
Au surplus, quand quelque sage homme
Viendra mon epitaphe lire,
J'ordonne (s'il se prend à rire)
Qu'il soit des folz maistre passé :
Fault il rire d'un trespasé ?

VII. *De frere André, cordelier.*

CY gist qui assez mal preschoit,
Par ces femmes tant regretté,
Frère André, qui les chevauchoit
Comme un grand asne desbaté.

VIII. *De Maistre Pierre de Villiers (1525).*

CY gist feu Pierre de Villiers,
Jadis fin entre deux milliers,
Et secretaire de renom
De François premier de ce nom,
Si sagement vivre souloit,
Que jamais estre ne vouloit

(Combien qu'il fust vieil charié)
 Prebtre, ne mort, ne marié,
 De peur qu'il ne chantast l'office,
 De peur qu'il n'entrast en service,
 Et de peur d'estre ensevely.
 Et de faict, je tiens tant de ly,
 Ou au moins par tout le bruict a,
 Que des trois, les deux evita,
 Car jamais on ne le veit estre
 Au monde marié ne prebtre ;
 Mais de mort, ma foy je croy bien
 Qu'il l'est depuis ne sçay combien.
 Les deux il sceut bien eschapper,
 Mais le tiers le sceut bien happer,
 Mil cinq cens un et vingt et quatre ;
 Non pas happer, mais si bien battre,
 Qu'il dort encor icy dessoubz ;
 De ses pechez soit il absoubz.

IX. *De Jean Serre, excellent joueur de farces.*

Cy dessoubz gist et loge en serre
 Ce trèsgentil fallot Jehan Serre,
 Qui tout plaisir alloit suyvant,
 Et grand joueur en son vivant,
 Non pas joueur de dez ne quilles,
 Mais de belles Farces gentilles.
 Auquel jeu jamais ne perdit,
 Mais y gaigna bruit et credit,
 Amour et populaire estime,
 Plus que d'escuz, comme j'estime.
 Il fut en son jeu si adextre,
 Qu'à le veoir on le pensoit estre
 Yvrongne, quand il se y prenoit,

Ou badin, s'il l'entreprenoit :
 Et n'eust sceu faire en sa puissance
 Le sage : car à sa naissance
 Nature ne luy fait la trongne
 Que d'un badin ou d'un yvrongne.
 Toutesfoys je croy fermement
 Qu'il ne fait onq si vivement
 Le badin qui rit ou se mord
 Comme il faict maintenant le mort.

Sa science n'estoit point vile,
 Mais bonne; car en ceste ville
 Des tristes tristeur destournoit,
 Et l'homme aise en aise tenoit.

Or bref, quand il entroit en salle,
 Avec une chemise sale,
 Le front, la joue et la narine
 Toute couverte de farine,
 Et coiffé d'un beguin d'enfant,
 Et d'un hault bonnet triumpant
 Garny de plumes de chappons,
 Avec tout cela, je respons
 Qu'en voyant sa grace nyaise,
 On n'estoit pas moins gay ny ayse,
 Qu'on est aux champs Elysiens.

O vous, humains Parisiens,
 De le pleurer pour recompense
 Impossible est, car quand on pense
 A ce qu'il souloit faire et dire,
 On ne se peult tenir de rire.

Que dy je ! on ne le pleure point ;
 Si faict on, et voicy le point :
 On en rit si fort en maints lieux,
 Que les larmes viennent aux yeulx :
 Ainsi, en riant on le pleure,
 Et en pleurant on rit à l'heure.

Or pleurez, riez vostre saoul,
 Tout cela ne luy sert d'un soul :
 Vous feriez beaucoup mieulx, en somme,
 De prier Dieu pour le povre homme.

X. *De l'abbé de Beaulieu la Marche, qui osa
 tenir contre le Roy.*

QUI pour Beaulieu le presumptueux moyne
 Vouldra dresser tombeau propre et ydoine,
 Dessus convient au vif graver ou paindre
 Les grans géans qui s'empeschent d'attaindre
 Jusques aux cieulx, pour nuyre à Juppiter,
 Qui promptement les faict precipiter.

Semblablement, la fable il faudra mettre
 De Phaeton, soy voulant entremettre
 A gouverner le char du clair Phebus,
 Dont sa jeunesse en fin luy fait abus.

Aussi faudra paindre sur ce tombel
 L'antique histoire au beau Luciabel
 Et ses consors, s'eslevans contre Dieu,
 Dont en enfer tresbuchent d'un beau lieu.

Puis à l'entour de la tombe ainsi paincte
 Sera au long ceste escripture empraincte :

Seigneurs passans qui voyez tell' paincture,
 Celuy qui gist soubz ceste sepulture
 Voulut en faict ressembler à ceulx cy,
 Et comme à eulx luy en est prins aussi.

XI. *Du cheval de Vuyart, secretaire du duc
 de Guise.*

GRISON fuz Hedard
 Qui garrot et dart
 Passay de vistesse;
 En servant Vuyart

Aux champz fuz criart,
L'ostant de tristesse.

Bucephal en gresse
Fut un maistre en Grece
Mis entre les dieux;
Mais, mon maistre, qu'est-ce ?
Plus que luy sans cesse
Il est glorieux.

J'allay curieux
En chocs furieux,
Sans craindre estrapade;
Mal rabotez lieux
Passay à cloz yeulx
Sans faire chopade.

La viste virade,
Pompante pennade,
Le sault soubzlevant,
La royde ruade,
Prompte petarrade,
Je mis en avant.

Escumeur bavant,
Au manger sçavant,
Au penser trèsdoux;
Relevé devant,
Jusqu'au bout servant
J'ay esté sur tous.

Mourant bien secoux,
Senty par deux coups
Mon maistre venir,
Et d'un foible poulx
Disant : Adieu vous,
Me prins à hennir.

Sur ce souvenir
Voicy advenir
La Mort sans hucher.

Mon œil fait ternir,
 Mon ame finir,
 Mon corps trebucher.

Mais mon maistre cher
 N'a permis secher
 Mon los, bruit et fame,
 Car jadis plus cher
 M'ayma chevaucher
 Que fille ne femme.

XII. *De Ortis, le More du Roy.*

Soubz ceste tombe gist, et qui ?
 Un qui chantoit Lacochiqui.
 Cy gist, que dure Mort piqua,
 Un qui chantoit Lacochiqua ;
 C'est Ortis, ô quelles douleurs !
 Nous le vismes de trois couleurs
 Tout mort, il m'en souvient encore.

Premierement, il estoit More,
 Puis en habit de cordelier
 Fut enterré soubz ce pilier :
 Et avant qu'eust l'esprit rendu,
 Tout son bien avoit despendu.
 Par ainsi mourut le follastre
 Aussi blanc comme un sac de plastre,
 Aussi gris qu'un foyer cendreux,
 Et noir comme un beau diable ou deux.

XIII. *D'Alix.*

Cy gist, qui est une grand' perte,
 En culetis la plus experte
 Qu'on sceut jamais trouver en France.
 C'est Alix, qui dès son enfance,
 Quand sa nourrice l'allectoit,

Dedans le berceau culetoit ;
 Et de trois jusques à neuf ans,
 Avec garçons, petis enfans,
 Alloit tousjours en quelque coin
 Culleter au grenier au foin ;
 Et à dix ans tant fut culée,
 Qu'en culant fut despucelée.
 Depuis, grosse garse devint,
 Et lors culetoit plus que vingt ;
 En après devint toute femme,
 Et inventa la bonne dame
 Mille tordions advenans
 Pour culeter à tous venans.
 Vray est, quand plus n'eut dent en gueule,
 Qu'elle culeta toute seule.
 Mais affin que le monde vist
 Son grand sçavoir, elle escrivist
 Un beau livre de culetage,
 Pour ceulx qui estoient de grand' aage,
 Et un autre de culetis
 Pour ceulx qui estoyent plus petis.
 Ces livres feit en s'esbatant,
 Et puis mourut en culetant ;
 Encor dit on par grand' merveille
 Que si on veult mettre l'oreille
 Contre sa tumbre, et s'arrester,
 On ourra ses os culeter.

XIII. *De Martin.*

Cy gist, pour Alix contenter,
 Martin, qui souloit plus que dix
 A la rengette culeter,
 Par campagnes, boys et taillis.
 Prie Dieu, toy qui cecy lys,

Mettre l'ame du trespasé
 En quelque lieu bien loin d'Alix,
 Affin qu'il répose *In pace.*

B. Epitaphes tirées d'autres éditions.

XV. De Martin.

Cy gist Martin qui, pour saouler Alix
 Tant culeta qu'il en perdit la vie ;
 Car sans cesser, ou sus bancz ou sus litz
 Elle voulut en passer son envie.
 Il esgouta toute son eau de vie,
 Puis se voulut restaurer de coulitz ;
 Mais la vigueur des tourdions jolys
 Qu'avoit Alix inventez à son aise
 Ses roides nerfz rendit tant amollys,
 Qu'il fut martyr, dont toy, qui cecy lis,
 Va, si tu veulx que ton culeter plaise,
 Baiser sa tumba au plus près de Senlis:
 Alors pourras culeter plus que dix.

XVI. De Martin.

Cy gist après qui debout et assis
 Avoit esté Martin de sens rassis,
 Jadis faisant d'honneur et gloire nombre,
 Dont maintenant qu'en est il rien qu'une ombre ?
 Son bruict mourut quand Martin fut occis.

XVII. Du frere cordelier Semydieux.

Cy gist Cordelier Semydieux
 Dont nos dames fondent en larmes,
 Parce qu'il les confessoit mieulx
 Qu'Augustins, Jacobins ne Carmes.

VI. *De messire Charles de Bourbon (1527).*

DEDANS le clos de ce seul tumbeau cy
 Gist un vainqueur et un vaincu aussi,
 Et si n'y a qu'un corps tant seulement :
 Or esbahir ne s'en fault nullement,
 Car ce corps mort, du temps qu'il a vescu
 Vainquit pour autre, et pour soy fut vaincu.

VII. *De Monsieur de Precy.*

LE chevalier gisant dessoubz ce marbre cy
 François d'Alegre fut, et seigneur de Precy,
 Qui soubz Charles huictiesme à Naples se trouva,
 Là où sa force en guerre à vingt ans esprouva,
 Et y demoura chef, pour son premier merite,
 De trois mil combatans, Suisses gens d'eslite :
 Avec lesquelz deffait par deux foys en campagne
 Plus gros nombre de ceulx de Naples et d'Espaigne.

Grand Seneschal estoit au royaume susdict,
 Mais trop tost cest office et son maistre perdit ;
 Ce nonobstant Loys, qu'après on couronna,
 D'estat de chambellan le deffunct guerdonna,
 En luy donnant maistrise et supreme puissance
 Dessus les claires eaux et grans foretz de France ;
 Et en tous les perilz et grans guerres d'adoncques
 Alla et retourna, sans reproches quelzconques.

Loys douziesme mort, François Roy couronné,
 Iceulx mesmes estatz, et miculx, luy a donné.

Premier il espousa de Chartres la vidame,
 Dont n'eut aucuns enfans ; mais la seconde dame,
 Contesse de Joigny, et luy, deux filles eurent,
 Qui tout le reconfort de leur vieillesse furent.
 Or mourut aagé d'ans soixante cinq et dix,
 Regretté de chascun : Dieu luy doint paradis.

III. *De Messire Jean Cotereau, chevalier, seigneur
de Maintenon.*

CELLUY qui gist cy dessoubz consommé
Chevalier fut, Jean Cotereau nommé,
Qui en jeunesse eut un si grand bonheur,
Qu'il deceda plein de biens et d'honneur.
En ce bonheur fortune favorable
Le fait servir soubz estat honorable
Un noble duc, qui après grand' souffrance
Au chef porta la couronne de France.

Ce fut Loys, de ce nom le douziesme,
Que le defunct suyvit en peine extreme
Par tout, au pis de ses adversitez,
Puis se sentit de ses prosperitez ;
Car estant Roy (en bonne et volontaire
Recongnissance) il le fait secretaire
Et tresorier des finances royales,
Pour le loyer de ses vertus loyales.

Le maistre mort, le servant sospira,
Et pour repos dès lors se retira
Icy chez luy, où par devote emprise
Fonda, bastit et doua ceste eglise.

Ses bons subjectz il voulut frequenter,
Et leur apprint à semer et enter
Commodement, et à rendre fertile
Ce qui estoit desert et inutile,
En leur faisant apporter de maint lieu
Arbres divers. Puis mourant dict adieu
A ses enfans, qui sur luy ont posée
Ceste epitaphe, et la tombe arrosée
De larmes d'œil par naturel devoir.

Devant sa mort des ans pouvoit avoir
Soixante et douze. O longue vie et belle.
Ta longueur soit devenue eternelle!

CLÉMENT MAROT, II.

IX. *De luy mesmes.*

Icy gist mort, vivant par bon renom,
 Jehan Cotereau, seigneur de Maintenon :
 Je dy celuy chevallier estimé,
 Du roy Loys douziesme tant aymé,
 Qu'en ses tresors pouvoir luy assigna,
 Et aux secretz des finances signa.
 Je dy celuy, de vertu amateur,
 Qui de ce temple a esté fondateur.

Des ans vesquit près de soixante et douze.
 Chez luy mourut ; puis enfans et espouse
 L'ont mis au cueur de sa fondation,
 Où il attend ressuscitation.

X. *De luy encores.*

JE fuz Jehan Cotereau, qui quatre Roys servy,
 Desquelz en bien servant la grace desservy,
 Et dont fut le dernier François premier du nom,
 Soubz qui je trespasay seigneur de Maintenon,
 Ayant ja servy France en son privé secret,
 Et en ses grans tresors, que laissay sans regret
 Pour venir cy attendre, en paix, de mort le jour,
 Où ce temple fonday pour mon dernier sejour.

XI. *Des Allemans de Bourges, recité par la Déesse
 Memoire.*

QUI veult sçavoir grans accordz differens,
 Les plus nouveaulx qu'on veit entre parens,
 Long temps y a, vienne en cest oratoire,
 Des Allemans lire la courte histoire.

Memoire suis, qui avecques leurs corps
 Ne veulx souffrir enterrer leur accords,

Ains d'en escrire il me prend appetit.

Jean l'Allemant et Marie Petit

Deux autres Jeans en mariage acquirent,
 Qui en commun en un logis vesquirent ;
 Et ces deux Jeans deux Jannes espouserent,
 Qui dix enfans sur la terre poserent :
 Janne Gaillard espousa Jean l'aisné,
 Une autre Janne eust l'autre Jean puisné,
 Laquelle avoit le surnom de Champanges.
 Ainsi en noms conformes et estranges
 Furent tous cinq en amytié confictz.
 Et qui plus est, le bon pere et ses filz
 Comme de noms d'estatz furent esgaulx,
 Estans tous trois receveurs generaulx.

Le pere au faict des Normans travailla,
 Puis ceste charge au filz aisné bailla,
 Et le puisné receut charge semblable
 En Languedoc. O peuple venerable,
 Les corps humains que j'ay cy declairez,
 De mesme estat et mesme honneur parez,
 De mesme nom, de mesme nourriture,
 Sont enterrez soubz mesme sepulture.
 Faictes à Dieu de bon cueur oraison
 Qu'au ciel leur doint une mesme maison.

XII. *De Alexandre, president de Barrois.*

Soubz ceste tumbé est gisant Alexandre,
 Non pas celuy qui son nom fait espandre
 Par l'univers ; non pas celuy de Troye,
 Qui par l'amour meit son pays en proye :
 Alexandre est cestuy cy de Barrois,
 Qui à bon droict faict le nombre des trois.

A l'un Juno fait present de ses biens ;
 Venus à l'autre a eslargy des siens ;

A cestuy cy Pallas, noble déesse,
De ses tresors a faict grande largesse.

Le Grec conquit le monde à force et peine ;
Par estre beau le Troyen eust Heleine ;
Cil du Barrois par prudence et sçavoir
Los immortel a merité d'avoir.

XIII. *De Maistre Jaques Charmolue.*

Cy gist envers la chair de Charmolue :
De terre vint, la terre l'a voulue ;
Quant à l'esprit, qui du ciel est venu,
Seigneurs passans, croyez qu'il n'a tenu
A estre bon et de vertus orné
Que dont il vint il ne soit retourné.

XIIII. *De Damoysele Anne de Marle.*

Vous qui ayez amytié nuptiale,
Vous qui prisez charité cordiale,
Et qui louez en un corps femenin
Un cueur entier gracieux et begnin,
Arrestez vous : cy gist la damoysele
Qui tout cela et mieux avoit en elle ;
Anne est le nom de celle dont je parle,
Fille jadis de Hierosme de Marle,
En noble lieu de Luzancy seigneur,
Et sa mere est Damoysele d'honneur,
Qui porte nom de Philippe Laurens,
Laquelle avec pere et frere et parens
Feit la defuncte estre premiere femme
Du general des finances, Spifame,
Gaillard de nom et seigneur de Bisseaulx,
Qui d'un tel arbre a eu neuf arbrisseaulx.
Or a vescu trèsvertueusement

Avecques luy dix ans tant seulement.
 Fascheuse Mort, par son cruel outrage,
 N'a pas voulu qu'elle y fut d'avantage,
 Mais, comme ayant sur la bonté envie,
 Luy annonça le depart de sa vie,
 L'an de son aage à peine huict et vingt.
 Lors sans viser au lieu dont elle vint,
 Et desprisant la gloire que l'on a
 En ce bas monde, icelle Anne ordonna
 Que son corps fust entre les povres mis
 En ceste fosse. Or prions, chers amys,
 Que l'ame soit entre les povres mise
 Qui bienheureux sont chantez en l'église.

XV. *De Maistre Guillaume Cretin, poëte françois*
 (1525).

SEIGNEURS passans, comment pourrez vous croire
 De ce tumbeau la grand'pompe et la gloire ?
 Il n'est ne painct ne poly ne doré,
 Et si se dit haultement honoré,
 Tant seulement pour estre couverture
 D'un corps humain cy mys en sepulture :
 C'est de Cretin, Cretin qui tant sçavoit.
 Regardez donc si ce tombeau avoit
 De ce Cretin les faictz laborieux,
 Comme il devoit estre bien glorieux,
 Veu qu'il prend gloire au povre corps tout mort,
 Lequel par tout vermine mine et mord.
 O dur tumbeau, de ce que tu en œuvres
 Contente toi ; avoir n'en peulx les œuvres :
 Chose eternelle en mort jamais ne tombe,
 Et qui ne meurt n'a que faire de tumbe.

XVI. *De Loys Jagoyneau.*

CY gist Loys, Jagoyneau surnommé ;
 Tresorier fut en charges renommé,
 Et de pecune onc ne thesaurisa,
 Ains de vertu, que plus qu'argent pris.

Je ne sçay pas de quel' race estoit il ;
 Mais je sçay bien que son cueur fut gentil,
 Hardy, courtois, de trèsnoble nature,
 Et trop plus grand que du corps la stature.
 Il est certain que Chasteaudun, son estre,
 Soubz liberal' planette le fait naistre.
 Receveur fut de Soissons ; et de faict,
 France le fait, l'Itale l'a deffaict.

Italiens en ont le corps icy,
 Et les François le dueil et le soucy,
 Avec lequel dessus luy ont posé
 Ce dur tombeau de leurs pleurs arrosé.

Or de l'avoir si tost mort estendu,
 Mort le trompa : car, tout bien entendu,
 Son vif esprit à grans biens pretendoit.
 Monté soit il plus hault qu'il ne tendoit.

XVII. *De Madame la Regente, mere du Roy (1531).*

CELLE qui travailla pour le repos de maints
 Repose maintenant ; pourquoy criez, humains ?
 Gardez bien le repos qu'elle vous a donné,
 Sans luy rompre le sien, puis qu'il est ordonné.

XVIII. *De Florimond de Champeverne.*

LE Roy, la Mort, aymerent Florimond
 De Champeverne, en son florissant aage ;

Le Roy par temps le poulsa vers le mont
 D'honneur et biens en suffisant estage ;
 Mais Mort, voulant le traicter d'avantage,
 En un moment le poulsa jusque aux cieulx,
 Et fait trèsbien, car des bons l'heritage
 N'est point assis en ce val vicieux.

XIX. *De Jehan de Montdoulcet.*

APRÈS avoir servy autour de la personne
 Du roy Loys douziesme, avant que sa couronne
 Ornast son noble chef et après l'avoir prise,
 Je Jehan de Montdoulcet esprouvay la surprise
 De l'incertaine Mort : car un esclat de lance
 En un plaisant tournoy dedans mon cœur se lance
 Si vigoureusement, et par fortune telle,
 Qu'au milieu de plaisir senty douleur mortelle,
 Qui au lict me jecta saisy de fiebvre grosse,
 De mon lict au cercueil, du cercueil en la fosse,
 Non pas sans grand regret du maistre et des amys
 Les amys m'ont pleuré, et le bon maistre a mis
 Mes enfans aux estatz de moy lors retenuz,
 Entre autres que j'avois de sa grace obtenuz,
 Et donna pension à la mienne espousée,
 C'est Jane Cotereau, qui est icy posée.

Si tant d'honneur et bien ne vint de mon merite
 Il vint d'amour de Roy envers moy non petite ;
 Mais la source du tout fut la bonté de Dieu.
 Priez pour moy, passans, priez qu'en cestuy lieu
 Je puisse en Jesuchrist tellement sommeiller,
 Qu'avec les siens me face au grand jour resveiller.

XX. *De Guillaume Chantereau, homme de guerre.*

Cy gist Guillaume en terre,
 Chantereau surnommé,

Entre les gens de guerre
Jadis trèsrenommé.

Bien vivant estimé,
Sans noyse, sans offense;
S'on l'avoit animé,
Rude estoyt en deffense.

A plaisir et oultrance
Si adextre on le vit,
Que le Daulphin de France
Finablement servit.

Mais la Mort le ravit
En sa jeunesse meure :
A maint homme qui vit
Grand regret en demeure.

Puis qu'il faut que tout meure,
S'en fault-il estonner?
Eternelle demeure
Dieu luy vueille donner.

XXI. *De trois enfans freres.*

D'UN mesme dard, sous une mesme annéc,
Et en trois jours de mesme destinée,
Mal pestilent sous ceste dure pierre
Meit Jean de Bray, Bonadventure et Pierre,
Freres tous trois, dont le plus vieil dix ans
A peine avoit. Qu'en dictes vous, Lisans?
Cruelle Mort, Mort plus froide que marbre,
N'a elle tort de faire cheoir de l'arbre
Un fruit tant jeune, un fruit sans meureté,
Dont la verdeur donnoit grand' seureté
De bien futur? Qu'a elle encores fait?
Elle a, pour vray, du mesme coup deffaict
De pere et mere esperance et liesse,
Qui s'attendoit resjouyr leur vieillesse

Avec leurs filz, desquelz la mort soudaine
 Nous est tesmoing que la vie mondaine
 Autant enfans que vieillards abandonne;
 Il nous doibt plaire, et puisque Dieu l'ordonne.

XXII. *De François, Daulphin de France (1536).*

Cy gist François, Daulphin de grand renom,
 Filz de François le premier de ce nom,
 Duquel il tint la prison en Espagne.

Cy gist François qui la lice en campagne,
 Glaives trenchans et harnoys bien fourbis
 Aima trop plus que sumptueux habitz.

Formé de corps ce qu'est possible d'estre
 Le fait Nature; encores plus adextre,
 Et en ce corps hault et droict composé
 Le ciel transmit un esprit bien posé;
 Puis le reprint quand par greffe achoison
 Un Ferraroys lui donna la poison,
 Au vueil d'autrui, qui en craincte regnoit,
 Voyant François qui Cesar devenoit.

Ce Daulphin dy, qui par terre et par mer
 Fustes et gens eust prins plaisir d'armer,
 Et la grandeur de terre dominée,
 Si rompre eust peu sa dure destinée;
 Mais ses vertus lui causerent envie,
 Dont il perdit sur les vingt ans la vie,
 Avec l'attente, hélas! de la couronne
 Qui le clair chef de son pere environne.

Qu'as tu, passant? Complaindre on ne s'en doit:
 Il a trop mieulx que ce qu'il attendoit.

XXIII. *De Anne de Beauregard, qui mourut
à Ferrare.*

DE Beauregard Anne suis, qui d'enfance
Laissay parens, pays, amys et France,
Pour suyvre ici la duchesse Renée,
Laquelle j'ay depuis abandonnée,
Futur espoux, beauté, fleurissant aage,
Pour aller veoir au ciel mon heritage,
Laissant le monde avec moindre soucy
Qu'en laissant France alors que vins icy.

XXIII. *De Heleine de Boisy.*

Vers alexandrins.

NE sçay où gist Heleine en qui beauté gisoit,
Mais ici gist Heleine où bonté reluisoit,
Et qui la grand' beauté de l'autre eust bien ternie
Par les graces et dons dont elle estoit garnie.
Doncques, ô toy passant qui cest escript liras,
Va, et dy hardiment en tous lieux où iras:
« Heleine Grecque a faict que Troye est deplorée;
Heleine de Boisy la France a decorée. »

XXV. *De Monsieur du Tour, maistre Robert
Gedoyne.*

SÇAIS tu, passant, de qui est ce tumbeau ?
D'un qui jadis, en cheminant tout beau,
Monta plus hault que tous ceulx qui se hastent.
C'est le tumbeau là où les vers s'appastent
Du bon vicillard agréable et heureux
Dont tu as veu tout le monde amoureux.
Cy gist, hélas ! plus je ne le puis taire,
Robert Gedoyne, excellent secretaire,
Qui quatre Roys servit sans desarroy.

Maintenant est avecques le grand Roy,
Où il repose après travail et peine.

Or a vescu personne d'aage pleine,
Pleine de biens et vertu honorable;
Puis a laissé ce monde miserable
Sans le regret qui souvent l'homme mord.
O vie heureuse, ô bien heureuse mort !

XXVI. *De Jean L'Huilier, conseiller.*

INCONTINENT que Loyse le Maistre
Congneut qu'aux vers le corps on faisoit paistre
De son espoux, le prudent Jean L'Huilier :
« Helas ! (dit elle) amy trèssingulier,
Vostre prudence, au senat honorée,
Eust mieulx porté que moy, lasse, explorée,
Le dueil de mort. Inutile je vy,
Et vous eussiez encores bien servy,
Car vous estiez vertueux et sçavant.
Las ! pourquoy donc ne suis je morte avant ? »

En ce regret demoura des moys douze
La bonne, belle et vertueuse espouse,
Puis trespassa, et en mourant va dire :
« C'est trop d'un an sans veoir ce qu'on desire.
Mon esprit va le sien là hault chercher ;
Vueille mon corps auprès du sien coucher. »
Ce qui fut faict, et n'a sceu Mort tant poindre
Qu'elle ait desjoinct ce qu'Amour voulut joindre.

XXVII. *De Madame de Chasteaubriant (1537).*

SOUBS ce tumbeau gist Françoyse de Foix,
De qui tout bien tout chascun souloit dire ;
Et le disant, onc une seule voix
Ne s'avança d'y vouloir contredire.

De grand' beauté, de grace qui attire,
 De bon sçavoir, d'intelligence prompte,
 De biens, d'honneurs, et mieulx que ne ra-
 Dieu eternel richement l'estoffa. [compte,
 O viateur, pour t'abreger le compte,
 Cy gist un rien là où tout triumphâ.

XXVIII. *De Monsieur le general Preud'homme*
 (1543).

CY dessous prend son dernier somme
 Le prudent Guillaume Preud'homme,
 De Normandie general,
 A qui Dieu fut tant liberal,
 Qu'il luy donna user sa vie
 Sans peur, sans blasme, sans envie,
 Et mourut (voyez quel bonheur)
 Plein d'ans, plein de biens, plein d'honneur.

B. *Pièces tirées d'autres éditions.*

XXIX. *Epitaphe de Philippe, mere de messire Artus*
Gouffier, pris du grec de Cinerius (1516).

SOUS cette tumbe cy
 Gist de Montmorancy
 Philippe, noble dame,
 Belle de corps et d'ame,
 Qui de Dieu tant receut
 Qu'en son ventre conceut
 Grans seigneurs magnifiques
 Et dames heroïques,
 Si que des enfans d'elle
 La vertu immortelle

Par hault los precieux
 S'etend jusques aux cieulx.
 Passans, ne pleurez point,
 Plorer ne vient à poinct
 De ceste dame bonne :
 Plus tost fault qu'on s'estonne
 De son si grand bonheur
 Accompaigné d'honneur.

XXX. *Epitaphe de feu messire Artus Gouffier, grand maistre de France, pris du grec de Lascaris (1519).*

PATROCLUS fut d'Achilles regretté ;
 Ephestion l'a d'Alexandre esté,
 Qu'il estimoit amy comme soy mesme :
 Le Roy François, de leurs œuvres supresme
 Imitateur, plaint Artus de Boisy,
 Qui merita d'estre par luy choisy
 Pour mieulx aymé; Dieu luy doint lieu celeste,
 Et ne luy soit la tumbre si moleste,
 Que le clair nom de Boisy et d'Artus
 Ne vive autant que vivent ses vertus.

XXXI. *Epitaphe d'Erasmus,*

Pris du latin : *Magnus Erasmus in hoc tumulo est, etc. (1536)*

LE grand Erasmus icy repose;
 Quiconque n'en sçait autre chose,
 Aussi peu qu'une taulpe il veoit,
 Aussi peu qu'une pierre il oyt.

XXXII. *De Monseigneur de Langeay, Guillaume du Bellay (1543).*

ARRESTE toy, Lisant,
 Ci dessous est gisant,

Dont le cueur dolent j'ay,
 Ce renommé Langeay,
 Qui son pareil n'eust pas,
 Et duquel au trespas
 Jecterent pleurs et larmes
 Les lettres et les armes.

XXXIII. *De feue Madame de Maintenon.*

CY gist l'espouse au mary venerable
 Jehan Cotereau, seigneur de Maintenon,
 Femme jadis prudente et honorable,
 De nom Marie, et Thurin de surnom,
 Qui de beauté à bon droict eust renom,
 Et de vertu, à la beauté bien duite;
 L'une par temps l'a laissé, l'autre non,
 Car après mort jusqu'au ciel l'a conduicte.

XXXIV. *D'elle mesmes.*

CY gist qui fut de Maintenon la dame,
 Belle de corps, encor plus belle d'ame,
 Pour les haultz dons qu'elle eust du grand don-
 Cy gist qui fut exemplaire d'honneur [neur.
 En ses beaulx ans pour toute femme exquise,
 Ayant beauté désirée et requise,
 Si que ses ans jeunes tant decorez
 Rendirent fort ses vieux jours honnorez.
 Ainsi vesquit, ainsi mourut Marie,
 Qui des Thurins anoblit l'armoirie.

XXXV. *Epitaphe du Conte de Salles.*

S'ONCQUE à pitié il te convint mouvoir
 Et d'autrui cas ou malheur te douloir,

O viateur, ne te desdaigne mie
 Veoir cest escript et piteuse omelie;
 Si gemiras le grief despart d'un Conte
 Qui vivant pleut en toute compaignie;
 Mais on n'en faict mise, recepte ou compte.

Je suis celluy, comme tu dois sçavoir,
 Conte de Salles, assez plaisant à veoir,
 Qui par mes gestes, brocardz et tragedie
 Mainte assemblée ay souvent resjouie,
 En entretien ayant plus grace que honte
 Et en accordz et doulx chantz armonie;
 Mais on n'en faict mise, recepte ou compte.

Cuydant fuyr le naturel devoir,
 Mort ou passage m'arrester eut vouloir,
 Et n'est amy qui à m'ayder s'emplye,
 Par quoy laissay pour bon gaige ma vie.
 Dont j'ay quittance, sans faulte ne mescompte,
 Escripte au rolle des morts d'epidemie;
 Mais on n'en faict mise, recepte ou compte.

Prince, inutile est mon ramentevoir,
 Parquoy vous dis adieu jusque au revoir;
 Des bonnes partz la meilleure ay choysie:
 Fol est pour vray qui au monde se fie,
 Car tel est bien hault juché qu'on demonte;
 L'homme prudent à tel jeu ne l'envye;
 Mais on n'en faict mise, recepte ou compte.

COMPLAINCTES.

I. *Du baron de Malleville, parisien.*

A LA TERRE.

O TERRE basse, où l'homme se conduit,
Respons (hélas !) à ma demande triste :
Où est le corps que tu avois produit,
Dont le depart me tourmente et contriste ?
L'avois tu fait tant bon, tant beau, tant miste,
Pour de son sang taindre les dards pointuz
Des Turcs maudictz ? Las ! ilz n'en ont point
De plus aymant vray honneur que icelluy [euz
Qui mieulx ayma là mourir en vertus
Qu'en deshonneur suyvre plusieurs battus.
Tel vit encor qui est plus mort que luy.

A LA MER.

O cruaulté d'impetueuses vagues,
Mer variable, où toute craincte abonde,
Cause mouvant, dont trop cruelles dagues
L'ont fait perir de mort tant furibonde.
Si hault desir de congnoistre le monde
T'avoit transmis si gentil personnage,
Las ! falloit il qu'en la fleur de son aage
Par devers toy si rudement le prinses,
Sans plus reveoir la court des nobles princes,
Où tant il est à present regreté ?

O mer amere, aux mordantes espines,

Certainement, ce qu'arrestes et pinces
 Au gré de tous est trop bien arrêté.

A NATURE.

Helas ! Nature, où est la bonne grace
 Dont tu le feis luyre par ses effectz ?
 Formé l'avois beau de corps et de face,
 Doux en parler et constant en ses faictz ;
 D'honesteté estoit l'un des parfaictz,
 Car en fuyant les picquans espinettes
 D'oysiveté, flustes et espinettes
 Bruyre faisoit en trèsdoulce accordance ;
 De luz sonnoit motetz et chansonnettes,
 Danser sçavoit avec et sans sonnettes,
 Las ! or est il à sa dernière danse.

A LA MORT.

Las ! or est il à sa dernière danse,
 Où toy, la Mort, luy as fait sans soulas
 Faire faulx pas et mortelle cadence,
 Soubz dur rebec sonnans le grand hélas.
 Quant est du corps, vray est que meurdry l'as,
 Mais de son bruit, où jamais n'eut frivole,
 Maulgré ton dard par tout le monde il vole,
 Tousjours croissant, comme lys qui fleuronne.
 Touchant son ame, immortelle couronne
 Luy a donné celui pour qui mourut ;
 Mais quelque bien encor que Dieu luy donne,
 Je suis contrainct par amour, qui l'ordonne,
 Le regretter, et mauldire Baruth.

A FORTUNE.

Fortune, hélas ! muable et desreiglée,
 Qui du palud de Malheur viens et sors,
 Bien as monstré que tu es aveuglée,
 D'avoir jetté sur luy tes rudes sorts :
 Car si tes yeulx d'inimytie consors,
 Eusses ouvers pour bien appercevoir

Les grans vertuz qu'on luy a veu avoir,
 Pitié t'eust meue à le retenir seur;
 Mais tu ne veulx de toy mesmes rien veoir,
 Pour aux humains faire mieulx assavoir
 Que plus te plaist cruaulté que douceur.

MAROT CONCLUD.

La Terre dit qu'à bon droict peult reprendre
 Ce qu'elle a faict, quoy qu'on ayt deservy.
 La Mer respond que sain le sceut bien rendre
 En terre ferme, où soudain fut ravy.
 Nature dit que Mort a l'audivy
 Par dessus d'elle, et qu'en rien ne peult mais.
 La Mort respond que les plus grans jamais
 N'espargnera; et Fortune l'infame
 Dit qu'elle est née à faire tort et blasme.
 Laissons la donc en sa coustume vile,
 Et supplions le filz de Nostre Dame
 Qu'enfin ès cieulx il nous face veoir l'ame
 Du feu baron dict Jehan de Malleville.

II. *D'une Niepce sur la mort de sa Tante.*

O QUE je sens mon cueur plein de regret,
 Quand Souvenir ma pensée resveille
 D'un dueil caché au plus profond secret
 Du mien esprit, qui pour ce plaindre veille !
 Seigneurs lisans, n'en soyez en merveille,
 Ains voz douleurs à la mienne unissez,
 Ou, pour le moins, ne vous esbahissez
 Si ma douleur est plus qu'autre profonde;
 Mais tous ensemble estonnez vous assez
 Comment je n'ay en mon cueur amassez
 Tous les regretz qui furent onc au monde,
 Tous les regretz qui furent onc au monde.

Venez saisir la dolente niepce
 Qui a perdu par fiere mort immunde
 Tante et attente, et entente et liesse.
 Perdu (helas!) gist son corps. Et qui est ce?
 Jane Bonté, des meilleures de France,
 De qui la vie eslongnoit de souffrance
 Mon triste cueur, et le logeoit aussi
 Au parc de Joye et au clos d'Esperance.
 Mais, las! sa mort bastit ma demeure
 Au boys de Dueil, à l'ombre de Soucy.

Au boys de Dueil, à l'ombre de Soucy,
 N'estoye au temps de sa vie prospere.
 Mon soulas gist soubz ceste terre icy,
 Et de le veoir plus au monde n'espere.
 O Mort mordante, ô impropre impropere,
 Pourquoi (helas!) ton dard ne flechissoit,
 Quand son vouloir au mien elle unissoit
 Par vraye amour, naturelle et entiere?
 Mon cueur ailleurs ne pense, ne pensoit,
 Ne pensera. Doncques (quoy qu'il en soit)
 Si je me plains, ce n'est pas sans matiere.

Si je me plains, ce n'est pas sans matiere,
 Veu que trop fut horrible cest orage,
 De convertir en terrestre fumiere
 Ce corps, qui seul a navré maint courage.
 Helas! c'estoit celle tant bonne et sage
 A qui jadis le Prince des haultz Cieulx
 Voulut livrer le don tant precieux
 D'honesteté, en cueur constant et fort;
 Mais dard mortel de ce fut envieux,
 Dont plus ne vient plaisir devant mes yeulx,
 Tant ay d'ennuy et tant de desconfort.

Tant ay d'ennuy et tant de desconfort,
 Que plus n'en puis : donc, en boys ou montaigne,
 Nymphes, laissez l'eau qui de terre sort;

Maintenant fault qu'en larmes on se baigne.
 Pourquoi cela? pour de vostre compaigne
 Pleurer la mort; Mort l'est venu saisir.
 Pleure, Rouen, pleure ce desplaisir,
 En douleur soit tant plaisante demeure;
 Et qui aura de soy triste desir
 Vienne avec moy, qui n'ay autre plaisir
 Fors seulement l'attente que je meure.

Fors seulement l'attente que je meure,
 Rien ne m'en peult alleger ma douleur.
 Car soubz cinq poinctz incessamment demeure,
 Qui m'ont contraincte aymer noire couleur.
 Dueil tout premier me plonge en son malheur;
 Ennuy sur moy employe son effort;
 Soucy me tient sans espoir de confort;
 Regret après m'oste liesse pleine;
 Peyne me suyt et tousjours me remord;
 Par ainsi j'ay, pour une seule mort,
 Dueil et ennuy, soucy, regret et peine.

III. *Deploration de Messire Florimond Robertet.*

JADIS ma plume on veit son vol estendre
 Au gré d'Amour, et d'un bas style et tendre
 Distiller dictz que soulois mettre en chant;
 Mais un regret de tous costez tranchant
 Luy faict laisser ceste douce coustume,
 Pour la tremper en encre d'amertume.
 Ainsi le fault, et quand ne le faudroit,
 Mon cueur, hélas! encores le voudroit;
 Et quand mon cueur ne le voudroit encores,
 Oultre son vueil contrainct y seroit ores
 Par l'aiguillon d'une mort qui le point.
 Que dy je, mort! D'une mort n'est ce point,
 Ains d'une amour: car quand chascun mourroit,

Sans vraye amour plaindre on ne le pourroit;
Mais quand la Mort a faict son malefice,
Amour adonc use de son office,
Faisant porter aux vrays amys le dueil,
Non point un dueil de fainctes larmes d'œil,
Non point un dueil de drap noir annuel,
Mais un dueil tainct d'ennuy perpetuel;
Non point un dueil qui dehors apparoist,
Mais qui au cueur sans apparence croist.

Voilà le dueil qui a vaincu ma joye;
C'est ce qui faict que toute rien que j'oye
Me sonne ennuy; c'est ce qui me procure
Que couleur blanche à l'œil me soit obscure,
Et que jour clair me semble noire nuict,
De tel' façon que ce qui tant me nuit
Corrompt du tout le nayf de ma Muse,
Lequel de soy ne veult que je m'amuse
A composer en triste tragedie;
Mais maintenant force m'est que je die
Chanson mortelle en stile plein d'esmoy,
Veu qu'autre cas ne peult sortir de moy.

De mon cueur donc l'intention totale
Vous comptera une chose fatale,
Que je trouvay d'aventure mal seine,
En m'en venant de Loyre droict à Scine,
Dessus Tourfou. Tourfou jadis estoit
Un petit boys, où la Mort commettoit
Meurdres bien grans sur ceulx qui chemin tel
Vouloient passer. En celuy lieu mortel
Je vey la Mort hydeuse et redoubtée,
Dessus un char en triumphe montée,
Dessous ses pieds ayant un corps humain
Mort à l'envers, et un dard en la main,
De boys mortel, de plumes empenné
D'un vieil corbeau, de qui le chant damné

Predit tout mal; et fut trempé le fer
 En eau de Styx, fleuve triste d'Enfer.
 La Mort, en lieu de sceptre venerable,
 Tenoit en main ce dard espoventable,
 Qui en maint lieu estoit tainct et taché
 Du sang de cil qu'elle avoit surmarché.

Ainsi debout sur le char se tenoit,
 Qu'un cheval pasle en hennissant trainoit,
 Devant lequel cheminoit une fée
 Fresche, en bon point, et noblement coiffée,
 Sur teste raze ayant triple couronne,
 Que mainte perle et rubys environne.
 Sa robe estoit d'un blanc et fin samys,
 Où elle avoit en pourtraicture mys,
 Par traict de temps, un million de choses,
 Comme chasteaulx, palays et villes closes,
 Villages, tours et temples et conventz,
 Terres et mers, et voiles à tous ventz,
 Artillerie, armes, hommes armez,
 Chiens et oyseaulx, plaines et boys ramez,
 Le tout brodé de fine soye exquise,
 Par mains d'autruy torse, taincte et acquise;
 Et pour devise, au bord de la besongne
 Estoit escript : *Le feu à qui en grongne.*
 Ce néantmoins, sa robe elle mussoit
 Soubz un manteau qui humble paroissoit,
 Où plusieurs draps divers furent compris,
 De noir, de blanc, d'enfumé et de gris,
 Signifiant de sectes un grand nombre
 Qui sans travail vivent dessoubz son ombre.

Ceste grand' Dame est nommée Rommaine,
 Qui ce corps mort jusques au tumbeau maine,
 La croix devant, en grand' cerimonie,
 Chantant mottetz de piteuse armonie.

Une autre Dame au costé droict venoit,

A qui trop peu de chanter souvenoît,
D'un haubin noir, de pareure tanée,
Montée estoit, la plus triste et tennée
Qui fust alors soubz la haulteur celique.
Hélas ! c'estoit Françoïse Republique,
Laquelle avoit en maintz lieux entamé
Son manteau bleu, de fleurs de lys semé.
Si derompoit encor de toutes pars
Ses beaulx cheveulx sur elle tous espars,
Et pour son train ne menoit avec elle
Sinon Douleur, Ennuy et leur sequelle,
Qui la servoient de tout cela qui duyt
Quand au sepulchre un amy on conduyt.

De l'autre part cheminait en grand' peine
Le bon hommeau Labeur, qui en la plaine
Avoit laissé bœufz, charrue et culture,
Pour ce corps mort conduire en sepulture;
Mais bien lava son visage haslé
De force pleurs, ains que là fust allé.

Lors je, voyant telle pompe mondaine,
Presupposay en pensée soudaine
Que là gisoit quelque prince de nom;
Mais tost après fuz adverty que non,
Et que c'estoit un serviteur royal,
Qui fut jadis si prudent et loyal
Qu'après sa mort son vray seigneur et roy
Luy ordonna ce beau funèbre arroy,
Monstrant au doigt combien d'amour desservent
De leurs seigneurs les servans qui bien servent.

Et comment sceu je alors qui estoit l'homme?
Autour de luy ne veoy qui le me nomme,
Et m'en enquiers. Mais le cueur qui leur fend
Toute parole à leur bouche deffend.
Si vous diray comment donques j'ay sceu
Le nom de luy. Ce char que j'apperceu

N'estoit paré de rouge, jaune ou vert,
 Mais tout de noir par tristesse couvert,
 Et le suyvoient cent hommes en douleur,
 Vestuz d'habitz de semblable couleur,
 Chascun au poing torche qui feu rendoit,
 Et où l'escu du noble mort pendoit.

Lors, curieux, piquay pour veoir les armes:
 Mais telle veue aux yeulx me meit les larmes,
 Y voyant painct l'esle sans per à elle.
 Dieu immortel (dy je lors) voicy l'esle
 Qui a volé ainsi que voler fault,
 Entre deux airs, ne trop bas ne trop hault;
 Voicy, pour vray, l'esle dont la volée
 Par sa vertu à la France extollée,
 Circonvolant ce monde spacieux,
 Et survolant maintenant les neuf cieulx.
 C'est l'esle noire en la bende dorée,
 L'esle en volant jamais non essorée,
 Et dont sortie est la mieulx escrivant
 Plume qui fust de nostre aage vivant.

C'est celle plume où modernes esprits
 Soubz ses patrons leur sçavoir ont apris;
 Ce fut la plume en sage main baillée,
 Qui ne fut onc (comme je croy) taillée
 Que pour servir en leurs secretz les roys;
 Aussi de reng elle en a servi trois,
 En guerre, en paix, en affaires urgens,
 Au gré des roys et prouffit de leurs gens.

O vous, humains, qui escoutez ma plaincte,
 Qui est celluy qui eut ceste esle paincte
 En son escu? Vous en fault il doubter?
 Sentez vous point, quand venez à gouster
 Ce que je dy en mon triste motet,
 Que c'est le bon Florimond Robertet?
 En est il d'autre en la vie mortelle

Pour qui je disse une louenge telle ?
 Non, car vivant de son art n'en approche;
 Or est il mort serviteur sans reproche.

Ainsi (pour vray) que mon cueur et ma langue
 Disoient d'accord si piteuse harangue,
 La fiere Mort sur le char sejournee
 Sa face pasle a devers moy tournée,
 Et à bien peu qu'elle ne m'a rué
 Le mesme dard dont elle avoit tué
 Celluy qui fut la toute ronde sphere
 Par où guettois ma fortune prospere;
 Mais tout à coup tourna sa veue oblique
 Contre et devers Françoise Republique,
 Qui l'irritoit, maudioit et blasmoit
 D'avoir occis celluy qui tant l'aymoit.

Adonc la Mort sans s'effrayer l'escoute,
 Et Republique hors de l'estomach boute
 Les propres motz contenuz cy après,
 Avec sanglotz s'entresuyvant de près.

LA REPUBLIQUE FRANÇOISE.

Puis qu'on sçait bien, ô perverse Chimere,
 Que toute rage en toy se peult choisir,
 Jusqu'à tuer avec angoisse amere
 L'enfant petit au ventre de sa mere,
 Sans luy donner de naistre le loisir;
 Puis qu'ainsi est, pourquoy prens tu plaisir
 A monstrier plus ta force tant congneue,
 Dont ne te peult louenge estre advenue ?

Qui de son corps la force met en preuve,
 Devant ses yeulx loz ou gaing luy appert;
 Mais, en l'effect, où la tienne s'espreuve,
 Blasme pour loz, perte pour gaing se treuve;
 Chascun t'en blasme, et tout le monde y pert.
 Perdu nous as l'homme en conseil expert,
 Et l'as jecté mort dedans le giron

De France (hélas !) qui pleure à l'environ.

François, franc Roy de France et des François,
 Tu le fuz veoir quand l'ame il vouloit rendre;
 De luy donner reconfort t'avançois,
 Et en ton cueur contre la Mort tançois,
 Qui ton bon serf au besoing venoit prendre.
 O quelle amour impossible à comprendre!
 Santé cent ans puisse avoir un tel maistre,
 Et du servant au ciel puisse l'ame estre.

France, et la fleur de ses princes ensemble,
 Le corps au temple en grand dueil ont mené:
 Lors France triste à Hecuba ressemble,
 Quand ses enfans à l'entour d'elle assemble
 Pour lamenter Hector, son filz aisé.
 Quiconques fut Hector aux armes né,
 Robertet fut nostre Hector en sagesse;
 Pallas aussi luy en feit grand' largesse.

Au fond du cueur les larmes vont puisant
 Povres de court, pour pleurer leur ruyne:
 Et toy, Labeur, tu ne veoy plus luisant
 Ce cleir soleil qui estoit tant duisant
 A esclarcir de ce temps la bruyne.
 Processions, ne chanter en rue hymne,
 N'ont sceu mouvoir fiere Mort à mercy,
 Qui me contrainct de dire encore ainsi :

Vieille effacée, infecte, image immunde,
 Craincte de gens, pensement soucieux,
 Quel bon advis, quelle sagesse abonde
 En ton cerveau, d'apovrir ce bas monde,
 Pour enrichir de noz biens les haultz cieulx?
 Que maudict soit ton dard malicieux!
 En un seul coup s'est monstré trop habile,
 D'en tuer un et en navrer cent mille.

Tu as froissé la main tant imitable
 Qui au prouffict de moy, lasse, escrivoit:

Tu as cousu la bouche veritable;
 Tu as percé le cueur tant charitable,
 Et assommé le chef qui tant sçavoit.
 Mais maulgré toy ça bas de lui se veoit
 Un cler renom, qui ce tour te fera
 Que par sus toy sans fin triumphera.

Tu as deffaict (ô lourde et mal adextre!)
 Ta non nuysance et nostre allegement;
 Endormy as de ta pesante dextre
 Cil qui ne peult resveillé au monde estre
 Jusquès au jour du final jugement.
 Las! et tandis nous souffrons largement,
 N'ayans recours qu'au ciel et à noz larmes
 Pour nous venger de tes soudains alarmes.

De voz deux yeulx, vous, sa chere espousée:
 Faictes fontaine où puiser on puisse eau;
 Filles de luy, vostre face arrousée
 De larmes soit, non comme de rousée,
 Mais chascun œil soit un petit ruisseau;
 Chascun des miens en jecte plus d'un seau;
 De tout cela faisons une riviere
 Pour y noyer la Mort, qui est si fiere.

Ha! la meschante, escoutez sa malice:
 Premier occit en martial destroit
 Quatre meilleurs chevaliers de ma lice,
 Lescut, Bayard, la Tremoille et Pallice,
 Puis est entrée en mon conseil estroit,
 Et de la troupe alla frapper tout droict
 Le plus aymé et le plus diligent.
 Souvent de telz est un peuple indigent.

Si son nom propre à dire on me semond,
 Je respondray qu'à son los se compasse:
 Son loz fleurit, son nom, c'est Florimond,
 Un mont flory, un plus que flory mont,
 Qui de haulteur Parnasus cultrepasse;

Car Parnasus (sans plus) les nues passe;
 Mais cestuy vainct la haulteur cristaline,
 Et de luy sort fontaine cabaline.

De Robertet par tout le mot s'espart,
 En Tartarie, Espagne et la Morée:
 Deux filz du nom nous restent de sa part,
 Et un neveu, qui d'esprit, forme et art
 Semble Phebus à la barbe dorée.

De luy se sert dame France honorée
 En ses secretz, car le nom y consonne;
 Si fait son sens, sa plume et sa personne.

Vous, ses deux fils, ne sont vos yeulx lassez?
 Cessez voz pleurs, cessez, François et Claude,
 Et en latin, dont vous sçavez assez,
 Ou en beau grec, quelque œuvre compassez
 Qui après mort vostre pere collaude;
 Puis increpez ceste Mort qui nous fraude,
 En luy prouvant par dictz philosophaulx
 Comme inutile est son dard et sa faulx.

L'AUTHEUR.

Incontinent que la Mort entendit
 Que l'on vouloit inutile la dire,
 Son bras tout sec en arriere estendit,
 Et fierement son dard mortel brandit,
 Pour Republique en frapper par grand ire;
 Mais tout à coup de fureur se retire,
 Et d'une voix qui sembloit bien loingtaine
 Dit telle chose utile et très certaine.

LA MORT A TOUS HUMAINS.

Peuple seduict, endormy en tenebres
 Tant de longs jours par la doctrine d'homme,
 Pourquoy me fais tant de pompes funebres,
 Puis que ta bouche inutile me nomme?
 Tu me mauldís quand tes amys assomme;
 Mais quand ce vient qu'aux obseques on chante,

Le prebstre adonc, qui d'argent en a somme,
Ne me dict pas mauldicte ne meschante.

Et par ainsi de ma pompe ordinaire
Amende plus le vivant que le mort;
Car grand tumbeau, grand dueil, grand luminaire
Ne peult laver l'ame que peché mord.
Le sang de Christ, quand sa loy te remord,
Par foy te lave, ains que le corps desvie;
Et toutesfoys, sans moy, qui suis la Mort,
Aller ne peux en l'eternelle vie.

Pourtant si suis deffaicte et descirée,
Ministre suis des grans tresors du ciel,
Dont je devois estre plus désirée
Que ceste vie amere plus que fiel.
Plus elle est douce, et moins en sort de miel;
Plus tu y vis, plus te charges de crimes.
Mais, par default d'esprit celestiel,
En t'aymant trop tu me hays et deprimes.

Que dy je, aymer! Celluy ne s'ayme en rien,
Lequel voudroit tousjours vivre en ce monde,
Pour se frustrer du tant souverain bien
Que luy promet Verité pure et munde;
Possedast il mer et terre feconde,
Beauté, sçavoir, santé sans empirer,
Il ne croit pas qu'il soit vie seconde,
Ou s'il la croit il me doibt desirer.

L'apostre Paul, saint Martin charitable,
Et Augustin, de Dieu tant escrivant,
Mainct autre saint plein d'esprit veritable,
N'ont désiré que moy en leur vivant.
Or est ta chair contre moy estrivant,
Mais, pour l'amour de mon pere celeste,
T'enseigneray comme yras ensuyvant
Ceulx à qui onc mon dard ne fut moleste.

Prie à Dieu seul que par grâce te donne

La vive foy, dont saint Paul tant escript;
 Ta vie après du tout luy abandonne,
 Qui en peché journellement aigrist.
 Mourir pour estre avecques Jesuchrist
 Lors aymeras plus que vie mortelle;
 Ce beau souhait fera le tien esprit:
 La chair ne peult desirer chose telle.

L'ame est le feu, le corps est le tyson;
 L'ame est d'enhault, et le corps inutile
 N'est autre cas qu'une basse prison
 En qui languyt l'ame noble et gentile.
 De tel' prison j'ay la clef très subtile:
 C'est le mien dard, à l'ame gracieux,
 Car il la tire hors de sa prison vile
 Pour d'icy bas la renvoyer aux cieulx.

Tien toy donc fort du seul Dieu triumpnant,
 Croyant qu'il est ton vray et propre pere;
 Si ton pere est, tu es donc son enfant,
 Et heritier de son regne prospere.
 S'il t'a tiré d'eternel impropere
 Durant le temps que ne le congnoissoys,
 Que fera il s'en luy ton cueur espere?
 Doubter ne fault que mieulx traicté ne sois.

Et pour autant que l'homme ne peult faire
 Qu'il puisse vivre icy bas sans peché,
 Jamais ne peult envers Dieu satisfaire,
 Et plus luy doit le plus tard depesché.
 Dont, comme Christ en la croix attaché
 Mourut pour toy, mourir pour luy desire;
 Qui pour luy meurt est du tout relasché
 D'ennuy, de peine et peché, qui est pire.

Qui faict le coup? C'est moy, tu le sçais bien;
 Ainsi je suis au chrestien qui desvie
 Fin de peché, commencement de bien,
 Fin de langueur, commencement de vie.

Donc, homme vieil, pourquoy prens tu envie
 De retourner en ta jeunesse pleine ?
 Veux tu r'entrer en misere asservie,
 Dont eschappé tu es à si grand' peine ?

Si tu me dis qu'en te venant saisir
 Je ne te fais sinon tort et nuysance,
 Et que tu n'as peine ne desplaisir,
 Mais tout plaisir, liesse et toute aisance,
 Je dy qu'il n'est desplaisir que plaisance,
 Veu que sa fin n'est rien que damnement ;
 Et dy qu'il n'est plaisir que desplaisance,
 Veu que sa fin redonde à sauvement.

Quell' desplaisance entends tu que je die ?
 Craindre mon dard ? Cela n'entens je point :
 J'entens pour Dieu souffrir dueil, maladie,
 Perte et meschef, tant vienne mal apoint,
 Et mettre jus de gré (car c'est le poinct)
 Desirs mondains et liesses charnelles ;
 Ainsi mourant sous ma darde qui poinct,
 Tu en auras qui seront eternelles.

Donques pour moy contristé ne seras,
 Ains par fiance, et d'un joyeux courage,
 Pour à Dieu seul obeyr laisseras
 Tresors, amys, maison et labourage.
 Clair temps de loing est signe que l'orage
 Fera de l'air tost separation ;
 Aussi tel' foy au mourant personnage
 Est signe grand de sa salvation.

Jesus, affin que de moy n'eusses craincte,
 Premier que toy voulut mort encourir ;
 Et en mourant ma force a si estaincte,
 Que quand je tue on ne sçauroit mourir.
 Vaincue m'a pour les siens secourir,
 Et plus ne suis qu'une porte ou entrée
 Qu'on doibt passer volontiers, pour courir

De ce vil monde en celeste contrée.

Jadis celuy que Moïse l'on nomme
Un grand serpent tout d'arain eslevoit,
Qui (pour le veoir) pouvoit guerir un homme
Quand un serpent naturel mors l'avoit.

Ainsi celuy qui par vive foy voyt,
La mort du Christ, guerist de ma blessure,
Et vit ailleurs plus qu'icy ne vivoit:

Que dy je, plus! Mais sans fin, je t'asseure.

Par quoy bien folle est la coustume humaine,
Quand aucun meurt, porter et faire dueil;
Si tu crois bien que Dieu vers luy le maine,
A quelle fin en jectes larmes d'œil?

Le veulx tu vif tirer hors du cercueil,
Pour à son bien mettre empesche et deffense?

Qui pour ce pleure est marry dont le vueil
De Dieu est faict. Jugez si c'est offense.

Laisse gemir et braire les payens,
Qui n'ont espoir d'eternelle demeure;
Faulx de foy te donne les moyens
D'ainsi pleurer quand fault que quelqu'un meure;
Et quant au port du drap plus noir que meure,
Hipocrisie en a taillé l'habit,
Dessous lequel tel pour sa mere pleure
Qui bien voudroit de son pere l'obit.

Messes sans nombre et force anniversaires,
C'est belle chose, et la façon j'en prise;
Si sont les chants, cloches et luminaires;

Mais le mal est en l'avare prebstrise:
Car si tu n'as vaillant que ta chemise,
Tien toy certain qu'après le tien trespas
Il n'y aura ne convent ne eglise

Qui pour toy sonne ou chante ou face un pas.

N'ordonne à toy telles solennitez,
Ne sous quel marbre il faudra qu'on t'enterre;

Car ce ne sont vers Dieu que vanitez:
 Salut ne gist en tumbau ny en terre.
 Le bon chrestien au ciel ira grand'erre,
 Fust le sien corps en la rue enterré,
 Et le mauvais en enfer tiendra serre,
 Fust le sien corps soubz l'autel enserré.

Mais, pour tomber à mon premier propos,
 Ne me crains plus, je te pry, ne maudis;
 Car qui voudra en eternal repos
 Avoir de Dieu les promesses et dictz,
 Qui voudra veoir les anges benedictz,
 Qui voudra veoir de son vray Dieu la face,
 Brief, qui voudra vivre au beau Paradis,
 Il faut premier que mourir je le face.

Confesse donc que je suis bienheureuse,
 Puis que sans moy tu ne peulx estre heureux,
 Et que ta vie est aigre ou rigoureuse,
 Et que mon dard n'est aigre ou rigoureux;
 Car, tout au pis, quand l'esprit vigoureux
 Seroit mortel comme le corps immunde,
 Encores t'est ce dard bien amoureux,
 De te tirer des peines de ce monde.

L'AUTHEUR.

Quand Mort preschoit ces choses, ou pareilles,
 Ceulx qui avoient les plus grandes oreilles
 N'en desiroient entendre motz quelconques;
 Parquoy se teut, et fait marcher adonques
 Son chariot en grand triumphe et gloyre,
 Et le defunct mener à Bloys sur Loyre,
 Où les manans pour le corps reposer
 Preparoient tumbes, et pleurs pour l'arroser.

Or est aux champs ce mortel chariot,
 Et n'y a bled, sauge ne polliot,
 Fleurs ne boutons hors de la terre yssuz,
 Qu'il n'admortisse en passant par dessus.

Taulpes et vers, qui dedans terre hantent,
Tremblent de peur, et bien passer le sentent;
Mesmes la terre en seurté ne se tient,
Et à regret ce chariot soustient.

Là dessus est la Mort maigre et villaine,
Qui de sa froide et pestifere alaine
L'air d'entour elle a mis en tel meschef,
Que les oyseaulx volans par sus son chef
Tombent d'enhault, et mortz en terre gisent,
Excepté ceulx qui les malheurs predisent.

Bœufz et jumens courent par le pays,
De veoir la mort grandement esbays.
Le loup cruel crainct plus sa face seule
Que la brebis du loup ne crainct la gueule.
Tous animaulx de quelconques manieres
A sa venue entrent en leurs tesnieres.
Quand elle approche ou fleuves ou estangs,
Poules, canardz et cignes là estans
Au fons de l'eau se plongent et se cachent,
Tant que la Mort loing de leurs rives sachent.

Et s'elle approche une ville ou bourgade,
Le plus hardy se musse ou chet malade,
Ou meurt de peur : nobles, prebstres, marchans,
Laissent la ville et gaignent l'air des champs.
Chascun faict voye à la Chimere vile,
Et quand on veoit qu'elle a passé la ville,
Chascun revient. Lors on espend et rue
Eau de senteurs et vinaigre en la rue,
Puis ès cantons feu de genevre allument,
Et leurs maisons esventent et parfument
A leur povoir, de leur ville chassant
L'air que la Mort y a mis en passant.

Tant fait la Mort, qu'auprès de Blois arrive,
Et costoyoit jà de Loyre la rive,
Quand les poissons, grans, moyens et petis

Le hault de l'eau laisserent tous crainctifz,
 Et vont trouver au plus profond et bas
 Loyre leur Dieu, qui prenoit ses esbatz,
 Dedans son creux, avec ses sœurs et filles,
 Dames des eaux, les nayades gentilles.
 Mais bien à coup ses esbatz se perdirent,
 Car les poissons en leur langue luy dirent
 Comment la Mort, qu'ilz avoient rencontrée,
 Avoit occis quelqu'un de sa contrée.
 Le fleuve Loyre adonc en ses espritz
 Bien devina que la Mort avoit pris
 Son bon voysin, dont si fort lamenta,
 Que de ses pleurs ses undes augmenta ;
 Et n'eust esté qu'il estoit immortel,
 Trespasé fust d'ouir un remors tel.

Ce temps pendant la Mort faict ses exploits
 De faire entrée en la ville de Eloys,
 Dedans laquelle il n'y a citoyen
 Qui pour fuyr cherche lieu ne moyen ;
 Car du defunct ont plus d'amour empraincte
 Dedans leurs cueurs, que de la Mort n'ont crainc-
 De leurs maisons partirent seculiers, [te.
 Hors des convents sortirent reguliers,
 Justiciers laisserent leurs pratiques,
 Gens de labour serrèrent leurs boutiques ;
 Dames aussi, tant fussent bien polyes,
 Pour ce jour là ne se feirent jolies ;
 Toutes et tous, des grans jusqu'aux menuz,
 Loing au devant de ce corps sont venuz,
 Sinon aucuns qui les cloches sonnoient,
 Et qui la fosse et la tombe ordonnoient.

Ses cloches donc chascune eglise esbranle,
 Sans carrillons, mais toutes à grand bransle,
 Si haultement que le ciel entendit
 La belle Echo, qui pareil son rendit.

Ainsi receu ont honorablement
 Leur amy mort, et lamentablement
 L'ont amené avec croix et banieres,
 Cierges, flambeaulx de diverses manieres,
 Dedans l'esglise au bon saint Honoré,
 Là où Dieu fut pour son ame imploré
 Par Augustins, par Jacobins et Carmes
 Et Cordeliers; puis avec pleurs et larmes
 Enterré l'ont ses parens et amys;
 Et aussi tost qu'en la fosse fut mys,
 Et que sur luy terre et tumbe l'on veoit,
 La fiere Mort, qui amené l'avoit,
 Subtillement de là s'esvanouyt,
 Et onques puis on ne la veit n'ouyt.

Tel fut conduit dedans Blois la Conté
 L'ordre funebre, ainsi qu'on m'a compté.
 Si l'ay comprins succinct en cest ouvrage
 Faict en faveur de maint noble courage.
 S'il y a mal, il vient tout de ma part;
 S'il y a bien, il vient d'où le bien part.

IV. *De Madame Loyse de Savoye, mere du Roy,
 en forme d'eglogue (1531).*

THENOT, COLIN.

THENOT.

EN ce beau val sont plaisirs excellens,
 Un cler ruisseau bruyant près de l'umbrage,
 L'herbe à souhait, les ventz non violens,
 Puis toy Colin, qui de chanter fais rage.

A Pan ne veulx rabaisser son hommage;
 Mais quand aux champs tu l'accompagnerois,
 Plus tost prouffit en auroit que dommage:

Il t'apprendroit, et tu l'enseignerois.

Quant à chansons, tu y besongnerois
De si grand art, s'on venoit à contendre,
Que quand sur Pan rien tu ne gagnerois,
Pan dessus toy rien ne pourroit pretendre.

S'il gagne en prix un beau fourmage tendre,
Tu gagneras un pot de laict caillé;
Ou si le laict il ayme plus cher prendre,
A toy sera le fourmage baillé.

COLIN.

Berger Thenot, je suis esmerveillé
De tes chansons, et plus fort je m'y baigne
Qu'à escouter le linot esveillé,
Ou l'eau qui bruyt tombant d'une montaigne.

Si au matin Calliope te gagne,
Contre elle au soir obtiendras le butin;
Ou s'il advient que tant noble compaigne
Te gagne au soir, tu vaincras au matin.

Or je te pry, tandis que mon mastin
Fera bon guet, et que je feray paistre
Noz deux troupeaux, chante un peu de Catin,
En deschiffant son bel habit champestre.

THENOT.

Le rossignol de chanter est le maistre:
Taire convient devant luy les pivers;
Aussi, estant là où tu pourras estre,
Taire feray mes chalumeaux divers.

Mais si tu veulx chanter dix foys dix vers,
En deplorant la bergere Loyse,
Des coingz auras six jaunes et six vertz,
Des mieulx sentans qu'on veit depuis Moyse.

Et si tes vers sont d'aussi bonne mise
Que les derniers que tu feis d'Ysabeau,
Tu n'auras pas la chose qu'ay promise,
Ains beaucoup plus, et meilleur et plus beau.

De moy auras un double chalumeau,
 Faict de la main de Raffy Lyonnais,
 Lequel à peine ay eu pour un chevreau
 Du bon pasteur Michau, que tu congnois.

Jamays encor n'en sonnay qu'une foys,
 Et si le garde aussi cher que la vie ;
 Si l'auras tu de bon cueur toutesfoys,
 Faisant cela à quoy je te convie.

COLIN.

Tu me requiers de ce dont j'ay envie :
 Sus donc, mes vers, chantez chantz douloureux,
 Puis que la mort a Loyse ravie,
 Qui tant tenoit noz courtilz vigoureux.

Or sommes nous maintenant malheureux,
 Plus estonnez de sa mortelle absence
 Que les aigneaulx à l'heure qu'entour eulx
 Ne trouvent pas la mere qui les pense.

Pleurons, bergers, Nature nous dispense :
 Pleurons la mere au grand berger d'icy ;
 Pleurons la mere à Margot d'excellence,
 Pleurons la mere à nous autres aussi.

O grand pasteur, que tu as de soucy !
 Ne sçay lequel, de toy ou de ta mere,
 Me rend le plus de tristesse noircy ;
 Chantez, mes vers, chantez douleur amere.

Lorsque Loyse en sa loge prospere
 Son beau mesnage en bon sens conduisoit,
 Chascun pasteur, tant fust il riche pere,
 Lieu là dedans pour sa fille eslisoit.

Aucunesfoys Loyse s'advisoit
 Les faire seoir toutes soubz un grand orme,
 Et, elle estant au milieu, leur disoit :
 « Filles, il fault que d'un point vous informe.

Ce n'est pas tout qu'avoir plaisante forme,
 Bordes, troupeaulx, riche pere et puissant :

Il faut preveoir que vice ne difforme
Par long repos vostre aage fleurissant.

Oysiveté n'allez point nourrissant,
Car elle est pire entre jeunes bergeres
Qu'entre brebis ce grand loup ravissant
Qui vient au soir tousjours en ces fougeres.

A travailler soyez doncques legeres;
Que Dieu pardoint au bon homme Roger:
Tousjours disoit que chez les mesnageres
Oysiveté ne trouvoit à loger. »

Ainsi disoit la mere au grand berger,
Et à son dict travailloient pastourelles:
L'une plantoit herbes en un verger,
L'autre paissoit colombz et tourterelles.

L'autre à l'aiguille ouvroit choses nouvelles,
L'autre en après faisoit chappeaulx de fleurs.
Or maintenant ne font plus rien les belles,
Sinon ruyseaux de larmes et de pleurs.

Converty ont leurs danses en douleurs,
Le bleu en brun, le vertgay en tanné,
Et leurs beaulx tainctz en mauvaises couleurs.
Chantez, mes vers, chantez dueil ordonné.

Dès que la mort ce grand coup eut donné,
Tous les plaisirs champestres s'assoupirent;
Les petis ventz alors n'ont alléné,
Mais les forts ventz encores en souspirent.

Fueilles et fruictz des arbres abbatirent;
Le cler soleil chaleur plus ne rendit;
Du manteau vert les prez se devestirent;
Le ciel obscur larmes en respandit.

Le grand pasteur sa musette fendit,
Ne voulant plus que de pleurs se mesler,
Dont son troupeau, qui plaindre l'entendit,
Laisa le paistre et se print à besler.

Et quand Margot ouyt tout reveler,

Son gentil cueur ne fut assez habile
 Pour garder l'œil de larmes distiller,
 Ains de ses pleurs en fait bien pleurer mille.

Terre en ce temps devint nue et debile;
 Plusieurs ruyssaux tous à sec demourerent;
 La mer en fut troublée et mal tranquille,
 Et les Daulphins bien jeunes y pleurerent.

Biches et cerfz estonnez s'arresterent;
 Bestes de proye et bestes de pasture,
 Tous animaulx Loyse regretterent,
 Excepté loups de mauvaise nature.

Tant en effect griefve fut la poincture,
 Et de malheur l'avanture si pleine,
 Que le beau lys en print noire taincture,
 Et les troupeaux en portent noire laine.

Sur l'arbre sec s'en complainct Philomenc;
 L'aronde en faict cris piteux et trenchans;
 La tourterelle en gemit et en meine
 Semblable dueil, et j'accorde à leurs chants.

O francs bergers sur franche herbe marchans,
 Qu'en dictes vous? Quel dueil, quel ennuy est ce
 De voir secher la fleur de tous noz champs?
 Chantez, mes vers, chantez : « Adieu liesse. »

Nymphes et dieux de nuict en grand' des-
 La vindrent veoir, et luy dirent : « Helas! [tressse
 Dors tu icy, des bergers la maistresse,
 Ou si c'est Mort qui t'a mise en ses lacs?

Las! ta couleur (telle comme tu l'as)
 Nous juge bien que morte tu reposes.
 Ha! Mort fascheuse! onques ne te meslas
 Que de ravir les excellentes choses!

Tant eust au chef de sagesses encloses,
 Tant bien sçavoit le clos de France aymer,
 Tant bien y sceut au lys rendre les roses,
 Tant bien y sceut bonnes herbes semer.

Tant bien sçavoit en seurté confermer
 Tout le bestail de toute la contrée;
 Tant bien sçavoit son parc clorre et fermer,
 Qu'on n'a point veu les loups y faire entrée.

Tant a de foys sa prudence monstrée
 Contre le temps obscur et pluvieux,
 Que France n'a (long temps a) rencontrée
 Telle bergere, au rapport des plus vieulx.

Adieu, Loyse, adieu en larmes d'yeulx;
 Adieu le corps qui la terre decore. »

En ce disant s'en vont nymphes et dieux.
 Chantez, mes vers, chantez douleur encore.

Rien n'est ça bas qui ceste mort ignore:
 Cognac s'en coingne en sa poictrine blesme;
 Romorantin la perte rememore;
 Anjou faict jou, Angoulesme est de mesme.

Amboyse en boyt une amertume extreme;
 Le Maine en mene un lamentable bruit;
 La povre Touvre, arrousant Angoulesme,
 A son pavé de truites tout destruict.

Et sur son eau chantent de jour et nuict
 Les cignes blancs, dont toute elle est couverte,
 Pronostiquans en leur chant qui leur nuit,
 Que Mort par mort leur tient sa porte ouverte.

Que faictes vous en ceste forest verte,
 Faunes, Sylvains? Je croy que dormez là!
 Veillez, veillez, pour plorer ceste perte,
 Ou, si dormez, en dormant songez la.

Songez la Mort, songez le tort qu'elle a:
 Ne dormez point sans songer la meschante;
 Puis au resveil comptez moy tout cela
 Qu'aurez songé, affin que je le chante.

D'où vient cela qu'on veoit l'herbe sechante
 Retourner vive alors que l'esté vient,
 Et la personne au tumbeau trebuschante,

Tant grande soit, jamais plus ne revient?

Ha ! quand j'ouy l'autrehier (il me souvient)
Si fort crier la corneille en un chesne,
C'est un grand cas (dy je lors) s'il n'advient
Quelque meschef bien tost en cestuy regne.

Autant m'en dit le corbeau sur un fresne;
Autant m'en dit l'estoille à la grand' queue;
Dont je laschay à mes souspirs la resne,
Car tel' douleur ne pense avoir onc eue.

Chantez, mes vers, fresche douleur conceuc.
Non, taisez vous, c'est assez deploré:
Elle est aux champs Elisiens receue,
Hors des travaux de ce monde exploré.

Là où elle est n'y a rien defloré;
Jamais le jour et les plaisirs n'y meurent;
Jamais n'y meurt le vert bien coloré,
Ne ceulx avec qui là dedans demeurent.

Car toute odeur ambrosienne y fleurent,
Et n'ont jamais ne deux ne trois saisons,
Mais un printemps, et jamais ilz ne pleurent
Perte d'amys, ainsi que nous faisons.

En ces beaulx champs et nayfves maisons
Loyse vit, sans peur, peine ou mesaise;
Et nous ça bas, pleins d'humaines raisons,
Sommes marrys (ce semble) de son aise.

Là ne veoit rien qui en rien luy desplaise;
Là mange fruict d'ineestimable prix;
Là boyt liqueur qui toute soif appaise;
Là congnoistra mille nobles esprits.

Tous animaulx playsans y sont compris,
Et mille oyseaulx y font joye immortelle,
Entre lesquelz vole par le pourpris
Son papegay, qui partit avant elle.

Là elle veoit une lumiere telle
Que pour la veoir mourir devrions vouloir.

Puis qu'elle a donc tant de joye eternelle,
Cessez, mes vers, cessez de vous douloir.

Mettez voz montz et pins en nonchaloir,
Venez en France, ô Nymphes de Savoye,
Pour faire honneur à celle qui valoir
Feit par son loz son pays et sa voye.

Savoysienne estoit, bien le sçavoye,
Si faictes vous; venez donques, affin
Qu'avant mourir vostre œil par deça voye
Là où fut mise après heureuse fin.

Portez au bras chascune plein coffin
D'herbes et fleurs du lieu de sa naissance,
Pour les semer dessus son marbre fin,
Le mieulx pourveu dont ayons congnoissance.

Portez rameaulx parvenuz à croissance:
Laurier, lyerre et lys blancs honorez,
Romarin vert, roses en abondance,
Jaune soucie et bassinetz dorez,

Passeveloux de pourpre colorez,
Lavende franche, œilletz de couleur vive,
Aubepins blancs, aubepins azurez,
Et toutes fleurs de grand' beauté nayfve.

Chascune soit d'en porter attentive,
Puis sur la tumbe en jectez bien espais,
Et n'oubliez force branches d'olive,
Car elle estoit la bergere de paix,

Laquelle sceut dresser accords parfaicts .
Entre bergers, alors que par le monde
Taschoient l'un l'autre à se rendre deffaicts,
A coup de goy, de houlette et de funde.

Vien, le dieu Pan, vien plus tost que l'aronde
Pars de tes parcs, d'Arcadie desplace,
Cesse à chanter de Syringue la blonde,
Approche toy et te mets en ma place,
Pour exalter avec meilleure grace

Celle de qui je me suis entremys:
 Non (pour certain) que d'en parler me lasse,
 Mais tu as tort que tu ne la gemys.

Et toy, Thenot, qui à plourer t'es mys
 En m'escoutant parler de la trèsbonne,
 Delivre moy le chalumeau promys,
 A celle fin qu'en concluant la sonne,
 Et que du son rende graces, et donne
 Louenge aux dieux des haults montz et des
 Si haultement que ce val en resonance: [plains,
 Cessez, mes vers, cessez icy voz plaincts.

THENOT.

O franc pasteur, combien tes vers sont pleins
 De grand' douceur et de grand' amertume!
 Le chant me plaist, et mon cueur tu contrains
 A se douloir plus qu'il n'a de coustume.

Quand tout est dict, Melpomené allume
 Ton stilé doux à tristement chanter;
 Oultre il n'est cueur (et fust ce un cueur d'en-
 Que ce propos ne fait bien lamenter. [clume)

Parquoy (Colin) sans flater ne venter,
 Non seulement le bon flageol merites,
 Ains devroit on chapeau te presenter
 De vert laurier, pour choses tant bien dictes.

Sus, grans toreaux, et vous, brebis petites,
 Allez au tect, assez avez brousté;
 Puis le soleil tombe en ces bas limites,
 Et la nuict vient devers l'autre costé.

*V. De Monsieur le general Guillaume Preud'homme
 (1543).*

UNIQUE fils de Preud'homme, dont l'ame
 Ces jours passez soubz la funebre lame

Laissa le corps, escoute un peu comment
 Celle du mien s'en vint en un moment
 Bien tost après en mon lict m'apparoistre,
 Et les secretz qu'elle me fait congnoistre.

« Filz (ce dit elle) en noz champs Elisées,
 N'a pas longtemps, par les droictes brisées
 Est devers nous un esprit arrivé,
 Discret, gentil, amyable et privé,
 Qui, deschargé de son terrestre corps,
 Et plus n'estant de ce monde records,
 S'en vint trouver au plus beau du pourpris
 Les immortalz et fleurissans esprits
 Des renommez vieulx poètes Galliques,
 Qui en accords plus divins que angeliques
 Tout à l'entour des lauriers tousjours verts
 Alloient chantans à l'envy maintz beaulx vers.

Luy là venu, ils cesserent leurs chants:
 Et il leur dit : « O l'eslite des champs
 Elisiens, espritz, en verité,
 Par dessus tous remplys de déité,
 Je ne suis point esprit de poésie:
 Mais je suis tel, qu'amour et fantasie
 J'avois en vous et en vostre vertu,
 Estant encor de chair et d'os vestu.
 Et delaissant le monde terrien,
 Je quictay tout, et si n'apportay rien
 Que les beaulx vers de voz celestes veines,
 Qui en mes soingz, mes labours et mes peines
 Me soulageoient, tout par cueur les disant,
 Avec amys ou princes devisant,
 Parmy lesquelz alors en toute gloire
 De voz haultz noms il estoit fait memoire.

Or donc, espritz pleins de bonté nayve,
 Souffrez qu'icy avecques vous je vive,
 Puisque vescu avez au cabinet

De ma memoire. » Adonques Molinet
 Aux vers fleuris, le grave Chastellain,
 Le bien disant en rithme et prose Alain,
 Les deux Grebans, au bien resonnant stile,
 Octavian, à la veine gentile,
 Le bon Cretin aux vers equivoqué,
 Ton Jehan le Maire, entre eulx hault colloqué,
 Et moy, ton père, en joye le receusmes,
 Car quasi tous de luy congnoissance eusmes.
 « Heureux Esprit (ce luy va Cretin dire)
 Quelle raison plus tost vers nous te tire
 Que par devers tant d'espritz excellens
 Qui sont ici, jadis tous opulens,
 A toy pareilz, et conseilliers royaulx,
 Desquelz tu fuz, voyre des plus loyaulx ? »
 Il luy respond : « O ame debonnaire,
 Penser me fais au labour ordinaire
 Que j'eus au monde; et, parmy eux estant,
 J'y penserois encores tant et tant,
 Que le record de ces sollicitudes
 Me priveroit de grans beatitudes
 Qui sont céans. Je cherche les delices
 Qui aux espritz sont duysans et propices:
 Je cherche joye et repos et sçavoir :
 Où les peult on mieulx qu'entre vous avoir ?
 Or soit ma joye en ce poinct acomplie,
 Et par sus tout, Cretin, je te supplie
 De me monstrier en ces beaulx champs floriz
 Nostre Ennius Guillaume de Loris,
 Qui du romant acquit si grand renom,
 Duquel aussi nous deux portons le nom,
 Dont mieulx je l'ayme. » Adonc Cretin le mene
 Par un sentier odorant et amene,
 Au bout duquel soubz un rosier plaisant
 Peult veoir de loing Loris encor faisant

Tout à part soy ses regretz et clamours
 Après sa Rose. O puissance d'amours !
 Là parvenuz, Cretin, qui le plainct fort,
 Luy dit : « Loris, Amour te doint confort !
 Laisse tes plainctz : voicy une noble ame,
 Qui, evitant d'ignorance le blasme,
 Fut en son temps le copieux registre
 Des beaulx escriptz que jadis sçeurent tistre
 Les bons facteurs du gallique hemispere,
 Desquelz tu es le bon ancien pere.

Si eusses veu comment, sans peine prendre,
 En sa memoire il les sçavoit comprendre,
 Puis de quel' grace, et avec quel plaisir
 Les recitoit en lieu, temps et loisir,
 Non moins aymé eusses le reciteur
 Que l'œuvre mesme ou le compositeur.
 C'est le plaisir où il se delectoit
 Quand du Roy Franc servant fidele estoit,
 Et general des argenteuses sommes
 Là où du Nord prindrent le nom les hommes.

C'est le second de qui les mains loyalles
 Seules ont eu des finances royalles
 Gouvernement. Or les a il laissées
 Mieulx qu'avant luy en ordre bon dressées,
 Et au sortir du corps, ja d'aage plein,
 Cler, pur et net, s'en vint en ce beau plain
 Chercher repos en la troupe immortelle
 De nous, qui tous luy devons amour telle
 Que luy à nous.—Au nom du Tout Puissant
 Bien venu soit l'Esprit resplendissant,
 Respond Loris; d'un nom sommes tous trois;
 Pour la mornifle encor un j'en voudrois
 Avecques nous. » De sa bouche à grand' peine
 Fut hors ce mot, qu'ilz veirent en la plaine
 Venir plus cler que nul ruby ballay,

L'esprit du preux Guillaume du Bellay,
 Tant travaillé des guerres piedmontoises,
 Qu'à peine eust sceu encor aller deux toises ;
 Si se vint mettre avec eulx à repos,
 Larmes laissant à souldars et supposts ,
 Laisant en France et en Piedmont ennuy,
 Mais non laissant homme semblable à luy.

Bien tost après, allans d'accord tous quatre
 Par les préaux tousjours herbuz s'esbatre,
 Du mesme nom deux Espritz rencontrèrent:
 L'un Bissipat, que neuf sœurs allecterent ;
 L'autre Budé, qui la palme conquit
 Sur les sçavans du siècle où il vesquit.
 Bien heureuse est, ô Clement, ta naissance,
 Qui de luy euz privée congnoissance.

Au demourant, nostre Gaulle, ainsi comme
 Nous a compté l'Esprit du grand Preud'homme,
 De maint poëte ores est decorée:
 Mais entre tous de trois moult honorée,
 Dont tu es l'un, Saint Gelais angelique,
 Et Heroet, à la plume heroïque.

Maulgré le tempz voz espritz dureront
 Tant que françoys les hommes parleront.
 Ainsi le dit l'ame de frais venue,
 A qui sans fin est la troupe tenue
 De Parnasus, veu qu'en mortelle vie
 Aymée l'a, et en l'autre suyvie.

Poëtes, donc, qui en terre vivez,
 Le loz, le bruit de Preud'homme écrivez
 En chascun genre et espece de metre ;
 En escrivans, n'oubliez pas à mettre
 Qu'au riche estat où il se conduisoit,
 Autant sur tous sa vertu reluysoit
 Comme Aurora est luyante et decore
 Sur toute estoille, ou Phebus sur Aurore.

Aurore adonc à la face vermeille
Sortit du ciel, et sur ce je m'esveille.
La plume prins, me meis à rithmoyer
Ma vision, affin de l'envoyer
A toy, du vray Preud'homme filz unique.
Reçoy la donc : je la te communique
Comme au plus proche, esperant que ce Val,
Plus grand d'esprit qu'en armes Perceval,
Et dont ta sœur à bon jour fut pourveue,
Aura l'honneur de la seconde veue.
Et si mes vers te plaisent (comme pense),
De toy ne veulx, pour toute recompense,
Fors qu'en vertus sois ton pere ensuyvant,
Si qu'on le voye encor en toy vivant.

FIN DU TOME II.

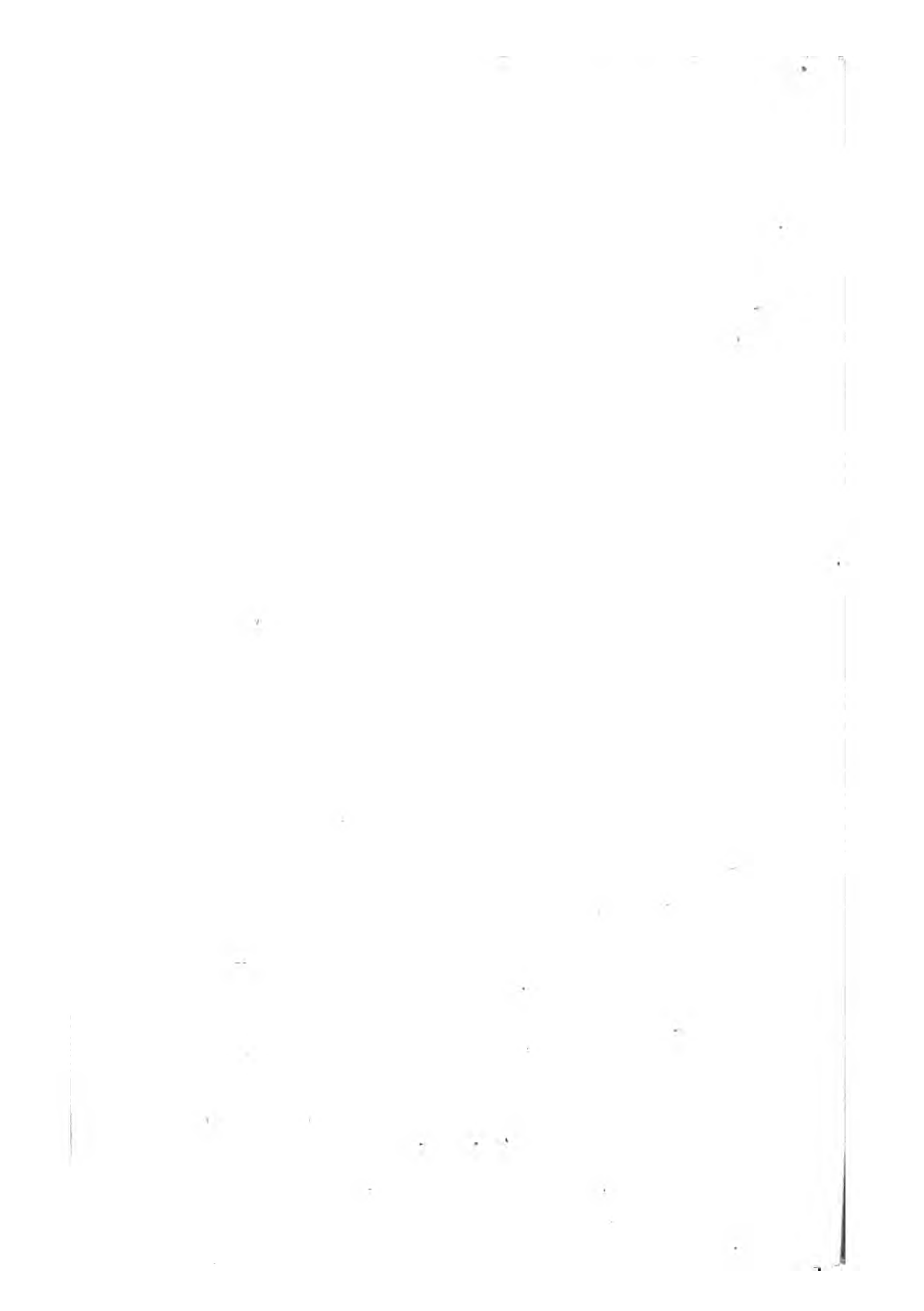


TABLE DES MATIÈRES
CONTENÜES DANS CE VOLUME

ÉLÉGIES.

A. Elégies comprises dans l'édition de 1544.

	Pages.
I. <i>Quand j'entreprins t'escire ceste lettre.....</i>	5
II. <i>Puis qu'il te fault desloger de ce lieu.....</i>	10
III. <i>Puis que le jour de mon départ arrive.....</i>	12
IV. <i>Salut, et mieulx que ne sçauriez eslire.....</i>	15
V. <i>Si ta promesse amoureusement faite.....</i>	18
VI. <i>Le plus grand bien qui soit en amytié.....</i>	19
VII. <i>Qu'ay je meffaict, dites, ma chere amye.....</i>	20
VIII. <i>Dictes pourquoy vostre amytié s'efface.....</i>	21
IX. <i>La grand' amour que mon las cueur vous porte...</i>	22
X. <i>Amour me feit escire au moys de may.....</i>	24
XI. <i>Pour à plaisir ensemble deviser.....</i>	25
XII. <i>Le juste dueil remply de fascherie.....</i>	26
XIII. <i>L'esloingnement que de vous je veulx faire.....</i>	27
XIIII. <i>Si ma complaincte en vengeance estoit telle.....</i>	29
XV. <i>Ton gentil cueur, si haultement assis.....</i>	32
XVI. <i>Qui eust pensé que l'on peust concevoir.....</i>	35
XVII. <i>Tous les humains qui estes sur la terre.....</i>	38
XVIII. <i>Fils de Venus, vos deux yeulx desbendez.....</i>	41
XIX. <i>Tant est mon cueur au vostre uny et joinct.....</i>	43
XX. <i>En est il une en ceste terre basse.....</i>	46
XXI. <i>De la mort de Anne l'Hulier.....</i>	49
XXII. <i>Du riche infortuné Jacques de Beaune, sei-</i>	
XXIII. <i>de Semblançay.....</i>	51
<i>gneur De Jehan Chauvin, menestrier.....</i>	52
XXIV. <i>Gente Danes, de Juppiter aymée.....</i>	53
XXV. <i>Pour Monsieur de Barroys, à Madamoyselle</i>	
<i>de Huban.....</i>	55
XXVI. <i>A une qui refusa un present.....</i>	56

B. *Elegie posthume, tirée de l'édition de 1596.*

	Pages.
XXVII. A une mal contente d'avoir esté sobrement louée, et se plaignant non sobrement.....	58

BALLADES.

I. Des Enfans sans soucy.....	60
II. Cry du jeu de l'Empire d'Orléans.....	62
III. De frere Lubin.....	63
IV. Du temps que Marot estoit au Palays à Paris.	65
V. A Madame d'Alençon, pour estre couché en son Estat.....	66
VI. D'un amant ferme en son amour.....	67
VII. De la naissance de feu Monseigneur le Daulphin François.....	68
VIII. Du triumphe d'Ardres et Guignes par les Roys de France et d'Angleterre.....	70
IX. De l'arrivée de Monseigneur d'Alençon en Haynault.....	71
X. De Paix et de Victoire.....	72
XI. Du jour de Noël.....	73
XII. De Caresme.....	75
XIII. De la passion de Nostre Seigneur Jesuchrist.	76
XIII. Contre celle qui fut s'amyé.....	77
XV. De s'amyé bien belle.....	78

CHANTS DIVERS.

A. *Chants divers compris dans l'édition de 1544.*

I. Chant royal de la Conception.....	80
II. D'Amour fugitif.....	82
III. Chant nuptial du mariage de Madame Renée, fille de France, avec le duc de Ferrare.....	85
IV. Chant royal de la Conception.....	88
V. Chant pastoral à Monseigneur le cardinal de Lorraine, qui ne pouvoit ouyr nouvelles de son joueur de flustes.....	90
VI. Chant de joye, au retour d'Espagne de Messieurs les Enfans.....	91
VII. Chant royal chrestien.....	92

	Pages.
VIII. Chant royal dont le Roy bailla le refrain....	94
IX. Chant nuptial du Roy d'Escosse et de Madame Magdalaine, premiere fille de France.....	96
X. Cantique à la déesse Santé, pour le Roy malade.	100
XI. Chant de May.....	101
XII. Chant de May et de Vertu.....	102
XIII. Chant de follie, de l'Origine de Villemanoche	103
XIII. Cantique de la Chrestienté, sur la venue de l'Empereur et du Roy au voyage de Nice.....	105
XV. A la Royne de Hongrie, venue en France...	107
XVI. Sur l'entrée de l'Empereur à Paris.....	110
XVII. De Marot à l'Empereur.....	111
XVIII. Cantique de la Royne, sur la maladie et convalescence du Roy.....	112
XIX. Sur la maladie de s'amy.....	117
XX. France à l'Empereur, à son arrivée.....	118

B. Chants tirés d'autres éditions.

XXI. Chant royal, La Mort du juste et du pescheur.	119
XXII. A la Royne de Navarre, de laquelle il avoit receu une Epistre en rythme.....	121

RONDEAUX.

A. Rondeaux compris dans l'édition de 1544.

I. Rondeau duquel les lettres capitales portent le nom de l'auteur.....	127
II. Response à un rondeau qui se commençoit : <i>Maistre Clement</i> , etc.....	127
III. A un créancier.....	128
IV. Du disciple soustenant son maistre.....	129
V. D'un qui invite une jeune dame à faire amy....	129
VI. De l'amoureux ardent.....	130
VII. A une mesdisante.....	130
VIII. A un poëte ignorant.....	131
IX. De la jeune dame qui a vieil mary.....	131
X. Du mal content d'Amours.....	132
XI. De l'absent de s'amy.....	132
XII. De l'amant douloureux.....	133
XIII. A Monsieur de Pothon.....	134
XIII. De la mort de Monsieur de Chissay.....	134
XV. A un poëte françoys.....	135

	Pages.
XVI. Au seigneur Theocrenus, lisant à ses disciples.	135
XVII. A Estienne du Temple.	136
XVIII. Estienne Clavier à Clement Marot.	136
XIX. Response audict Clavier.	137
XX. A Jehanne Gaillarde, lyonnoise.	138
XXI. Response de ladicte Gaillarde.	138
XXII. A celui dont les lettres capitales portent le nom	139
XXIII. De Madame la duchesse d'Alençon, sœur unique du Roy.	139
XXIII. A ses amys.	140
XXV. D'un qui se plainct de Mort et d'Envie.	140
XXVI. D'un qui se complainct de Fortune.	141
XXVII. A Madame de Bazauges.	142
XXVIII. Du confict en douleur.	142
XXIX. Par contradictions.	143
XXX. Aux amys et sœurs de Claude Perréal, lyonnois.	143
XXXI. Du Vendredi saint.	144
XXXII. De la Conception de Nostre Dame.	144
XXXIII. De la veue des Roys de France et d'An- gleterre entre Ardres et Guignes.	145
XXXIII. De ceulx qui alloient sur mulle au camp d'Attigny.	146
XXXV. Au Roy.	146
XXXVI. D'un lieu de plaisance.	147
XXXVII. D'aucunes nonnains.	147
XXXVIII. D'alliance de pensée.	148
XXXIX. De sa grande amye.	149
XL. De troys alliances.	149
XLI. Aux damoyelles paresseuses d'escrire à leurs amys.	150
XLII. De celui qui nouvellement a receu lettres de s'amy.	150
XLIII. De trois couleurs, gris, tanné et noir.	151
XLIII. D'un soy deffiant de sa dame.	151
XLV. De celui qui ne pense qu'en s'amy.	152
XLVI. De celui qui entra de nuict chez s'amy.	153
XLVII. Du content en amour.	153
XLVIII. D'un delaissé de s'amy.	154
XLIX. De celui de qui l'amy a faict nouvel amy.	154
L. D'un amant marry contre sa dame.	155
LI. D'alliance de seur.	156
I. II. D'une dame ayant beauté et grace.	156

	Pages.
LIII. A la jeune dame melancblique et solitaire..	157
LIIII. A une dame, luy offrant cueur et service..	157
LV. A une dame, pour la louer.....	158
LVI. A la fille d'un painctre d'Orléans, belle entre les autres.....	159
LVII. Du baiser de s'amyé.....	159
LVIII. Pour un qui est allé loing de s'amyé.....	160
LIX. De la paix traictée à Cambray par trois Prin- cesses.....	160
LX. A Monseigneur de Belleville.....	161
LXI. Sur la devise de Madame de Lorraine : <i>Amour et Foy</i>	162
LXII. De l'amour du siecle antique.....	162
LXIII. Response par Victor Brodeau au precedent.	163
XLIV. D'une dame à un importun.....	163
LXV. De la mal mariée qui ne veult faire amy..	164
LXVI. De l'inconstance d'Ysabeau.....	164
LXVII. Rondeau parfaict. A ses amys après sa delivrance.....	165
LXVIII. L'adieu de France à l'Empereur.....	166

B. Rondeaux tirés d'autres éditions.

LXIX. <i>Au cueur ne peut un chascun commander</i>	167
LXX. Sur ces mots : <i>Chascun soit content de ses biens</i> .	167
LXXI. A un pour avoir de l'argent.	168
Vers affichez à Paris quand Beda fut for- banny.....	168
LXXII. Response de Clement Marot.....	169
Dixain sur le mesme sujet.....	170
LXXIII. Rondeau à Nostre Dame.....	170
LXXIV. Sur la devise de Hugues Salel.....	171
LXXV. <i>Juges, prevosts, bourgeois, marchans, commun</i> .	171
LXXVI. A Geoffroy Brulart.....	172
LXXVII. Sur : <i>Jupiter ex alto perjuria ridet amantum</i> .	172
LXXVIII. <i>O quelle erreur, par finis esperitz</i>	173
LXXIX. Rondeau du Guay.....	173
LXXX. Rondeau des barbiers.....	174

CHANSONS.

I. <i>Plaisir n'ay plus, mais vy en desconfort</i>	175
II. <i>Secourez moy, ma dame par amours</i>	175
III. <i>Dieu gard ma maistresse et regente</i>	176

	Pages.
IV. Fouyissance vous donneray.....	177
V. J'attends secours de ma seule pensée.....	177
VI. Amour et Mort m'ont faict cultrage.....	178
VII. Celle qui m'a tant pourmené.....	178
VIII. Si de nouveau j'ay nouvelles couleurs.....	179
IX. Quand j'ay pensé en vous, ma bien aymée.....	179
X. Je suis aymé de la plus belle.....	180
XI. Qui veult avoir liesse.....	181
XII. Tant que vivray en aage fleurissant.....	181
XIII. Languir me fais sans t'avoir offensée.....	182
XIV. D'ou vient cela, belle, je vous supply.....	182
XV. Ma dame ne m'a pas vendu.....	183
XVI. J'ay contenté.....	183
XVII. Je ne fais rien que requerir.....	184
XVIII. D'un nouveau dard je suis frappé.....	185
XIX. Mauldicte soit la mondaine richesse.....	185
XX. Le cueur de vous ma presence desire.....	186
XXI. Amour au cueur me poinct.....	186
XXII. Qui veult entrer en grace.....	186
XXIII. Long temps y a que je vy en espoir.....	187
XXIII. Quand vous voudrez faire une amye.....	187
XXV. Du jour de Noël.....	188
XXVI. En entrant en un jardin.....	188
XXVII. D'amours me va tout au rebours.....	189
XXVIII. J'ay grand desir.....	189
XXIX. O cruaulté logée en grand' beaulté.....	189
XXX. J'ayme le cueur de m' amye.....	190
XXXI. Si je vy en peine et langueur.....	190
XXXII. Changeons propos, c'est trop chanté d'amours..	191
XXXIII. La plus belle des trois sera.....	192
XXXIV. Puis que de vous je n'ay autre visage.....	192
XXXV. Vous perdez temps de me dire mal d'elle.....	192
XXXVI. Pour la Brune.....	193
XXXVII. Pour la Blonde.....	193
XXXVIII. J'ay trouvé moyen et loysir.....	193
XXXIX. Si j'avois tel credit.....	194
XL. Ne sçay combien la hayne est dure.....	195
XLI. Composée par Heroet.....	195
Second couplet, composé par Marot.....	196
XLII. Mon cueur se recommande à vous.....	196

ÉTRENNES.

I. De celle qui envoie à son amy une de ses couleurs.	197
---	-----

	Pages.
II. De la Rose.....	197
III. A une Damoiselle.....	198
IV. Present de couleur blanche.....	198
V. A sa Dame.....	198
VI. A une Dame.....	199
VII. A Anne.....	199
VIII. A Jane Seve, lyonnoyse.....	199
IX. A Jane Faye, lyonnoyse.....	199
X. A Estienne Dolet.....	200
XI. A la Royne.....	200
XII. A Madame la Daulphine.....	200
XIII. A Madame Marguerite.....	201
XIV. A Madame la princesse de Navarre.....	201
XV. A Madame de Nevers.....	201
XVI. A Madame de Montpensier.....	201
XVII. A Madame d'Estampes.....	202
XVIII. A elle encore.....	202
XIX. A la comtesse de Vertuz.....	202
XX. A Madame l'Admiralle.....	202
XXI. A Madame la Grand' Senechalle.....	203
XXII. A Madame de Canaples.....	203
XXIII. A Madame de l'Estrange.....	203
XXIV. A Miolant l'aisnée.....	203
XXV. A Miolant la jeune.....	204
XXVI. A Bonneval.....	204
XXVII. A Chastagneraye.....	204
XXVIII. A Torcy.....	204
XXIX. A Douartis.....	205
XXX. A Cardelan.....	205
XXXI. A Madame de Bressuyre.....	205
XXXII. A Madamoyselle de Macy.....	205
XXXIII. A Madamoyselle de Duras.....	206
XXXIII. A Telligny.....	206
XXXV. A Rieulx.....	206
XXXVI. A Davaugour.....	206
XXXVII. A Helly.....	207
XXXVIII. A La Chapelle.....	207
XXXIX. A Bouzan.....	207
XL. A Melurillon.....	207
XLI. A Lursinge.....	208
XLII. A Lucesse.....	208
XLIII. A Brye.....	208
XLIII. A La Baulme.....	208
XLV. A Saint Tam.....	209

	Pages.
XLVI. A Brueil aînée.....	209
XLVII. A Brueil la jeune.....	209
XLVIII. A d'Aubeterre.....	209
XLIX. A La Tour.....	210
L. A Orsonviller.....	210
LI. A Madame de Gauguier.....	210
LII. A elle mesme.....	210
LIII. A Madame de Bernay, dite de Saint-Pol..	211
LIV. Au Roy.....	211

ÉPITAPHES.

A. *Épithes comprises dans l'édition de 1544,*

I. Du petit argentier Paulmier, d'Orléans.....	212
II. De Coquillart, et de ses armes à trois coquilles d'or.....	212
III. De frere Jehan l'Evesque, cordelier, natif d'Or- léans.....	213
IV. De Jehan le Veau.....	213
V. De Guion le Roy, qui s'attendoit d'estre Pape avant que mourir.....	213
VI. De Jouan, fol de Madame.....	214
VII. De frere André, cordelier.....	214
VIII. De Maistre Pierre de Villiers.....	214
IX. De Jean Serre, excellent joueur de farces....	215
X. De l'abbé de Beaulieu la Marche, qui osa tenir contre le Roy.....	217
XI. Du cheval de Vuyart, secretaire du duc de Guise.....	217
XII. De Ortis, le More du Roy.....	219
XIII. D'Alix.....	219
XIIII. De Martin.....	220

B. *Épithes tirées d'autres éditions.*

XV. De Martin.....	221
XVI. De Martin.....	221
XVII. Du frere Cordelier Semydieux.....	221

CIMETIERE.

A. *Pièces comprises dans l'édition de 1544.*

I. De Jane Bonté.....	222
-----------------------	-----

	Pages.
II. De Longueil, homme docte.....	222
III. De Maistre André Le Voust, medecin du duc d'Alençon.....	222
IV. De Catherine Budé.....	223
V. De la Royne Claude.....	223
VI. De Messire Charles de Bourbon.....	224
VII. De Monsieur de Precy.....	224
VIII. De Messire Jean Cotereau, seigneur de Maintenon.....	225
IX. De luy mesmes.....	226
X. De luy encores.....	226
XI. Des Allemans de Bourges, recité par la déesse Memoire.....	226
XII. De Alexandre, president de Barrois.....	227
XIII. De maistre Jacques Charmolue.....	228
XIII. De Damoysselle Anne de Marles.....	228
XV. De Maistre Guillaume Cretin, poëte françoys	229
XVI. De Loys Jagoyneau.....	230
XVII. De Madame la Régente, mere du Roy.....	230
XVIII. De Florimond de Champeverne.....	230
XIX. De Jehan de Montdoulcet.....	231
XX. De Guillaume Chantereau, homme de guerre.	231
XXI. De trois enfans freres.....	232
XXII. De François, Daulphin de France.....	233
XXIII. De Anne de Beauregard, qui mourut à Ferrare.....	234
XXIII. De Helcine de Boisy.....	234
XXV. De Monsieur du Tour, Maistre Robert Gedoy.....	234
XXVI. De Jehan l'Huilier, conseiller.....	235
XXVII. De Madame de Chasteaubriant.....	235
XXVIII. De Monsieur le general Preud'homme..	236

B. Pièces tirées d'autres éditions.

XXIX. Epitaphe de Philippe, mere de messire Artus Gouffier, pris du grec de Cinerius.....	236
XXX. Epitaphe de feu Messire Artus Gouffier, Grand Maistre de France, pris du grec de Lascaris.	237
XXXI. Epitaphe d'Erasmus.....	237
XXXII. De Monseigneur de Langeay, Guillaume du Bellay.....	237
XXIII. De feu Madame de Maintenon.....	238

	Pages.
XXXIII. D'elle memes.....	238
XXXV. Epitaphe du Conte de Salles.....	238

COMPLAINTE.

I. Du Baron de Malleville, parisien.....	240
II. D'une niece sur la mort de sa tante.....	242
III. Deploration de Messire Florimond Robertet..	244
IV. De Madame Loyse de Savoye, mere du Roy..	260
V. De Monsieur le general Guillaume Preud'homme	268

FIN DE LA TABLE.

